

NOUVEAU TABLEAU
DE
L'AMOUR CONJUGAL,

PAR J. BOUSQUET,
LICENCIÉ ÈS-LETTRES, DOCTEUR EN MÉDECINE.

Ouvrage entièrement neuf,
Orné de huit Planches.

TOME PREMIER.

PARIS,
CREVOT, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N.° 11 à 13.
1820.

NOUVEAU TABLEAU

DE

L'AMOUR CONJUGAL.

IMPRIMERIE DE MIGNERET,
RUE DU DRAGON, N.° 20, F. S. G.

NOUVEAU TABLEAU

DE

L'AMOUR CONJUGAL

OU

TRAITÉ, 1.° Des Organes de la Génération, de leurs Fonctions et de leurs Maladies ;

2.° Du Mariage, considéré comme moyen préservatif et curatif des maladies ; et en général de tout ce qu'il importe aux gens mariés de connaître, pour remplir leurs devoirs d'époux, sans compromettre leur santé ;

PAR J. BOUSQUET,

LICENCIÉ ÈS-LETTRES, DOCTEUR EN MÉDECINE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ CREVOT, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N.° 11 à 13.

1820.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Le titre de cet ouvrage ne doit point le faire considérer comme un livre licencieux, bien moins encore comme un manuel de débauche. Il ne doit pas non plus le faire confondre avec le *Tableau de l'Amour conjugal*, publié par le médecin Venette, qui vivait en 1633.

L'ouvrage que nous présentons, ne s'écarte en rien des limites assignées par la saine morale; son auteur ne s'est laissé guider que par la raison; il n'a point émis d'opinions, qu'elles ne soient sanctionnées par l'expérience : son but est

de faire connaître aux gens du monde les avantages du mariage, de chercher à fixer leurs idées sur l'œuvre de la génération, et sous ces rapports, comme sous celui du style, il rend la lecture de son livre utile, et même agréable, à toutes les classes de la société; d'ailleurs, l'homme de l'art, traitant avec austérité les phénomènes de la nature, n'a jamais corrompu les mœurs, et ne saurait, sans injustice, être comparé à ces dangereux écrivains qui empruntent à l'éloquence ses charmes les plus séduisans, pour en parer le vice.

Les descriptions anatomiques, pour être mises à la portée du grand nombre de personnes auxquelles elles sont étrangères, exigeaient impérieusement que l'on eût recours à des figures capables

de représenter fidèlement les objets. Quelques-unes de ces figures paraîtront bien nues à un certain nombre de lecteurs ; mais le sont-elles plus que nos statues du Louvre et du Luxembourg ? Le sont-elles plus que les préparations du cabinet anatomique de l'Ecole de Médecine, ou plus que ces tableaux de Pygmalion et de Psyché, devant lesquels nos dames françaises n'ont pas craint de rendre hommage aux talens de l'artiste ?..... Non sans doute. Les yeux ne sont point coupables, tant que le cœur est pur ; et ceux dont le cœur est dépravé, s'ils réclament contre cet ouvrage, ne méritent point qu'on leur réponde.

J'ai fait lithographier les planches, moins par un motif d'économie, que dans la vue de contribuer

au développement d'une nouvelle branche d'industrie dont les résultats déja satisfaisans, acquièrent chaque jour un nouveau degré de perfection, et font espérer des avantages réels, dont une plus longue expérience nous donnera la preuve.

INTRODUCTION.

« Les habitans du monde enchanté,
» font généralement peu de livres, et ne
» s'arrangent point pour en faire; ce
» n'est jamais un métier pour eux. Quand
» ils en font, il faut qu'ils y soient forcés
» par un stimulant plus fort que l'in-
» térêt et même que la gloire. Ce stimu-
» lant, difficile à contenir, impossible à
» contrefaire, se fait sentir dans tout ce
» qu'il produit. Quelque heureuse dé-
» couverte à publier, quelque belle et
» grande vérité à répandre, quelque er-
» reur générale et pernicieuse à com-
» battre, enfin, quelque point d'utilité
» publique à établir; voilà les seuls mo-
» tifs qui puissent leur mettre la plume
» à la main : encore faut-il que les idées
» en soient assez neuves, assez belles,
» assez frappantes, pour mettre leur zèle

» en effervescence et le forcer à s'exha-
» ler. »

J.-J. ROUSSEAU. *Dialogues.*

Et nous aussi, nous avions de grandes vérités à répandre, des erreurs générales et pernicieuses à combattre, des points d'utilité publique à établir, des idées neuves à présenter. Nous n'avons point la prétention de nous mettre en parallèle avec l'auteur inimitable d'Emile et de Julie; il a élevé à sa gloire des monumens contre lesquels viendront se briser les efforts impuissans de l'intrigue et des petites passions des hommes: que du moins il nous soit permis de le suivre de loin, dans la route qu'il a tracée, et de nous associer aux grandes vues de cette ame aimante, en prenant pour sujet de nos réflexions l'utilité publique, et pour but de nos travaux de grands objets qui se rattachent aux intérêts les plus chers de l'humanité.

Mais il est un écueil que Rousseau lui-même n'a pu éviter, c'est de s'être arrêté,

avec une complaisance excessive, sur le berceau du genre humain, d'avoir trop insisté sur les premières années des peuples, et sur l'homme sauvage, si faussement appelé l'homme de la nature (1).

(1) « Que l'on ne croie pas que l'homme de la nature ne soit que l'homme véritablement sauvage, qui, dénué de tout art, privé de compagne, séparé de ses semblables, errait au milieu des déserts et des bois, au gré des tempêtes et de ses appétits. Le castor, qui se réunit par familles, par tribus, par peuplades, qui façonne et charrie ses bois, pétrit la terre, construit ses digues, arrange son habitation, la remplit d'alimens convenables; n'est-il pas le castor de la nature ? »

« Au milieu de ces bois, dans le fond de ses antres sombres, l'homme rencontre sa compagne; le printemps répand autour d'eux sa chaleur vivifiante; un sentiment irrésistible les entraîne l'un vers l'autre; la nuit les enveloppe de ses ombres : la nature commande, elle est obéie; l'homme ne sera pas seul sur une terre sauvage. Son existence est doublée; elle est triple au bout de neuf mois : le nouvel être auquel il a donné le jour, aura besoin, pendant long-temps, ou de lait, ou de soins, ou de secours; tous les feux du sentiment s'allument et s'animent par leur

Il est beau sans doute de voir un auteur doué d'une profondeur d'esprit dont les bornes ne sauraient être assignées, d'une imagination de feu, d'une éloquence entraînante, dépouiller l'homme des vices qu'il avait pris dans la société, et l'offrir à nos méditations, tel que l'a formé la nature, lorsque, errant dans les bois et trouvant le sommeil sous le même chêne qui venait de lui fournir sa nourriture, il ne connaissait encore ni le crime ni la vertu. On ne peut cependant s'empêcher de regretter que ces considérations, présentées avec cette magie de style qui n'a pas eu encore d'imitateurs, soient si peu applicables au bien-être de l'homme dans l'état social, et l'on s'étonne qu'un esprit aussi judicieux ait pu nier que l'homme fût né pour la société.

Qu'il était triste, en effet, pour un

---

action mutuelle ; un lien durable est tissu ; le partage des plaisirs et des peines est établi ; la famille est formée. » (Lacépède, *Vues générales des Progrès de plus. branch. des scienc. nat. depuis Buffon.*)

être pensant, cet état d'inquiétude et de perplexité, où, luttant contre les élémens, environné de dangers, en proie à des alarmes continuelles, et livré nu aux traits brûlans de la canicule, comme au soufle glacé des hivers, il disputait aux bêtes féroces une nourriture grossière, qu'il n'obtenait qu'au péril de sa vie, qu'avec des peines inouies, et dont la recherche trompait souvent son avidité! Oui, si la nature n'avait pas formé l'homme pour la société, elle aurait montré une partialité coupable dans la distribution de ses bienfaits; et ce précieux avantage de l'homme dans l'état civil, ce qui l'élève au-dessus des autres animaux, la raison, ne serait plus, dans l'état sauvage, que le présent funeste d'une marâtre cruelle.

En effet, les autres animaux, guidés par le seul instinct, souffrent beaucoup moins du besoin, qui est chez eux satisfait presque aussitôt qu'il se fait sentir. Il n'est point de crainte pour ceux qui ne savent point apprécier le danger; on les voit exposer leur vie, dans le dessein de

pourvoir à leur conservation, et s'endormir tranquillement au bord des précipices. Nul retour sur le passé, nulle inquiétude sur l'avenir : des trois époques de la durée, le présent seul est connu des animaux qui, pensant très-peu, comparant encore moins, et dormant tout le temps qu'ils ne pensent point, doivent aussi être exempts des peines de l'ennui. L'homme, au contraire, qui vit dans le passé par sa mémoire, et dans l'avenir par sa prévoyance, souffre également de l'absence des biens dont il était hier en possession, des maux qu'il éprouve aujourd'hui, et de ceux qu'il redoute pour demain : delà, cet état d'agitation et d'alarmes qui fera, du plus bel ouvrage du Créateur, le plus misérable de tous les êtres. Forcé d'être continuellement sur ses gardes, il sera beaucoup plus lent dans ses opérations; le besoin se fera sentir, et la crainte retiendra ses pas..... Ne craignons point de le dire, la démence, dans l'état sauvage, serait préférable au bon sens, et la raison qui montre le danger à l'homme, devrait être mise au-

dessous de la stupidité, qui le cache aux animaux.

Voilà donc les avantages que la raison nous donnerait, dans ce qu'on appelle l'état de nature : des appréhensions, des regrets, le sentiment de notre misère, une circonspection ennemie de notre repos et nuisible à notre conservation. L'ennui et les chagrins rongeurs peupleraient notre solitude, et rempliraient le vide affreux d'une vie qui ne serait autre chose que la crainte de la mort. C'est ainsi que la sagesse suprême se serait trompée dans ses projets, et que la raison, qu'elle a placée comme un rempart autour de l'homme pour protéger sa faiblesse contre ses nombreux ennemis, servirait elle-même à sa destruction !! Paradoxe impie et criminel, qui n'a pu naître que dans une imagination troublée par l'infortune, ou dans les rêves désordonnés d'un sombre misantrope.

Parlerai-je des desirs de l'homme sauvage, désirs beaucoup plus violens sans doute, parce qu'ils avaient pour but les objets de première nécessité, et d'autant

plus funestes que, nu pour ainsi dire, et manquant de tout, il avait moins de moyens pour les satisfaire? Comment pouvait-il arrêter l'effervescence de son imagination qui l'avertissait que la condition des brutes n'était pas la sienne? Comment pouvait-il assouvir cette faim de bonheur, signe éclatant de l'excellence de l'homme, qui le consume au sein même des voluptés, et au milieu des brillantes erreurs dont son âme est nourrie; qui marche avec lui sous la pourpre, qui s'assied sur le char du triomphateur, et qui se fait entendre encore, au milieu des applaudissemens que reçoit le poëte au théâtre? Une existence sans plaisirs, bornée aux soins qu'exige sa conservation, et aux besoins peu nombreux d'une faible partie de ses sens, une vie contre laquelle les chaleurs ou les frimats, les bêtes féroces, la nature entière, tout, jusqu'à ses facultés morales, semblent avoir conjuré, une telle vie pourra-t-elle remplir ses vœux, tandis qu'avec tous ses avantages, la société laisse un vide immense dans son cœur; la société, qui

offre des jouissances pour tous les sens, qui substitue la sécurité à la crainte, et les plaisirs de l'esprit à l'apathie de l'ignorance; la société, qui lui apporte avec elle les douces émotions du sentiment, qui le couvre de son égide contre les causes innombrables de destruction dont il est environné, et qui lui montre dans l'avenir l'accomplissement de ses vœux les plus vastes? Quels biens pourront dédommager le sauvage de ceux qu'il perd en renonçant à la société? Sera-ce une égalité qui n'existe point réellement, ou une liberté sans pouvoir? Eh! qu'importe au paralytique perclus de tous ses membres, la permission de se mouvoir, et la meilleure vue du monde au criminel condamné à finir ses jours dans la nuit des cachots!

Qui pourrait, ô société! te refuser son hommage et méconnaître tes bienfaits? lorsque, pour la première fois, les hommes sortirent des cavernes sombres qui leur servaient d'asile, lorsqu'ils abandonnèrent les forêts sauvages, où ils vivaient dispersés, pour se réunir sous ton sceptre,

tous les maux s'éloignèrent ; tous les périls s'évanouirent. Chacun ne craignant plus pour ses jours, ne songea point, comme auparavant, à sa conservation, mais à son bonheur : dès-lors l'industrie fit des progrès rapides; une génération perfectionna ce qu'une autre avait inventé, et les arts naquirent en foule. C'était envain que la pluie descendait par torrens, ou que les vents déchaînés s'abattaient dans la plaine et roulaient en ondes la cime altière des forêts ébranlées : vainement encore l'hiver amoncelait les neiges et suspendait le cours des fleuves glacés jusqu'au fond de leur lit ; tranquilles sous le toît protecteur, les hommes se jouaient de l'impuissance de la nature ; ils opposaient le feu aux frimats, enchaînaient à leur gré les torrens, ou jetaient sur les mers leurs habitations flottantes, et forçaient les vents à seconder leurs projets. Le soc frappa la terre, et la terre obéissante répondit aux sollicitations des hommes. D'un autre côté, une égalité réelle succéda à l'égalité imaginaire qui était leur partage dans l'état

de nature, et leur liberté s'agrandit avec leur pouvoir. Ce qu'ils perdirent, c'est la liberté de faire le mal; ce qu'ils gagnèrent, c'est le pouvoir de se rendre heureux. Déjà des jouissances avaient été inventées pour l'odorat, la peinture offrit ses tableaux à l'œil étonné de jouir; cet art enchanteur fut trouvé qui, par l'heureuse combinaison des sons tour-à-tour hardis, pressés, harmonieux, légers, tendres et passionnés, flatte l'ouïe d'un sentiment délicieux et se fait entendre à l'imagination.

Et vous que le ciel a répandues, comme des fleurs sur le chemin de la vie! images passagères de la beauté éternelle, femmes! répondez-moi, n'est-ce point à la société que vous devez tous vos charmes et tout votre empire? Que seriez-vous dans les bois, sous le sceptre de la nature? Au milieu des ronces arides et des buissons aigus, qui ne craindraient point d'outrager vos charmes par leurs atteintes cruelles, objets d'une passion brutale, faibles, joignant aux maux que nous souffrons des douleurs que vous souffrez seules,

vous ne verriez autour de vous que la solitude pour soutien et le silence pour consolation; vous ne trouveriez point, dans la tendresse d'un époux, un dédommagement à tant de peines : et nous, bornés au seul appétit des sens, nous n'aurions point éprouvé ces émotions voluptueuses qu'excite la présence de la beauté et qui constituent le moral de l'amour. Trouble heureux! ivresse de la volupté! l'homme ne vous connaîtrait point; et tour-à-tour mari sans épouse, et père sans enfans, ces deux sentimens qui font le charme de la vie n'auraient jamais fait battre son cœur...! Maintenant, ô bienfait de la civilisation! cultivé par les mains de la société, sexe enchanteur! idole de la vie! notre hommage t'environne; les doux sons de ta voix font tressaillir notre âme, et nous venons auprès de toi, pour former notre cœur à la vertu.

C'est donc au sein de la société, et à la source même de toute société, c'est dans l'intérieur des familles, que je prendrai le sujet de mes tableaux; j'oserai

soulever les voiles qui couvrent le lit nuptial, et je ferai connaître ses mystères les plus secrets.

Que l'on ne m'objecte point qu'il existait déjà des ouvrages sur le sujet que j'entreprends de traiter; que l'on s'abstienne de me dire que ces ouvrages étaient devenus populaires; c'est là sur-tout le principal motif qui m'a forcé de prendre la plume. Que nous présentent, en effet, ces écrits si malheureusement accrédités, et qui se trouvent si éloignés de l'état actuel de la science? Faux dans l'exposition des faits, absurdes dans la théorie (1), ils ont consacré les erreurs les

(1) Je n'en veux d'autre preuve que le passage suivant, extrait de l'ouvrage de Venette.

« Ainsi, bien que le cerveau soit d'un tempérament froid, comme je viens de le dire, et qu'il n'ait été fait que pour tempérer l'ardeur du cœur, selon la pensée d'Aristote, il ne laisse pourtant pas d'engendrer des esprits beaucoup plus subtils et plus épurés que ceux du cœur; car, le sang des artères, tout couvert et tout plein d'esprits, montant en haut avec précipitation, par le mouvement que lui donne le cœur,

plus ridicules, les maximes les plus funestes. On voit l'auteur du Tableau de l'Amour Conjugal, professer la croyance la plus sincère pour des faits évidemment fabuleux; admettre, avec la foi la plus robuste, ces contes ridicules d'hommes à trois ou quatre testicules, s'appesantir sur le mélange supposé du fluide séminal de l'homme avec celui de la femme dans la génération, disserter sur la semence de

---

entre dans la substance du cerveau, pour en recevoir toutes les impressions spiritueuses.

» Les chimistes en font à-peu-près de même lorsqu'ils veulent faire de l'eau-de-vie; car les esprits-de-vin qu'ils mettent dans l'alambic, s'élevant peu-à-peu au chapiteau, et se distribuant ensuite par un long conduit dans un vaisseau qui les reçoit, auraient des qualités âpres et peu agréables au goût, s'ils n'étaient adoucis dans le serpentin par la froideur d'un tonneau d'eau.

» Il en arrive autant dans le cerveau; car le sang qui sort tout bouillant du cœur, et qui rejaillit en haut, entre dans la substance du cerveau, qui, par sa froideur, en condense les esprits, ce qui le rend la liqueur la plus subtile et la plus épurée de toutes celles que nous ayons dans le corps, etc. » (Venette, *tome* 1, *pag.* 34 *et* 35.)

la femme, qui, d'après des observations modernes, n'a point de véritable semence, s'étendre gravement sur les questions les plus oiseuses, entasser les objets les plus disparates, et revenir, dans la troisième partie de son ouvrage, sur l'*exacte description des parties naturelles et internes de de la femme*, reconnaissant, sans doute, que ce qu'il avait dit sur ce sujet, dans la première partie, était bien loin d'offrir ce caractère d'exactitude, qui est si nécessaire dans toute description anatomique.

Il est temps, sans doute, que le peuple puisse se soustraire au joug des préjugés, et secouer la poussière de l'erreur et de l'ignorance; il est temps enfin qu'il participe aux lumières que notre siècle a versées, à flots, sur tous les phénomènes de la nature.

Je ne dirai rien d'un autre ouvrage sur le même sujet : incomplet et disposé dans un ordre vicieux (1), il offre en-

(1) L'auteur y parle de l'impuissance, avant d'avoir décrit les organes qui en sont frappés; il

core le défaut notable de n'avoir pas été mis suffisamment à la portée des gens du monde.

Les gens de l'art reconnaîtront aisément dans le *nouveau Tableau de l'Amour Conjugal*, deux parties bien distinctes, et pourront suivre d'un coup d'œil la marche que j'ai suivie : en effet, l'histoire médicale des organes de la génération se compose : 1.° de leur description et de l'exposé des fonctions qu'ils executent ; c'est ce qui forme la première partie, l'*anatomie et la physiologie des organes de la génération* ; 2.° de l'exposition des règles à suivre, pour prévenir les maladies dont ces organes peuvent être affectés, et pour guérir ces mêmes maladies ; c'est ce qui forme le sujet de la deuxième partie, l'*hygiène et la thérapeutique des organes génitaux*. Que l'on me permette d'entrer à ce sujet dans quelques détails,

---

nous entretient du congrès, avant d'avoir traité des parties qui doivent l'exécuter, et de la puberté, après avoir parlé du mariage.

et d'offrir la série des principaux objets dont cet Ouvrage a dû se composer.

Avant d'entrer dans les détails qu'exigeait la description des parties qui servent, chez l'homme, à la reproduction de l'espèce, j'ai jeté quelques considérations sur l'histoire physique et morale de l'homme lui-même. Sans doute, il m'eût été bien facile de donner à ce chapitre une étendue beaucoup plus grande; je sais divaguer comme un autre: mais qu'en serait-il résulté? Le peuple n'aime point les longues dissertations; essoufflé, rendu de fatiguer dès le premières pages, il aurait pour toujours renoncé à cette lecture, et il aurait bien fait.

Ai-je mis, dans la description des organes génitaux de l'homme, assez de précision et de clarté? J'ai taché du moins de le faire, et si je n'ai pu y réusir, ce n'est pas faute d'intention.

L'histoire des organes sexuels de la femme, est aussi précédée de quelques considérations générales sur la femme elle-même; et, pour mieux faire supporter au lecteur l'ennui, qui devait résulter

inévitablement de la sécheresse attachée à ces discussions anatomiques, j'ai fait entrer, dans le même chapitre, quelques notions sur certaines opérations qui se pratiquent, dans différens pays, sur les parties sexuelles de la femme.

Si l'on devait me faire le reproche d'avoir traité des sujets que j'aurais pu négliger, ce ne serait certainement point à l'occasion du chapitre que j'ai consacré à la *puberté*. L'âge de la puberté intéresse tout le monde ; même dès sa vingtième année, le jeune homme regrette cet heureux temps où les premiers transports de l'amour vinrent faire battre son cœur ; et le vieillard, déjà glacé, se plaît encore à s'entourer des souvenirs de l'adolescence.

C'et à l'époque de la puberté, que commence à être préparé le fluide, qui, chez l'homme, doit servir à la propagation ; c'est aussi, immédiatement après avoir parlé de l'âge pubère, que je traite de la *semence* ; et je m'attache à combattre l'opinion des physiologistes, et de Haller en particulier, sur la sécrétion continuelle

et l'absorption du sperme. C'est une idée qui m'appartient, et sur laquelle on me pardonnera d'avoir un peu insisté.

Les femmes ont-elles une véritable semence? Erreur, que l'on retrouve dans tous les livres anciens, et que l'état actuel de nos connaissances me faisait un devoir de combattre.

Dans le chapitre suivant, qui est le huitième du premier volume, je traite des phénomènes de l'écoulement des règles, des maladies qui résultent du défaut ou des dérangemens des menstrues; et j'examine la question de savoir, s'il est prudent d'avoir commerce avec une femme actuellement réglée. J'ai, sans doute, dérogé un peu à la marche générale de l'Ouvrage, en traitant, dans cet endroit, des maladies qui consistent dans le défaut ou dans les dérangemens de l'écoulement menstruel; est-ce un grand mal? Oui, diront ceux qui attachent beaucoup d'importance aux petites choses. Eh bien! qu'ils le disent.....

Deux autres chapitres sont destinés à exposer les signes de la *virginité* et ceux de

la *défloration et du viol*, et j'arrive enfin à l'exposition des grands phénomènes dont se compose la *génération*. Un ordre méthodique, quelques vues nouvelles sur la classification des corps organisés et sur la théorie de l'érection, me font espérer de trouver grâce, auprès de mes lecteurs, en faveur de ce chapitre, dans lequel j'ai tâché de ne rien omettre d'essentiel de tout ce qui a rapport à l'action des organes génitaux de l'homme, à la conception, à la grossesse, à l'histoire du fœtus, à celle des divers systèmes, dont sa formation a été l'objet, et au mécanisme de l'accouchement naturel.

Je termine ce premier volume, par quelques aperçus sur les produits monstrueux de la génération.

L'état du mariage et celui du célibat exercent sur la morale publique, sur la prospérité des empires, des influences opposées, dont tous les publicistes ont pu se rendre compte : il est bien doux pour le médecin, d'acord avec la nature, d'acord avec la saine philosophie, d'unir sa voix à celle des législateurs, pour proscrire le

célibat et faire ressortir les avantages de l'union conjugale. Ces avantages sont incontestables, et j'ai taché de les développer avec toute l'étendue que méritait un sujet aussi intéressant, en déroulant le tableau des maladies que le célibat occasionne, et que le mariage est capable de prévenir ou guérir. Ce chapitre contient, en outre, des détails sur plusieurs maladies, dont le siége existe dans les organes de la génération, telles que les pollutions, le priapisme, les flueurs blanches, l'hystérie, etc.

Les avantages du mariage sur le célibat étant bien constatés, il aurait pu paraître naturel de passer de suite aux considérations qui se rapportent à l'homme et à la femme dans l'état du mariage; j'ai été arrêté par une réflexion importante. En effet, l'union conjugale peut-elle donc convenir à tout le monde? n'existe-t-il point des individus, auxquels les grands intérêts de la société imposent l'obligation de vivre dans le célibat; et n'y en a-t-il pas d'autres qui sont impropres au but du mariage? Ici, se développent à la suite

les unes des autres, les questions relatives aux maladies diverses, aux vices de conformation, qui, sous ce double rapport, deviennent des motifs suffisans pour interdire le mariage à ceux qui en sont atteints. Comme rien n'est plus affligeant pour les époux, que ces maladies qui s'opposent à l'accomplissement de l'acte du mariage, ou qui annullent ses résultats; comme de toutes les infirmités humaines, ce sont celles que l'on ose le moins confier aux gens de l'art, j'ai dû faire en sorte qu'il ne manquât rien d'essentiel dans cette histoire de l'*impuissance* et de la *stérilité*, et j'ai proposé des divisions, qui m'ont paru plus naturelles et plus méthodiques que celles que les auteurs avaient adoptées jusqu'ici.

Je n'ai pas dû, à l'exemple de Venette, séparer l'histoire des aphrodisiaques, c'est-à-dire, des remèdes propres à exciter à l'amour, de celle de l'impuissance qu'ils sont appelés à guérir; et en parlant des maladies qui peuvent causer l'impuissance ou la stérilité, j'ai soin de placer à leur suite, l'indication des moyens propres à y remédier.

L'histoire des *Eunuques* appartenait, de droit, au chapitre de la stérilité; celle des hermaphrodites, quelquefois impuissans, quelquefois stériles, et d'autres fois aptes à la génération, présentait un intérêt trop grand, pour que j'aie pu me dispenser de lui consacrer un chapitre particulier. Viennent ensuite quelques considérations médico-légales sur la nullité du mariage et sur le divorce; ce qui complète l'énumération des cas dans lesquels l'hymen doit être interdit ou anéanti.

Mais il ne suffit point d'être propre au but du mariage : il est un âge plus favorable au plaisir; il est des précautions à observer dans le choix d'une épouse; il en est d'autres que l'on ne pourrait point négliger sans inconvénient, au moment des premières jouissances; ces objets sont traités dans autant de chapitres particuliers.

Pour retirer du mariage tous les avantages qu'il présente pour la santé, sans aucun mélange des inconvéniens qu'il a quelquefois produits, il devient très-important d'en bien régler l'usage; aussi

ai-je consacré à ce sujet un chapitre particulier, dans lequel je m'occupe: 1.° des forces de l'homme et de la femme dans le coït; 2.° des faculté génitales dans les divers tempéramens; 3.° des moyens de ramener à des justes limites les tempéramens trop ardens; 4.° des devoirs des gens mariés, et du temps le plus convenable pour se livrer aux actes que ces devoirs exigent; 5.° du plaisir dans les deux sexes.

Pouvais-je aussi me dispenser de parler des inconvéniens du coït trop souvent répété? L'attente des époux aurait-elle été remplie, si j'avais omis d'indiquer les moyens les plus propres à rendre la copulation féconde? Et comment aurais-je échappé aux reproches qu'auraient pu m'adresser les femmes de toutes les classes, si j'avais négligé de leur tracer les règles qu'elle doivent suivre pour conserver leur beauté, et en même temps l'amour de leurs maris?

Après avoir dit ce que j'ai fait, il me reste à dire ce que je n'ai pu faire: la partie fabuleuse de la science m'offrait,

sans doute, un champ bien vaste; en effet, peut-on procréer des sexes à volonté? Est-il vrai que des femmes soient devenues enceintes, sans avoir eu un commerce immédiat avec les hommes, et pour s'être baignées dans de l'eau où ceux-ci s'étaient pollués, ou bien encore, pour s'être abandonnés aux caresses infâmes d'une de leurs compagnes sortant, fumant encore, d'entre les bras de son mari? Existe-t-il un art de procréer les grands hommes?... Sacrifiant toujours l'agréable à l'utile, j'ai gardé le silence sur ces questions que je n'aurais pu résoudre que par la négative. Le peuple a assez de ses préjugés : que ceux qui veulent l'avilir et le rendre esclave, s'efforcent de l'entretenir dans l'ignorance; pour moi, je n'ai pris la plume que pour lui être utile, et non pour l'induire en erreur.

Pourquoi aurais-je parlé du *congrès*? pour présenter à mes lecteurs des peintures dégoûtantes? ou bien, pour leur rappeller des lois ridicules et barbares, qui devraient à jamais tomber dans l'oubli,

et qui dégradaient l'homme, au-dessous même de la condition des brutes?

Jamais la biche en rut, n'a, pour fait d'impuissance,
Traîné du fond des bois un cerf à l'audience;
Et jamais juge entre eux ordonnant le congrès,
De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.

Tel est livre que j'offre au public, au moment où je suis sur le point d'abandonner la Capitale, pour m'enfoncer dans la solitude : s'il est utile aux gens du monde, s'il obtient de l'indulgence auprès des gens de l'art, mes vœux seront comblés. Si l'on me prouve que j'ai fait un mauvais ouvrage, j'aurai la franchise d'en convenir et le bonheur de m'en consoler.

TABLE DES CHAPITRES

TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

NOUVEAU TABLEAU
DE
L'AMOUR CONJUGAL.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Homme.

« Homme! ministre auguste de la nature, appelé au gouvernement du monde, né roi et dominateur de tous les autres êtres, reconnais la noblesse de ton rang et la majesté qui te fut réservée! »

(VIREY.)

L'HOMME possède, sur tous les êtres créés, des avantages incontestables; et ces avantages, il les doit autant à l'heureuse organisation dont il est doué, qu'à son intelligence qui n'en est peut-être que le résultat. Debout, au milieu de tous les autres animaux, dont le front humilié se courbe devant lui, il marche dans l'attitude du commandement, et ses regards embrassent autour de lui un horizon immense; « Il ne touche à la terre

» que par ses extrémités les plus éloignées ; » il ne la voit que de loin, et semble la dédai- » gner. (BUFFON). » Son industrie l'a placé au-dessus de tous les besoins ; les monstres des déserts, les animaux les plus féroces ont appris à le respecter ; les élémens asservis se sont prêtés à ses caprices, et la nature entière a subi le joug.

Placé au faîte de la création, l'homme ne reconnaît au-dessus de lui que le Créateur lui-même. Cet être intéressant que la nature a mis à ses côtés pour partager sa haute destinée, et pour embellir sa vie, la femme elle-même ne saurait lui être comparée, malgré les charmes qui l'environnent ; elle trouve tout son empire dans l'oubli passager de notre dignité ; toute sa puissance dans sa faiblesse même ; et notre obéissance elle-même n'est fondée que sur la pitié (*).

(*) Un grand nombre de lecteurs se récrieront sans doute contre le peu de ménagement avec lequel l'auteur porte un jugement si sévère pour les dames, et beaucoup diront que l'homme, en se soumettant à l'empire de la femme, *n'oublie point sa dignité* ; qu'au contraire il trouve en elle une utile compagne et une tendre amie, et

Comparez en effet les facultés physiques de l'homme à celles de sa compagne ; ne craignez point de mettre en parallèle les facultés morales qui les caractérisent, ou, pour mieux dire, qui les distinguent avec une évidence si prononcée ; et dites-moi si chez l'homme, tout n'est pas fait pour les grandes choses, et si chez la femme tout ne manifeste point un être destiné à nous obéir...... D'une part, la solidité des membres, des muscles puissans dont les formes fortement prononcées se dessinent au travers d'une peau compacte, ferme et velue, la largeur des épaules, l'ampleur de la poitrine et l'étendue de la respiration, le volume plus considérable de la tête, les dimensions plus grandes de la base de sustentation, tout nous offre l'image de la force, tout nous présente l'idée d'un être que la nature a destiné à surmonter de grands ob-

---

qu'il est alors de *sa dignité* de lui accorder un certain empire basé sur l'amour et la raison.

L'empire de la femme est plutôt dans les charmes qu'elle possède et qui l'environnent, que dans l'oubli de notre dignité. Notre obéissance ne peut ni doit être fondée sur la pitié, mais seulement sur un amour réciproque. (*Note de l'Editeur.*)

stacles, à lever de grandes difficultés, à résister aux influences les plus puissantes des élémens conjurés contre lui; d'autre part, constitution molle et humide, peau lisse et délicate, beauté des formes et du coloris, prédominance du bassin et des mamelles, chez un être sorti des mains de la nature pour nous intéresser par sa faiblesse même, pour nous charmer par ses grâces naïves, pour remplir dans la reproduction de l'espèce, le rôle le plus important, le plus long, le plus pénible.

Aussi les facultés morales, toujours en rapport avec l'organisation, viennent-elles ajouter aux différences physiques qui séparent l'homme de la femme, les différences non moins grandes qui les distinguent au moral. Les pensées de l'homme sont élevées comme sa taille, fortes comme sa constitution, fières comme sa démarche, audacieuses comme son regard; intrépide et calme dans l'infortune, il ressemble à ce chêne antique, qui fut long-temps battu par la tempête et que la foudre a frappé sans pouvoir l'abattre; il méprise la fraude et les vains détours; il frappe son ennemi, mais il ne le trompe point. La femme au contraire, faible et craintive, cher-

che dans l'emploi de la ruse et de la feinte, un supplément à la force qui lui fut refusée; sous les coups de l'adversité, elle éprouve les tourmens du désespoir le plus violent, mais ses affections sont mobiles comme ses nerfs, et son cœur est semblable au sable du désert, qui reçoit toutes sortes d'impressions, mais qui ne les conserve point; si elle écrit, ses ouvrages présenteront l'éclat et la fraîcheur de son teint; elle aura de l'esprit, mais le génie n'appartient qu'à l'homme, jusque dans ses productions il porte ce caractère d'audace et de grandeur, qui décèle l'ouvrage d'un souverain.

Entraîné par la force de sa constitution, l'homme doit donc rechercher les périls. Les travaux les plus durs, les entreprises les plus dangereuses deviennent son partage; il poursuit avec constance l'exécution de ses projets, et, dévoré d'ambition, non content d'avoir asservi les animaux, il cherche à étendre son empire sur ses semblables eux-mêmes. Vainement voudriez-vous enchaîner son activité, ou condamner ses mains à ces occupations sédentaires et minutieuses qui remplissent la vie de la femme : l'oisiveté est pour lui un état contre nature; il perd plus de force dans le

repos que dans les travaux les plus pénibles ; il languit, il se consume, il se dégrade et au physique et au moral.

Ne lui confiez pas non plus le soin de vos enfans, si vous avez pour leur conservation quelque sollicitude : « Ils courent toujours » avec lui quelque risque ; il les blesse par » la rudesse de ses mouvemens, et quand il » les soulève ou les porte, on peut presque » toujours craindre qu'occupé de quelque » autre objet, il ne les laisse échapper de ses » bras, ou ne les heurte par mégarde, dans » sa marche brusque, contre les corps en» vironnans. Sera-ce lui qui voudra s'assu» jettir à cette vigilance de tous les momens ; » qui saura deviner un langage ou des » signes, dont le sens n'est pas encore dé» terminé par celui même qui les emploie ? » Sera-ce lui qui pourra devancer, par la pré» vision d'un instinct fin et sûr, non seule» ment les nécessités premières, sans cesse » renaissantes, mais encore tous ces petits » besoins de détail dont la vie de l'enfant se » compose ? non sans doute (1) ». Sa véri-

(1) Cabanis, *Rapports du Physique et du Moral de l'Homme.*

table destination est de se rendre utile à ses semblables, par tous les actes d'un généreux dévouement, et dans toutes les circonstances qui exigent l'emploi de la force unie au courage; c'est ainsi qu'il se survit à lui-même, parce que l'utilité de ses travaux s'étend jusqu'à ses derniers neveux.

Dès l'époque même de son enfance, l'homme fait déjà connaître ce qu'il sera un jour, et prélude par ses mouvemens variés, par son impatience, par ses jeux tumultueux, à de plus hautes destinées.... Aux approches de cette période brillante de l'existence, qu'un auteur célèbre a nommé le printemps de la vie, son activité paraît s'arrêter; une inquiétude vague le domine, il s'étonne de se trouver plus timide qu'auparavant..... Mais bientôt, éclairé sur la nature de ses désirs naissans, rassuré par l'essai qu'il vient de faire de ses forces nouvelles, favori des amours, il s'abandonne à leurs douces illusions, et, bercé d'agréables chimères, il parvient à cet âge où l'ambition et l'amour de la gloire s'emparent de lui, et l'accompagnent jusque dans l'hiver de la vie; c'est alors que jetant un regard inquiet sur le passé, et sortant de cet état d'ivresse dans lequel les passions le

retenaient depuis si long-temps, il consacre à la sagesse les derniers jours d'une vie que la sagesse aurait dû remplir, et s'occupe à tracer à ses semblables des règles de conduite, qu'ils ne suivront pas mieux que lui..... Il serait beau sans doute de le suivre dans ces différens âges, et de faire ressortir les différences qui le distinguent de la femme aux diverses périodes de la vie; mais cette discussion nous mènerait trop loin et nous écarterait trop de notre sujet.

L'homme naissant a le quart de sa hauteur future, et la moitié à deux ans et demi; à dix ans, il a acquis les trois-quarts de sa taille en hauteur, et il l'atteint complètement vers l'âge de dix-huit ans; mais après cette époque il gagne sur-tout en épaisseur. — On a calculé que la durée commune de la vie était de 70 ans environ.

Mais, demanderez-vous, d'où vient que l'homme est le plus lascif de tous les animaux? une nourriture régulière, la station droite qui favorise la congestion du sang vers le bassin et les organes de la génération, la délicatesse du système nerveux en général, et la finesse du tact en particulier, la facilité qu'il a acquise de se soustraire aux extrêmes

opposés de la température, et, plus que tout cela, la force de l'imagination toujours active et veillant sans cesse à la conservation de l'espèce humaine, telles sont en partie les causes qui rendent la faculté d'engendrer permanente chez l'homme, dans toutes les saisons de l'année. Cependant il ne se porte jamais, ou presque jamais, à l'acte vénérien avec ces transports furieux, qui caractérisent l'époque du rut chez les animaux, ainsi que le remarque fort bien notre savant naturaliste, M. Cuvier, dans le passage suivant : « L'homme » jouissant, au moyen de son industrie, » d'une nourriture uniforme, est en tout » temps disposé aux plaisirs de l'amour, sans » y être jamais entraîné avec fureur..... Des » veines grosses et multipliées, qui reportent » aisément (1) dans la masse de la circulation

(1) Il ne nous paraît pas du tout vrai que les veines qui naissent du testicule reportent *aisément* le sang de cet organe dans le torrent de la circulation ; ces veines au contraire sont au nombre de celles où le sang éprouve le plus de difficultés à circuler, parce qu'il est obligé de remonter contre son propre poids, et qu'il n'y a point de muscles voisins qui, appliqués immédiatement

» le sang des testicules, paraissent contri-
» buer à cette modération de désirs. (*Règne animal*)

---

sur ces veines, favorisent, par leurs mouvemens, la progression de ce fluide. Ce qui le prouve, c'est la fréquence de la maladie que les gens de l'art connaissent sous le nom de *varicocèle*, et qui consiste dans la dilatation des veines spermatiques, par le sang retenu, accumulé dans ces vaisseaux. Il faudra donc chercher ailleurs la raison de ce fait exact en lui-même; savoir, que les désirs sont plus modérés chez l'homme que chez les autres animaux.

CHAPITRE II.

Des Organes de l'Homme qui servent à la génération.

Les organes que la nature a destinés à la propagation ont reçu différens noms, suivant les idées que l'on s'est formées de leur importance, de leurs usages, etc., etc. C'est ainsi qu'on les a nommés les *parties nobles*, parce qu'ils sont chargés de l'entretien de l'espèce; les *organes sexuels*, parce qu'ils servent à caractériser les sexes; les *parties honteuses*, parce que la pudeur nous fait une loi de les cacher, ou, suivant de Graaf, parce que nous ne saurions nous défendre d'un sentiment de honte, lorsque ces organes se montrent à decouvert dans un lieu peu convenable, ou à contre-temps; mais, s'il fallait en croire Paracelse, l'origine de cette dénomination serait bien plus ridicule : suivant lui, notre premier père n'avait point de parties génitales avant le péché originel; elles se montrèrent au dehors dès le moment qu'il

eut mangé le fruit défendu, et le nom de parties honteuses leur serait resté en mémoire de la honte qu'il éprouva, en voyant sortir de son corps une pareille végétation. Que dirons-nous du nom de *parties naturelles*, qu'on donne quelquefois aux organes de la génération? Cette dénomination est insignifiante; car toutes les parties du corps humain sont aussi naturelles que celles qui servent à la propagation de l'espèce. Enfin, « On nomme encore les organes qui nous oc-
» cupent, et cela, à ce qu'il paraît, par
» une sorte de réticence qui tient à la
» pudeur de notre langue, les *parties* tout
« simplement.« (*Dict. des Scienc. méd.*)

Dans tous les temps et dans tous les pays, les hommes ont témoigné beaucoup de respect pour les organes qui servent à la génération; celui qui en est dépourvu devient pour ses semblables un objet de dérision, et la femme, même la plus chaste, ne peut se défendre, à sa vue, d'un sentiment de haine et de mépris. La loi de Moïse condamnait toutes les femmes qui auraient touché les parties sexuelles de l'homme, à avoir la main coupée; chez les Romains, un homme n'était point admis à prêter serment comme témoin,

s'il était dépourvu de testicules; « et les » Caffres se trouvent glorieux quand ils ont » coupé, en guerre, à leurs ennemis, plu- » sieurs membres virils, dont ils font présent » à leurs femmes ou à leurs amies, qui, par » honneur, s'en font des colliers qu'elles se » mettent au cou. » (VENETTE). On sait d'ailleurs que ces organes étaient, chez les anciens, l'objet d'un culte particulier, et qu'on les promenait en procession dans les fêtes solemnelles de Priape et du dieu Phallus.

La nécessité de procéder avec méthode dans l'étude des organes de la génération a déterminé les anatomistes à proposer plusieurs divisions plus ou moins imparfaites : c'est ainsi, par exemple, que M. Cuvier distingue, dans ses Leçons d'Anatomie comparée (t. 5), 1.º des organes préparateurs et conservateurs des liqueurs séminales (testicules, vésicules séminales chez l'homme, ovaires chez la femme); 2.º des organes de l'accouplement (la verge chez l'homme, la vulve chez la femme); 3.º des organes éducateurs, qui n'appartiennent qu'à la femme (matrice, mamelles); mais l'impossibilité où l'on se trouve d'assigner dans cette classification une place convenable aux canaux éjaculateurs, qui

ne sont ni préparateurs, ni conservateurs, et bien moins encore éducateurs, nous engage à préférer, comme plus simple, l'ancienne division des parties de la génération, en parties génitales externes et parties génitales internes; et nous conserverons la même division pour les organes sexuels de la femme (1).

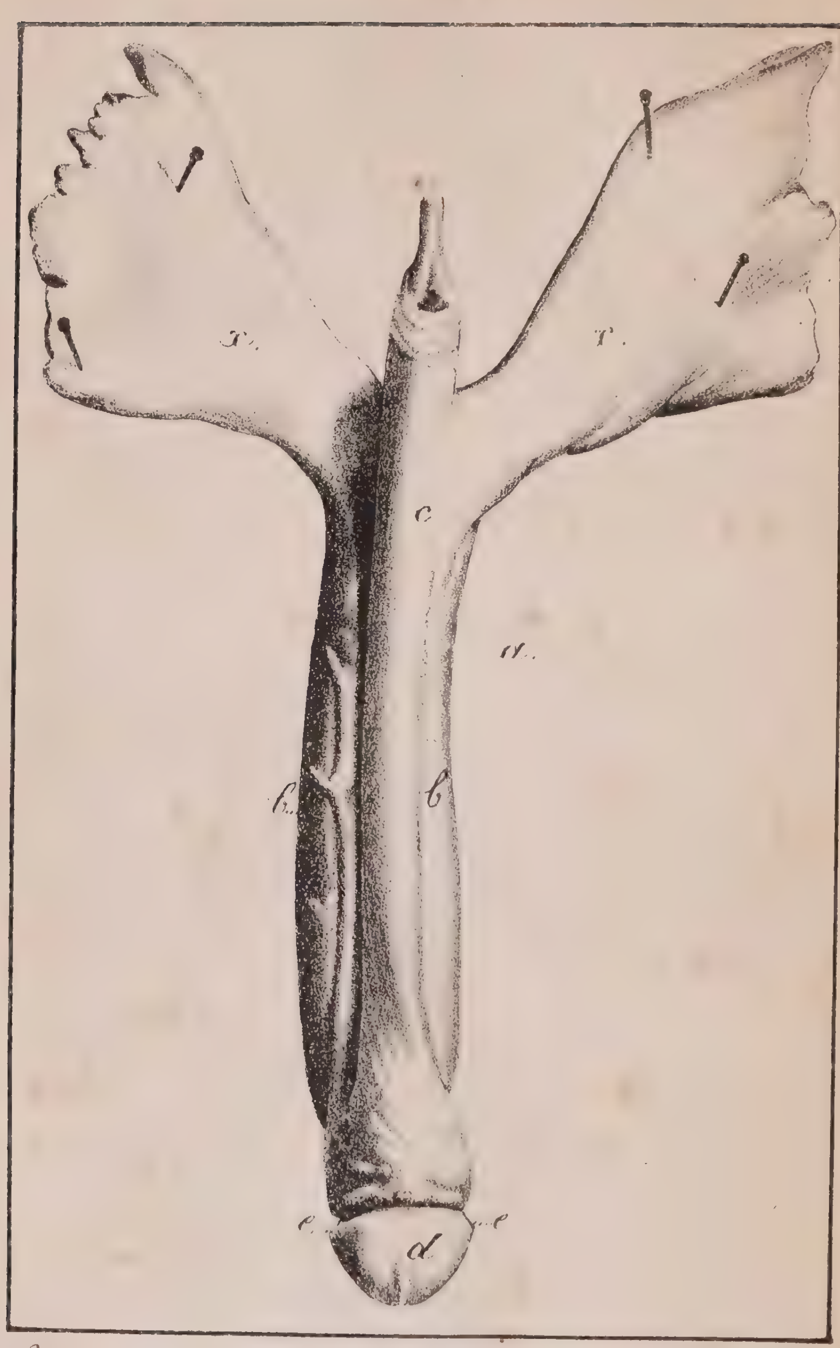
Article I.er

Des Parties génitales externes de l'Homme.

Situées à l'extérieur du corps, ces parties peuvent être aperçues et décrites sans le secours d'aucune préparation anatomique : les

(1) « Les parties génitales de l'homme, dit le » professeur Boyer, se divisent naturellement en » trois classes; les unes préparent la semence, » ce sont les testicules et leurs dépendances ; les » autres la conservent et lui fournissent une es- » pèce de réservoir, ce sont les vésicules semi- » nales, d'autres enfin la transmettent au-de- » hors; c'est la verge et toutes les parties qui la » constituent. » Mais le canal déférent ne prépare point ; il ne conserve point la semence ; il ne la transmet point au-dehors. . . .

Fig. 1



Lith. de Lacroix. *Gebhardt.*

bourses et le membre viril sont les seules parties qui offrent ces deux conditions; mais on est dans l'usage de joindre à leur description, celle des muscles qui s'attachent à la verge, et qui servent à la mouvoir, quoique l'étude de ces muscles exige que l'on ait préalablement divisé avec l'instrument tranchant les parties molles qui les recouvrent.

La *verge* (*a.* fig. 1) est ce corps que tout le monde connaît, et qui est destiné à porter la semence jusques dans l'intérieur des parties sexuelles de la femme. Ordinairement pendante au devant des bourses, elle prend une attitude plus fière et plus imposante lorsqu'elle se prépare à remplir ses fonctions.

Dans la plus grande partie de son étendue, la verge, que l'on appelle aussi *pénis* ou *membre viril*, est composée de trois corps distincts; deux placés à la partie supérieure, adossés l'un à l'autre et que l'on désigne sous le nom de *corps caverneux* (*bb.*); un troisième situé à la partie inférieure où il forme une saillie très-remarquable (*c.*) On nomme ce dernier le *canal de l'urètre*; et il sert de conduit aux urines et à la semence.

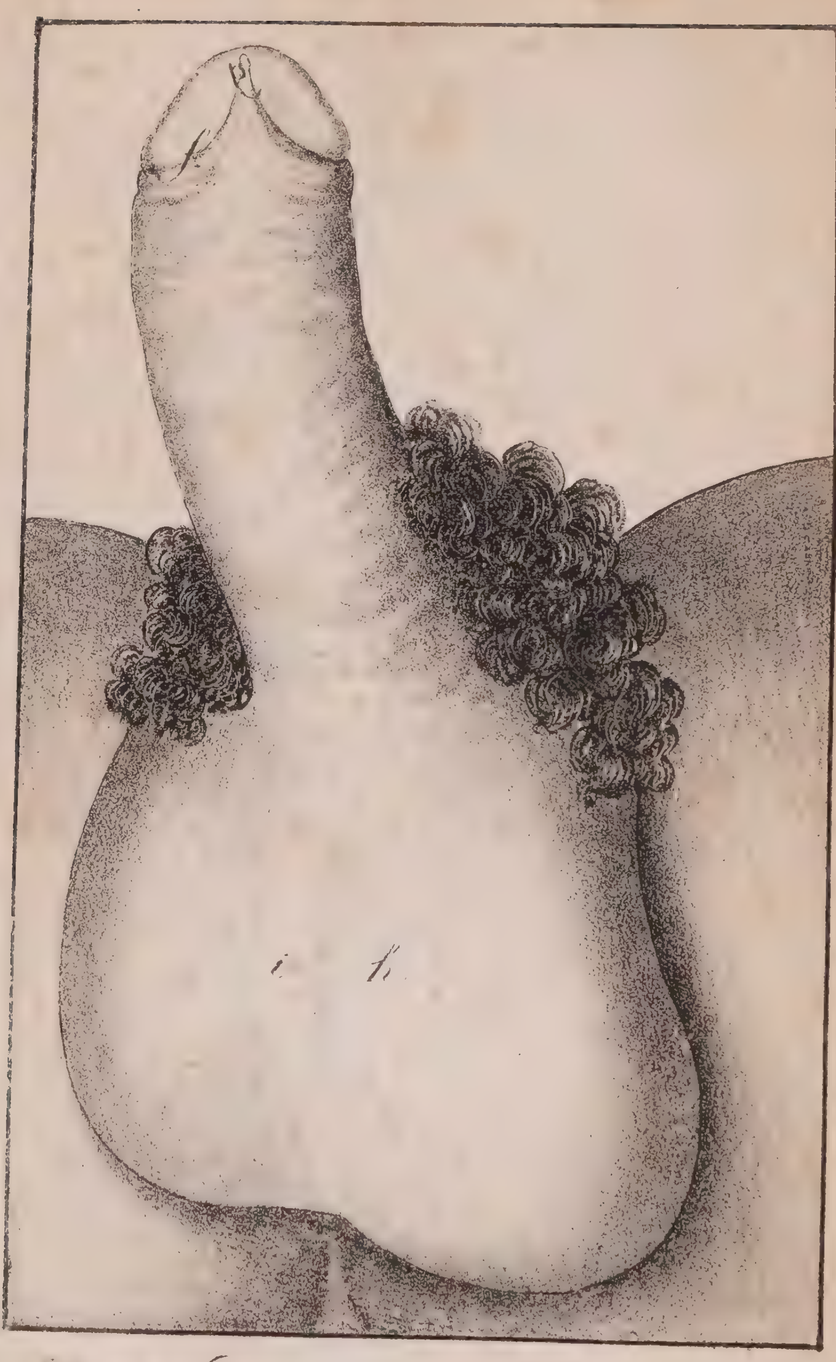
L'extrémité antérieure de la verge présente un corps mou (*d.*), d'un rouge plus ou moins

vif, doué d'une sensibilité exquise : c'est le gland ; c'est le trône de la volupté, le siège du plaisir le plus vif qu'il soit donné à l'homme de sentir. Il déborde l'extrémité antérieure des corps caverneux, et forme, en cet endroit, un bourrelet que l'on nomme la couronne du gland (*e.*) ; on voit à son sommet une fente qui est l'ouverture du conduit commun de l'urine et du sperme.

Ce repli de la peau qui recouvre le gland, et qui n'est autre chose qu'un prolongement de la peau de la verge, a reçu des anatomistes le nom de *prépuce* (*f.* fig. 2.). Il donne naissance, dans sa partie inférieure, à un repli membraneux qui s'attache dans un sillon creusé au-dessous du gland, et qui porte le nom de frein (*g.*). Les personnes qui ont le gland habituellement recouvert par le prépuce, jouissent, dans cette partie, d'une sensibilité beaucoup plus vive ; mais, en compensation, celles qui l'ont habituellement découvert ne gagnent point aussi facilement l'infection vénérienne.

Circoncision. Il est une opération qui se pratique sur le prépuce, et qui consiste à en retrancher une partie ; soit qu'on se propose de rendre plus habiles à la génération les

Fig. 2.



Gebhardt.

hommes qui ont naturellement le prépuce trop long, comme la plupart des Asiatiques; soit que l'on veuille remédier à quelques maladies chirurgicales dont nous parlerons dans la suite.

Cette pratique, usitée d'abord en Egypte, passa aux Hébreux qui l'employaient chez leurs enfans huit jours après la naissance. C'était une cérémonie de la religion, à laquelle Jésus-Christ fut soumis, comme tous les enfans des Juifs, qui s'est maintenue dans la plus grande partie de l'Orient, et dont la loi de Mahomet a fait un point principal de sa doctrine religieuse.

Les Juifs se servent, pour pratiquer la circoncision, d'un couteau de pierre; les Mahométans emploient au même usage un couteau de fer ou un rasoir; et les Perses, qui soumettent leurs enfans à la circoncision à l'âge de cinq ou six ans, guérissent la plaie qui résulte de cette opération, en y appliquant du papier brûlé, d'après le témoignage du chevalier Chardin.

La circoncision a pour but de rendre l'homme plus apte à reproduire son semblable; une autre opération, également pratiquée sur le prépuce, offre des résultats tout opposés, et

l'on en trouve l'usage chez ces despotes de l'Asie qui veulent commander à tout, même à la nature, et chez ces moines fanatiques qui font consister la vertu dans l'oisive inutilité d'une vie perdue ponr l'espèce humaine. « L'*infibulation* pour les garçons se fait, dit Buffon, en tirant le prépuce en avant; on le perce et on le traverse par un gros fil que l'on y laisse jusqu'à ce que les cicatrices des trous soient faites; alors on substitue au fil un anneau assez grand, qui doit rester en place aussi long-temps qu'il plaît à celui qui a ordonné l'opération, et quelquefois toute la vie. Ceux qui, parmi les moines orientaux, font vœu de chasteté, portent un très-gros anneau pour se mettre dans l'impossibilité d'y manquer. »

Trois muscles s'attachent au membre viril et servent, soit à l'érection, soit à l'expulsion de la semence. Deux de ces muscles sont situés sur les côtés de la verge, et s'attachent d'une part à cette partie des os du bassin que les anatomistes connaissent sous le nom de tubérosité de l'ischion, et de l'autre à la racine des corps caverneux qu'ils recouvrent en grande partie; ces deux muscles nommés *ischio-caverneux* (*xx*), en pressant sur la par-

tie des corps caverneux qu'ils recouvrent, en chassent, dit-on, le sang vers l'extrémité antérieure de la verge, et, lorsque le membre viril est suffisamment tendu, ils servent à le redresser en tirant en bas et en arrière son extrémité postérieure; car le reste du membre, attaché au pubis par un ligament suspensoire, ne peut pas obéir à cette traction exercée par les muscles érecteurs, et suit une direction opposée à celle de son extrémité postérieure. Le troisième muscle de la verge, nommé *bulbo-caverneux* ou *accélérateur*, comprime cette portion du canal de l'urètre au-dessous de laquelle il est situé, et sert ainsi à expulser l'urine ou la semence, à mesure que ces fluides y arrivent.

La verge reçoit aussi des nerfs, des artères, des vaisseaux veineux et lymphatiques; il n'entre point dans notre objet d'en donner ici la description.

On aperçoit au-dessous de la verge, vers sa racine, une espèce de sac formé par la peau, qui, dans cet endroit, offre une couleur un peu plus foncée que dans les autres parties du corps; c'est l'enveloppe la plus extérieure des testicules dont nous devons parler dans l'article suivant; les anato-

mistes la connaissent sous le nom de *scrotum*, et on la désigne dans le langage vulgaire par celui de *bourses* (*h* fig. II). La peau des bourses, au milieu de laquelle on remarque une ligne, une espèce de couture que les anatomistes nomment le *raphé* (*i*), présente des rides nombreuses; elle est plus lâche, plus alongée dans les pays chauds et chez les sujets faibles, plus courte, plus resserrée chez les hommes vigoureux et jeunes; à l'époque de la puberté, elle se recouvre de poils plus fins et moins colorés que ceux qui sont situés au-dessus de la verge.

Article II.

Des Organes génitaux internes de l'Homme.

Ces organes situés à l'intérieur du corps, n'ont pas tous les mêmes usages : les uns préparent le fluide propagateur, ce sont les testicules; les autres (les canaux déférens) transportent ce fluide jusques dans les vésicules séminales qui doivent lui servir de réservoir; il en est d'autres qui versent ce même fluide dans le canal de l'urètre, au moment de l'éjaculation, et un cinquième (la glande prostate) fournit une humeur particulière dont

nous indiquerons les usages; faisons connaître successivement ces diverses parties.

On nomme testicules (*a*, fig. III) deux corps glanduleux qui ont pour attribution de séparer du sang un fluide particulier, connu sous le nom de semence. On leur assigne une forme ovoïde, c'est-à-dire, qu'ils ressemblent à un œuf de pigeon dont ils égalent à-peu-près la grosseur; cependant, plus petits dans l'enfance et dans la vieillesse, leur volume varie encore suivant les sujets, et il n'est pas rare que le testicule d'un côté soit plus gros que celui du côté opposé.

Ces organes situés au-dessous de la verge et enveloppés de la peau des bourses, que nous avons déjà décrite, ont encore d'autres enveloppes dont la description ne mérite pas de nous occuper ici; ce sont (en procédant de l'extérieur à l'intérieur) 1.o le dartos, 2.o la tunique vaginale, 3.o la tunique albuginée. Nous ferons remarquer seulement qu'entre ces tuniques ou enveloppes, on trouve les prolongemens d'un petit muscle appelé *crémaster*, qui imprime des secousses légères au testicule et le rapproche de la verge au moment du coït. Ces mouvemens sont indépendans de la volonté dans les cas les

plus ordinaires ; mais nous connaissons un individu qui jouit de la faculté de faire contracter ce muscle à volonté, et d'imprimer ainsi des mouvemens très-apparens à ses testicules, toutes les fois qu'il le juge à propos.

Mais les testicules n'occupent pas toujours la place que nous venons de leur assigner ; cachés dans le bas-ventre chez le fœtus éloigné du terme de la naissance, ils ne se montrent vers l'anneau inguinal qu'aux derniers temps de la grossesse ; d'autres fois ils ne descendent dans les bourses que vers l'âge de huit ou dix ans, et même plus tard, à l'occasion d'un effort, d'un saut, d'une chute. Si dans ces cas un chirurgien ignorant, ou les parens de l'enfant, viennent à prendre pour une hernie la tumeur que forme le testicule ainsi engagé dans l'anneau, ils s'empresseront d'appliquer un bandage contentif ; ils causeront à l'enfant des douleurs atroces, le tout pour empêcher la nature de remédier à un défaut ; de rétablir un organe important dans sa place ordinaire.

C'est une erreur de croire avec Venette et quelques anciens anatomistes, dont l'opinion a été partagée par Buffon, qu'il ait jamais existé des hommes pourvus de trois, quatre

ou même cinq testicules. On avait jugé de l'existence des testicules surnuméraires par les tumeurs distinctes que l'on sentait dans la cavité des bourses au travers des tégumens : mais nous ne sachons point qu'aucun fait bien avéré ait démontré qu'il existât réellement quelquefois un troisième testicule muni de son épididyme et de son canal déférent ; et les progrès récens de l'anatomie pathologique nous permettent d'affirmer que ce que l'on avait pris pour de véritables testicules surnuméraires, n'était en effet autre chose que des portions graisseuses détachées de la membrane épiploon ou l'épididyme engorgé.

Mais est-ce une chose mieux avérée que l'existence de certains individus qui manquent naturellement de testicules, ou auxquels la nature n'en accorda qu'un seul ? S'il fallait en croire Cabrole, il aurait rencontré un sujet totalement dépourvu de testicules, quoique ses vésicules spermatiques fussent remplies de semence; le dictateur Sylla n'avait, dit-on, qu'un seul testicule, mais était-ce naturellement ou par accident ? l'histoire ne nous l'apprend point. Quant au fait de Cabrole, il est permis, jusqu'à un certain point, de douter de son exactitude, et voici

une obsevation bien propre à nous inspirer, à cet égard, ce doute philosophique qui a tant contribué aux progrès des sciences. Dans l'hiver de l'année 1819, nous avons assisté, à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, à l'ouverture d'un homme mort à l'âge d'environ 28 ans, qui n'avait dans les bourses qu'un seul testicule, celui du côté gauche. Les premières recherches ne firent rien découvrir dans l'abdomen, et quelques-uns des élèves présens à l'autopsie osaient déjà assurer que cet homme était monorchide; cependant un examen plus attentif démontra que le testicule du côté droit existait réellement, couché le long de la troisième vertèbre des lombes, mais atrophié et réduit à un volume si peu considérable qu'il eût été très-facile de le méconnaître.

La figure du testicule est, comme nous l'avons déjà dit, celle d'un œuf, mais d'un œuf un peu aplati; sa couleur, blanche à l'extérieur, est grisâtre à l'intérieur; il est composé d'une infinité de petits vaisseaux repliés en différens sens et logés dans des cloisons fournies par la tunique albuginée, qui leur sert en quelque sorte d'écorce. Coupez une orange par une section horizontale,

fig. 5.

f.

b.

c.

e.

h h

i i

g g

e.

a

vous aurez l'image de la substance intérieure du testicule.

Cet organe reçoit une artère que l'on nomme spermatique; il donne naissance à des veines, à plusieurs vaisseaux lymphatiques, et l'ensemble de ces parties constitue ce que l'on appelle le *cordon des vaisseaux spermatiques* (*b*).

Mais il entre aussi dans la composition de ce cordon un petit conduit nommé *canal déférent* (*c*), important à connaître, et dont nous allons indiquer l'origine : les petits vaisseaux dont la réunion constitue la substance du testicule, viennent s'ouvrir dans dix ou douze tuyaux qui vont se terminer eux-mêmes dans un petit corps alongé, situé au-dessus du testicule et que l'on nomme épididyme (*d*); c'est de l'épididyme, c'est-à-dire, de ce petit corps dont l'engorgement, comme nous l'avons déjà remarqué, peut quelquefois en imposer pour un testicule surnuméraire; c'est, disons-nous, de l'épididyme que part le canal déférent. Ce conduit se porte d'abord de bas en haut, et dans une direction perpendiculaire, ou à-peu-près perpendiculaire, à la partie postérieure du cordon spermatique, et descend ensuite

pour aller s'ouvrir dans les vésicules séminales.

Les vésicules séminales ou spermatiques (*e*) sont deux poches membraneuses, destinées à servir de réservoir à la semence qui y séjourne pendant un certain temps. Elles sont placées latéralement derrière la vessie (*f*) et la glande prostate. (*g*) Leurs extrémités postérieures sont beaucoup plus écartées l'une de l'autre que leurs extrémités antérieures. Ces vésicules ont environ deux pouces six lignes de longueur ; elles sont beaucoup plus petites chez les eunuques.

L'extrémité antérieure des vésicules séminales, devenue plus étroite, forme ce qu'on appelle le col de la vésicule spermatique (*h*). Le conduit éjaculateur (*i*) naît de la réunion du canal déférent que nous avons déjà décrit, avec le col de la vésicule ; il va, en se rétrécissant, s'ouvrir dans le canal commun de l'urine et de la semence.

Il paraît que les vésicules séminales en revenant sur elles-mêmes, en se resserrant, poussent le fluide spermatique dans le canal de l'urètre, et que l'éjaculation résulte des mouvemens que les muscles du périnée lui impriment en se contractant.

On nomme prostate (*g*) un corps grisâtre dont la figure approche de celle d'un cœur figuré sur les cartes à jouer, et qui environne le canal de l'urètre à son origine; elle donne passage aux conduits éjaculateurs qui, après l'avoir traversée, vont s'ouvrir dans l'urètre; et fournit elle-même par plusieurs conduits, une humeur blanche et visqueuse, qui lubréfie le canal et se mêle au fluide fourni par les testicules.

CHAPITRE III.

De la Femme.

« Je portai ma main sur ce nouvel être : quel saisissement ! ce n'était pas moi ; mais c'était plus » que moi, mieux que moi : je crus que mon » existence allait changer de lieu, et passer toute » entière à cette seconde moitié de moi-même.

» Je la sentis s'animer sous ma main ; je la vis » prendre de la pensée dans mes yeux ; les siens » firent couler dans mes veines une nouvelle source » de vie : j'aurais voulu lui donner tout mon » être ; cette volonté vive acheva mon existence ; » je sentis naître un sixième sens. »

(Buffon, *Hist. Nat.*)

C'est en ces termes que le peintre immortel de la nature essayait de rendre les transports que dut éprouver le premier homme à la vue de sa compagne bien-aimée. Dans ce moment fortuné où l'amour, allumant pour la première fois son flambeau, éclairait la naissance du genre humain, la nature entière tressaillit de joie ; les habitans de l'air, dans leurs chants d'allégresse, célébrèrent le chef-d'œuvre de la création ; les fleuves s'arrêtèrent pour l'admirer ; et les anges attentifs du haut

firmament, envièrent eux-mêmes le bonheur de notre premier père.

Et qui pourrait retracer dans ses tableaux, tous les charmes dont vous brillez à nos yeux sexe enchanteur, que la nature a paré de ses dons les plus chers? quel est celui qui rappellera dans son style ces grâces naïves dont vous fûtes doué, et qui saura nous entraîner dans cette douce extase, où nous retient avec tant d'empire la présence de la beauté? Oh! rendez grâces à la nature, objets charmans de ses complaisances! elle a semé les plaisirs sur vos traces; et l'empire que vous exercez, plus beau que l'aveugle empire de la force, s'étend sur le souverain même du monde créé; c'est à vous que fut réservé le soin de veiller sur ses jours, et de lui prodiguer dans son enfance ces marques de tendresse, cette sollicitude maternelle qui ne pouvaient trouver leur source que dans un cœur formé pour les sentimens les plus doux; c'est à vous qu'il appartenait d'adoucir, à une autre époque, ses mœurs féroces et son caractère indompté, en lui versant la coupe du bonheur, et de le consoler, au déclin de la vie, de ses pertes amères et de sa triste nullité.

Mais, ainsi que nous l'avons établi dans un

autre endroit de cet ouvrage, les deux sexes ne sont point égaux sous le rapport de la vigueur physique et morale; et les femmes, si supérieures aux hommes sous le rapport de la beauté physique et de ces charmes puissans qui nous captivent avec une violence si douce, les femmes, dis-je, n'ont pas été aussi heureusement partagées sous les deux points de vue que nous nous proposons de développer maintenant. « Jamais, dit le médecin littérateur qui a rédigé l'article *Femme* dans le Dictionnaire des sciences Médicales, jamais » les filles andromanes de Sparte, luttant sur » le mont Taygète, ou dansant la pyr» rhique guerrière sur les rives de l'Eurotas, » n'ont égalé la vigueur du Spartiate. Jamais » femme ne s'est élevée par la culture de son » intelligence à ces hautes conceptions du » génie dans les sciences et la littérature, » qui semblent être la plus sublime conquête » de l'esprit humain ».

Il suffira de réfléchir un instant sur la constitution physique de la femme, pour se convaincre que ces différences tirent leur source de la structure même de ses parties, et non de l'éducation, comme l'ont prétendu quelques auteurs.

En effet, les os de la femme sont en général plus légers, plus blancs, plus petits que ceux de l'homme, et leur ensemble, c'est-à-dire le squelette, a moins de hauteur; la poitrine est moins alongée; le bassin est plus large que chez l'homme. A ces différences fondamentales, il faut joindre des muscles plus pâles et moins vigoureux, un tissu cellulaire plus abondant, des formes plus arrondies, une peau plus douce, plus délicate au toucher et moins chargée de poils, une chevelure plus longue et qui se conserve plus long-temps, etc., etc.; et si l'on réfléchit ensuite que le tempérament lymphatique prédomine chez la plupart des femmes; qu'elles sont en général plus susceptibles d'impressions vives et variées, et que leur moral en rapport avec ces dispositions physiques, ainsi que *Cabanis* l'a fort bien développé, est caractérisé par des perceptions rapides, mais passagères, par desaffections tendres, mais peu durables, on conviendra facilement que chacun des deux sexes a reçu une destination particulière, et qu'il est tout aussi absurde de vouloir donner aux femmes une éducation dure, militaire, propre aux grandes actions, aux efforts puissans du génie; que de vouloir con-

damner l'homme à des travaux sédentaires, et d'attendre de lui cette finesse de tact, ces attentions minutieuses qui distinguent les femmes dans l'usage commun de la vie.

Que chez les peuples avilis, le sexe féminin ait obtenu la domination politique sur l'homme lui-même, que Vancouver, (tome 2, pag. 417 de ses Voyages) ait trouvé sur la côte Nord-Ouest d'Amérique, des femmes dont la hardiesse et la force ne cédaient en rien à celles des hommes; qu'elles forment des armées au Monomotapa (Isaac Voscius, *de Nilo*, chap. 19), et qu'elles règnent en souveraines sur les peuples de Malimba!... En sera-t-il moins vrai que la femme s'éloigne de sa destination, lorsqu'elle affecte ces habitudes mâles qui s'accordent si peu avec la faiblesse de sa constitution, et toutes les fois qu'elle consacre à des accens guerriers ces lèvres qui ne devraient s'ouvrir qu'à l'expression du plaisir? les excès même auxquels elles s'abandonnent dans ces circonstances, prouvent de reste que ce n'est point là la destinée à laquelle la nature les a appelées: on sait que chez les peuples antropophages, les femmes, plus ardentes à la vengeance que les hommes eux-mêmes, font sucer à leurs

enfans le sang des prisonniers de guerre; et l'histoire des deux Médicis n'a que trop appris à la France, jusques où peut aller la haine d'une femme vindicative, lorsqu'elle oublie les vertus de son sexe, pour se livrer aux passions violentes du nôtre.

Qu'elle règne donc par la force de ses attraits, et qu'elle borne sa gloire à nous rendre heureux; qu'attentive, empressée autour de ses enfans, elle nous prépare les jouissances les plus pures en les élevant dans l'amour de leur père; alors épouse chérie, mère respectable, nos hommages lui seront dus; et nous joindrons au doux plaisir d'aimer, le plaisir bien plus doux d'estimer ce qu'on aime.

Qu'il est beau, le spectacle des soins maternels! qu'elle est touchante la scène des devoirs que la femme remplit au sein de sa famille! « Elle paraît sentir avec l'enfant, ou
» le malade; elle entend le moindre cri, le
» moindre geste, le moindre mouvement du
» visage ou des yeux; elle court, elle vole;
» elle est partout, elle pense à tout; elle pré-
» vient jusqu'à la fantaisie la plus fugitive:
» et rien ne la rebute, ni le caractère dégoû-
» tant des soins, ni leur multiplicité, ni leur
» durée ». (CABANIS)

La vie de la femme, plus sédentaire à cause de sa constitution délicate, plus uniforme et renfermée dans le cercle des occupations domestiques, est aussi plus longue que celle de l'homme ; elle est traversée par un grand nombre de maladies nerveuses, mentales ou autres, qui trouvent leur source dans le dérangement des fonctions auxquelles la nature l'a spécialement destinée.

On sait que la femme joue le principal rôle dans la reproduction ; du moins tout porte à croire qu'elle renferme le germe tout formé, et que l'homme ne concourt à la génération qu'en communiquant à celui-ci l'impulsion vitale, c'est-à-dire en lui imprimant cette modification particulière, qui le met à même de manifester, par des actes sensibles, l'existence de ces propriétés qui constituent la vie.

Nous ne pousserons pas plus loin cet aperçu des conditions physiques et morales de la femme ; de plus amples détails appartiennent à l'histoire générale du genre humain. Reines dans certains pays, adorées dans certains climats, les femmes n'ont pas obtenu dans tous les temps, ni dans tous les lieux les mêmes hommages. Aristote les regardait

comme des êtres imparfaits; la loi de Mahomet les place à la porte du paradis dont l'entrée leur est interdite; dans un concile tenu à Mâcon, et dont Grégoire de Tours fait mention, on agita la question de savoir *si les femmes appartenaient à l'espèce humaine*; et suivant Hippocrate, elles devraient être considérées comme des hommes manqués, dont les parties sexuelles seraient retenues à l'intérieur par la faiblesse et la froideur du tempérament.

Il faut convenir que les femmes sont bien loin d'offrir, sous toutes les latitudes du globe, ce teint éblouissant, cette délicatesse de formes et ces contours arrondis, que les grâces elles-mêmes semblent avoir façonnés pour l'intérêt de la volupté. Il y a sans doute bien loin depuis ces filles de la Géorgie, qui approchent de si près des modèles que nous nous formons de la beauté idéale, jusqu'à ces Hottentotes « graissées d'un mélange de suif » et de suie, ou salies par de la bouze de » vache, vêtues d'une peau desséchée, ayant » pour bracelets, des intestins d'animaux à » demi-putréfiés; vivant dans la crasse et la » dernière mal-propreté, repoussant par une » transpiration et des menstrues fétides, par

» des formes hideuses, un nez horriblement
» épaté, une bouche en museau et une peau
» gluante, d'un noir tanné; au lieu de che-
» veux, une bourre épaisse remplie de ver-
» mine que ces femmes misérables croquent
» sous leurs dents; pour langage, une sorte
» de gloussement, semblable à celui des coqs
» d'Inde, un caractère indolent et profon-
» dément stupide......

« Si l'on ajoute un sein tombant en manière
» de besace, et auquel se suspendent des
» enfans aussi mal-propres que leurs mères;
» si l'on examine qu'en accouchant, elles dé-
» chirent de leurs dents le cordon ombilical,
» et dévorent quelquefois leur arrière-faix,
» que l'ivrognerie, l'abus du tabac, l'insou-
» ciance dans laquelle elles croupissent, sont
» leur état habituel, on conviendra sans peine
» que ce sont les dernières des *beautés* du
» genre humain ».

CHAPITRE IV.

Des Organes de la Femme qui servent à la génération.

« *Ut virilia ad dandum, sic muliebria ad recipiendum à naturâ apta sunt.* »

Comme les organes génitaux de l'homme ont ont été faits pour donner, de même ceux de la femme ont été disposés pour recevoir.

(Ch. Crève.)

Il y a des auteurs, dit Roussel, qui ont cru voir beaucoup de ressemblance entre les parties génitales de la femme et celles de l'homme. Ils disent que si, par la pensée, on plie vers l'intérieur les organes qui se présentent extérieurement dans l'homme, et qu'on les place dans le siége qu'occupent les parties plus cachées de la femme, ou qu'on amène du dedans au dehors les organes que la femme emploie à la génération, pour leur donner une position aussi apparente que celle qu'ont les organes du premier, on trouvera entre eux de l'analogie, et une certaine con-

formité de structure. On peut être assuré, ajoute l'auteur du Système physique et moral de la Femme, que ces auteurs ont été séduits par des rapports faux ou peu approfondis. La seule différence des fonctions de l'homme et de la femme, dans l'œuvre important de la génération, suffit pour écarter toute idée de similitude entre les organes par lesquels chacun d'eux y coopère, et on conçoit naturellement que des parties destinées à recevoir, ne doivent pas être faites comme celles dont la fonction est de donner, indépendamment des effets qui, n'étant propres qu'à la femme, exigent d'elle ou des organes particuliers, ou des organes différens.

Comme les parties génitales de l'homme, celles de la femme seront divisées en parties génitales externes, et parties génitales internes. Les premières se voient sans le secours de la dissection; ce sont le pénil ou mont de Vénus, la vulve ou le *pudendum*, les grandes lèvres, la fourchette, la fosse naviculaire, le clitoris, les nymphes, le méat urinaire et l'orifice du vagin. Les secondes sont situées plus profondément, ce sont le vagin, la matrice, les trompes de Falloppe et les ovaires.

Article I.

Parties externes de la Génération chez la Femme.

Le pénil, vulgairement appelé *mont de Vénus*, est une éminence large, arrondie, placée entre les aines et au-dessus de la vulve. A l'âge de la puberté, elle se couvre de poils et devient plus saillante. Cette partie du corps est toujours plus étendue en largeur chez la femme que chez l'homme, et le cardinal de B...., interrogé sur le but de cette différence, répondit, avec beaucoup d'esprit, qu'il *était dans l'ordre que l'enclume fût plus large que le marteau.*

On a donné le nom de grandes lèvres (*a*, fig. 4) à deux replis de la peau qui bordent les côtés de la vulve, et qui prennent naissance dans le mont de Vénus et vont se terminer en pointe, à quelque distance de l'anus, derrière la fosse naviculaire, pour y former cette espèce de bride qui a reçu le nom de fourchette (*b*). On distingue aux grandes lèvres deux surfaces, une externe plus ou moins garnie de poils; l'autre interne,

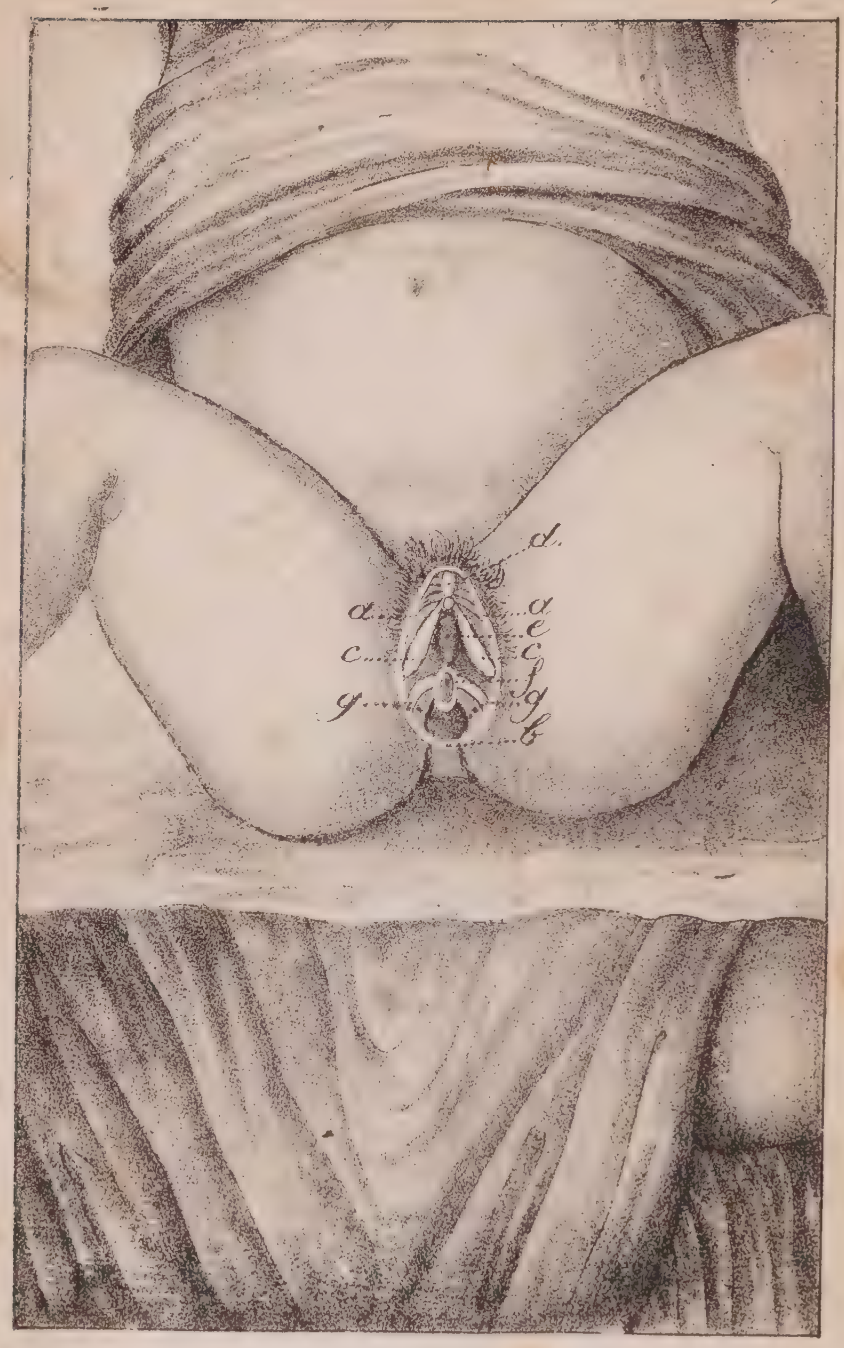
lisse, plus ou moins rouge et appliquée sur les parties que nous allons bientôt décrire.

La vulve n'est autre chose que cette ouverture longitudinale, cette fente dont les grandes lèvres forment les bords, et qui s'étend depuis la partie inférieure du mont de Vénus, jusqu'à un pouce environ de l'anus. Cette ouverture est plus petite chez les vierges et chez les femmes qui usent sobrement des plaisirs de l'amour; elle est plus grande chez les femmes qui manquent d'embonpoint, chez celles qui ont eu plusieurs enfans, etc.; on la nomme aussi le *pudendum*.

Les grandes lèvres sont placées comme deux rideaux destinés à dérober à notre vue les parties les plus secrètes de la génération. Ecartons, avec précaution, ces voiles mystérieux, et parcourons successivement les objets qui vont s'offrir à notre observation.

La peau des grandes lèvres, en se repliant pour aller tapisser les autres parties de la génération, devient, en même temps, plus mince, plus lisse, plus délicate; elle ressemble, comme le remarque Winslow, à la peau intérieure des lèvres et de la bouche; elle change de nature, et prend le nom de membrane muqueuse de ces parties. C'est à deux replis

Fig 4



lith. de Lacroix

de cette membrane, qui se présentent sous la forme de crêtes de coq, que l'on a donné le nom de *petites lèvres*. (*c*) Les anciens qui leur assignaient pour usage celui de diriger le cours des urines, les comparaient aux divinités des fontaines et les appelaient, pour cette raison, les *nymphes*: mais les petites lèvres ne sont guères propres à remplir cette fonction, et ne paraissent destinées qu'à favoriser l'ampliation de la vulve à l'époque de l'accouchement. C'est aux mouvemens qu'éprouvent les nymphes au moment où les urines s'échappent avec force, que l'on attribue le bruit qui se fait entendre, lorsque les femmes cèdent à ce besoin naturel.

A l'endroit où les petites lèvres se réunissent vers la partie supérieure de la vulve, on trouve un petit corps que l'on a comparé à une petite verge, et qui présente en effet une structure analogue à celle du membre viril. C'est le *clitoris* (*d*), siége de la volupté chez les femmes, dont elles abusent dans la pratique funeste de la masturbation, ou lorsque, se livrant à des goûts dépravés, elles s'en servent pour se procurer avec leurs compagnes, des jouissances contre nature.

Le clitoris a la figure du gland de la verge

et, comme lui, il est recouvert d'une espèce de prépuce; mais il n'a point d'ouverture à son sommet. Proportionnellement très-long dans le fœtus et chez l'enfant nouveau né, on l'a vu quelquefois égaler la longueur de la verge : il se roidit, comme elle, dans l'érection, mais son volume et ses dimensions n'augmentent point, et sa direction est toujours à-peu-près la même. Ce corps est uni en bas au canal de l'urètre, et en haut, il est fixé à la symphyse des os pubis par un ligament suspensoire. On y distingue une espèce de gland, dont le prépuce n'est autre chose que le commencement des nymphes, ou un repli de la membrane muqueuse qui leur donne naissance.

Au-dessous du clitoris, on remarque un espace triangulaire, concave, borné en haut par le petit corps que nous venons de nommer, en bas par le méat urinaire, et sur les côtés par la partie supérieure des petites lèvres ou des nymphes. Cet espace triangulaire (*e*) n'a point reçu de nom particulier.

Le *méat urinaire* (*f*), c'est-à-dire l'orifice externe du conduit des urines chez la femme, est situé au-dessous du milieu de l'espace triangulaire dont il vient d'être question,

très-près de l'ouverture du vagin, et à la distance d'un pouce environ du clitoris. C'est une ouverture arrondie, irrégulière, qui termine le canal de l'urètre, et dont les bords sont formés par un bourrelet plus saillant du côté du vagin. Faisons remarquer que le canal de l'urètre chez les femmes n'offre qu'un pouce de longueur, que, plus large, plus dilatable que chez l'homme, il donne plus facilement issue aux petits graviers qui se forment dans la vessie, ou qui descendent des reins au moyen des uretères; ce qui fait que les femmes sont moins sujettes que nous à la *pierre*. Chez elles, le canal de l'urètre est situé à-peu-près horizontalement; il répond dans sa partie supérieure au corps caverneux du clitoris, et, en bas, au vagin auquel il est adhérent.

On voit, au-dessous du méat urinaire, *l'orifice du vagin* (*g*). Plus large chez les femmes qui ont eu des enfans, plus étroite chez les vierges, cette ouverture présente à notre observation plusieurs objets que nous ne devons point passer sous silence :

1.° La *fosse naviculaire* n'est autre chose qu'un petit enfoncement transversal situé entre le vagin et la fourchette.

2.° Une membrane mince, de forme variée, borde l'orifice externe du vagin, avant la défloration, et se rompt, en répandant du sang, au moment de la consommation du mariage. Elle a reçu plusieurs noms, et entre autres, ceux de *fleur virginale*, de *colonne* ou *preuve de la virginité*, de *pellicule sémi-lunaire*, etc.; les sages-femmes l'appellent la *dame du milieu*; mais le nom sous lequel on la désigne le plus communément est celui d'*hymen*, parce qu'elle s'oppose à l'entrée du dieu Priape; « car, dit Venette, il n'eût pas été raison-» nable que quelqu'autre chose qui n'eût pas » été dieu, selon la pensée des payens, se » fût opposée aux desseins d'un autre dieu ».

Les anciens anatomistes, dont Venette adopte mal-à-propos le sentiment, auront beau s'écrier que la membrane hymen est une production contre nature et qu'elle n'existe que dans des cas infiniment rares; il est aujourd'hui démontré que cette membrane existe réellement et presque toujours; le savant Cuvier a fait voir qu'elle existait aussi chez la plupart des animaux de la classe des mammifères; et si les anatomistes ne l'ont pas toujours rencontrée chez les filles qu'ils examinaient, c'est qu'elle avait été détruite,

ou qu'elle n'était pas encore suffisamment développée, comme cela a lieu chez le fœtus. L'hymen est parsemé de vaisseaux sanguins; sa forme est celle d'un croissant dont le bord concave ordinairement dirigé en haut, peut néanmoins affecter d'autres directions et se tourner en bas ou sur les côtés; il laisse donc un espace libre pour l'écoulement des règles. Mais d'autres fois il représente un cercle entier troué dans son milieu; et, dans d'autres circonstances, il bouche complètement l'entrée du vagin, jusqu'au moment où le sang des règles faisant effort pour sortir au dehors, on est obligé d'avoir recours à un chirurgien qui, incisant cette membrane, fait cesser aussitôt tous les accidens produits par la rétention du fluide menstruel. Fabrice de Hilden a vu la membrane hymen percée d'une infinité de petits trous. Ruysch appelé auprès d'une femme grosse, qui souffrait les plus grandes douleurs pour accoucher, trouve la membrane hymen entière, très-épaisse et poussée en dehors par la tête de l'enfant, qui cherchait à s'ouvrir un passage. Il divise cette membrane avec précaution, et cependant l'accouchement ne se termine pas encore. Quel est l'étonnement de ce célèbre

anatomiste, lorsque, examinant les parties avec plus d'attention, il rencontre un second hymen placé plus profondément dans le vagin, et dans une direction parallèle à celle du premier; il l'ouvre de la même manière, et aussitôt l'enfant s'échappe, vivant et bien portant.

3.o Enfin, on remarque à l'orifice du vagin, sur-tout en bas et à la partie postérieure, trois ou quatre, et quelquefois cinq tubecules rougeâtres, épais, obtus à leur extrémité, qu'on a nommés *caroncules myrtiformes*, à cause de la ressemblance qu'on a cru exister entre ces tubercules et une feuille de myrte. Ces petits corps qui occupent la place de l'hymen après la défloration, existent par eux-mêmes, suivant quelques anatomistes; mais, suivant d'autres, ils devraient être considérés comme des lambeaux de l'hymen déchiré. Pour nous, nous croyons qu'il y a deux sortes de caroncules myrtiformes; les unes résultant du déchirement de l'hymen, les autres existant par elles-mêmes et qui ne sont autre chose qu'une partie froncée de l'entrée du vagin, destinée à favoriser l'ampliation de l'ouverture de ce conduit.

Ne dirait-on point que Venette n'a jamais

disséqué, ni même vu les organes qu'il décrit, lorsqu'il dit vaguement que les caroncules myrtiformes *sont placées après les nymphes ;* que le clitoris, qu'il nomme *la fougue et la rage de l'amour, est à la matrice ce que la luette est aux poumons ; qu'il corrige l'air froid qui pourrait incommoder la matrice et empêche* en même temps *qu'il n'y entre quelque chose d'étranger ?* n'est-il pas évident que le clitoris, réduit, dans l'état le plus ordinaire, à un simple bouton charnu, séparé de l'orifice du vagin par l'espace triangulaire dont nous avons fait mention, et par le méat urinaire, ne saurait avoir un pareil usage ? et une physiologie semblable ne justifie-t-elle point le nom de *roman*, que les auteurs du Dictionnaire des Sciences Médicales (art. *Génération*), ont donné au livre de cet écrivain ?

Article II.

De quelques opérations que l'on pratique, dans certains pays, sur les parties génitales externes de la femme.

Dans cette partie de notre ouvrage où nous avons donné la description des organes géni-

taux de l'homme, nous avons dû vous entretenir de certaines pratiques usitées chez plusieurs nations et relatives à ces mêmes organes ; la *circoncision* et *l'infibulation*, dont nous avons parlé dans cet article, se pratiquent également sur les femmes, soit que l'on se propose de condamner le sexe à une continence forcée ; soit que l'on ait pour but de remédier à un vice de conformation, à la gêne qui résulte, dans la marche, du prolongement excessif de certaines parties ; soit enfin que des raisons de propreté engagent la femme elle-même à se soumettre à l'une de ces opérations.

C'est un usage généralement suivi chez les Ethiopiens, les habitans de Pégu et quelques autres peuples, de rapprocher les grandes lèvres par une véritable couture, de rendre ces parties adhérentes, en ne conservant qu'un petit espace pour l'écoulement des urines et du sang des règles, et de mettre ainsi leurs filles dans l'impossibilité de céder à leurs desirs amoureux jusqu'au moment où, l'époque du mariage étant arrivée, l'on est obligé d'avoir recours à l'instrument tranchant pour séparer, par une incision, ces mêmes parties que l'on avait pris soin de réunir d'une

manière si exacte. D'autres nations se contentent de passer un anneau à travers les grandes lèvres ; mais l'heureuse conformation de ces parties que la nature a destinées à céder à toutes les causes qui les distendent, les artifices de l'amour, ont souvent éludé le but dans lequel ces pratiques avaient été instituées ; et, si l'on en croit la chronique scandaleuse de ces peuples barbares, plusieurs filles auraient trouvé le moyen de perdre, *malgré l'anneau*, ce qu'on voulait les forcer de conserver.

Trois parties, chez la femme, sont susceptibles d'acquérir un alongement excessif, et de rendre plus ou moins utile l'opération de la *circoncision* ; ce sont les grandes lèvres, les nymphes et le clitoris.

Le prolongement des nymphes ou petites lèvres, est le plus fréquent de ces vices de conformation ; on l'observe beaucoup plus souvent chez les négresses que chez les blanches, et dans certains pays on est obligé de retrancher ces prolongemens incommodes. Rien de plus commun que cette opération en Afrique ; on y trouve des hommes qui n'ont d'autre métier que de retrancher ces excroissances, et qui vont criant dans les rues : *quelle est*

celle qui veut être coupée? Ce sont les femmes de la Haute-Egypte qui pratiquent, au Caire, cette opération, que l'on retrouve encore chez les Persannes, les Syriennes, les Arabes, etc. Un rasoir et une pincée de cendres suffisent pour cela.

Le naturaliste Sonnini, dans son Voyage en Haute et Basse-Egypte, parle d'une excroissance charnue que portent, au pubis, les femmes égyptiennes, et qui, suivant lui, pourrait parvenir à la longueur de plus de quatre pouces chez une femme de vingt à vingt-cinq ans, si l'on n'avait pas la précaution de la couper vers l'âge de sept à huit ans. Il assure que cette excroissance est distincte des nymphes et du clitoris; mais l'opinion de cet auteur ne paraît pas fondée.

Les exemples de clitoris prolongés ne sont pas rares, même chez nos peuples d'Europe. On connaît l'abus que les Lesbiennes, et Sapho entre autres, sont accusées d'avoir fait de cette partie; les femmes turques et syriennes se livrent, dans leurs bains, aux mêmes excès, et la pratique de retrancher le clitoris est assez répandue dans les pays méridionaux.

Tout le monde a entendu parler d'un tablier de chair que les Hottentotes portent na-

turellement, et qui leur tombe au devant des cuisses ; ce n'est autre chose qu'un prolongement des nymphes, comme Then Rhyne l'a démontré. Cependant ce tablier, qui est à la mode chez certaines hordes d'Afrique, est quelquefois le résultat de l'alongement des grandes lèvres : Le Vaillant en rapporte un exemple remarquable dans ses Voyages dans l'intérieur de l'Afrique (tome I, pag. 317.) Je demande la permission d'emprunter ici ses expressions, et la figure qu'il y a jointe.

« Un soir, que retiré dans ma tente, je reportais sur mon journal les évènemens du jour, tandis que tout mon monde faisait cercle autour du feu et fumait sa pipe, des éclats de rire multipliés, qui vinrent frapper mon oreille, excitèrent ma curiosité ; j'entendis un de mes matadors qui racontait aux autres une découverte qui excitait d'autant plus leurs éclats, qu'elle les surprenait davantage, et qu'ils la prenaient pour un conte forgé à plaisir par mon bel-esprit ; celui-ci s'efforçait cependant de la leur persuader ; il leur disait surtout que lorsqu'il m'en aurait fait part, je ne tiendrais plus en place que je n'en fusse convaincu par mes propres yeux ; leur rire immodéré recommençait alors de plus belle ; ils par-

laient tous à la fois, et paraissaient s'impatienter que mon heure de prendre mon lait ne fût point encore arrivée ; j'appelai Klaas, et j'appris, par lui, que le chasseur Jan les assurait avoir découvert, dans l'après-dîné, qu'une des Hottentotes de la horde avait cette conformation particulière que, jusqu'à ce moment, j'avais prise pour une fable, parce que je ne l'avais vue dans aucuns pays par où nous avions passé, malgré toutes mes informations et mes recherches, quoique un autre de mes gens m'eût précédemment attesté le même fait, et que toute ma troupe en eût connaissance par des ouï-dire et par une vieille tradition assez généralement répandue. Je vis venir Jan qui me raconta avec le plus grand détail et dans toute l'énergie, je devrais dire toute l'ingénuité de son langage, ce que le hazard le plus inattendu, disait-il, lui avait permis d'examiner à son aise et bien à découvert.

« J'étais, en effet, très-curieux d'éclaircir au plus tôt ce point très-intéressant d'histoire naturelle et de l'histoire, que j'avais plus d'une fois trouvé consigné dans divers ouvrages et dans des romans tels, entre autres, que les Voyages de Jean Strueys. En consé-

quence, dès le lendemain, je me rendis à la horde voisine avec mon Hottentot, qui reconnut, sur-le-champ, la femme dont la conformation l'avait si merveilleusement étonné; il me la fit remarquer; elle était mariée, mère de plusieurs enfans et déjà dans la force de l'âge; je saisis adroitement différens prétextes de lui faire des cadeaux, afin de la prévenir en ma faveur et de me l'attacher, en un mot, afin de la séduire; je n'avais point affaire ici à ces Hottentotes impudentes et débordées des Colonies, toujours trop disposées à satisfaire, à prévenir même les blancs et leurs honteuses fantaisies; je devais m'attendre à rencontrer ici bien des difficultés; je savais que les femmes Sauvages refusent presque toujours à la curiosité ce qu'elles accordent à l'amour, distinction délicate qu'on ne s'attend pas à trouver dans un désert lorsqu'on y porte ses préjugés et la prévention de l'orgueil.

« Mères honnêtes et prévoyantes, si vous lisez cet ouvrage, vous ne croirez jamais que les chastes enfans que vous élevez dans l'espérance de vos vertus, fussent autant à l'abri de la corruption et du pernicieux exemple au milieu des Sauvages d'Afrique qu'au sein de ces demeures profondes et silencieuses où la

sagesse, dit-on, veille sur l'innocence et repousse au loin tout ce qui pourrait instruire et blesser les regards : ah ! n'accusez point la nature, et ne vantez pas trop haut vos préceptes et vos grandes institutions ; vous ne les devez qu'au mépris de ses lois.

« Je dois le dire et le publier sans cesse ; l'offre de tout ce que je pouvais donner, toutes mes ruses, toutes mes suppliques allaient échouer sans le secours de mes gens, et l'empressement vingt fois réitéré de persuader à cette femme que j'étais un curieux d'une race fort étrangère à la sienne et fort éloignée ; que d'autres Hottentotes, des Gonaquoises, des Caffrines avaient consenti de bonne grâce à ce que je lui demandais ; enfin, que je ne la tiendrais qu'un moment dans cette attitude humiliante : quelques hommes même de sa horde vinrent à l'appui de ces discours, et insistèrent en ma faveur. Alors confuse, embarrassée, tremblante, et se couvrant le visage de ses deux mains, elle laissa détacher son petit tablier, et me permit de contempler tranquillement ce que le lecteur verra lui-même dans la copie fidèle que j'en ai tirée, » et que nous reproduisons ici.

« Pour détruire l'opinion générale que la

Tom 1 pag. Fig. 5.



Lith. de [illegible] [illegible]

nature avait gratifié les Hottentotes, exclusivement à toutes les autres femmes, d'un tablier naturel qui servait à cacher le signe de leur sexe, un auteur moderne a avancé que cette singularité n'était autre chose qu'un prolongement considérable des nymphes; ce qui avait mal-à-propos répandu cette croyance. Il a présenté ce tablier presque comme une infirmité occasionnée, soit par la vieillesse et la chaleur du climat, la vie inactive et l'usage des graisses, etc. Je ne finirais pas si je voulais entasser toutes les objections qui naissent d'elles-mêmes pour renverser ces assertions; il en est une seule qui vient s'offrir d'abord à l'esprit, et que le lecteur se sera faite aussi bien que moi; pourquoi la chaleur du climat, la vie inactive et l'usage des graisses agissant à-peu-près au même degré d'habitude et de force sur toutes les contrées de cette portion de l'Afrique, quelques hordes particulières se verraient-elles sujettes à cette infirmité? pourquoi ne serait-elle pas départie à toutes les Hottentotes? On sait trop, au Cap et dans les Colonies, qu'il ne leur arrive rien de semblable, quelle que soit leur conduite, à quelle manière de vivre qu'elles se livrent, à quelques dangers qu'elles s'exposent : ne cher-

chons point à tordre nos imaginations sur cette bizarrerie qui, pour être rare, n'a rien d'extraordinaire ; et n'allons pas expliquer, comme un phénomène, l'ouvrage du caprice et de la mode ; oui, lecteur, ce fameux tablier n'est qu'une mode, une affaire de goût, je ne dirai pas dépravé ; les signes de la pudeur n'en sauraient constituer l'essence ; mais original, mais extravagant, mais si l'on veut, absurde et tel que sa seule vue suffirait au plus monstrueux libertin pour chasser de son esprit toute idée d'une atteinte profane ; et, trompant d'une façon nouvelle et trop claire le rafinement de ses besoins, ferait succéder le rire le plus inextinguible aux transports de la passion la plus effrénée.

« Je voulais être modeste : il faut être vrai ; je ne consens point à détacher de mon livre ces traits curieux de mon voyage ; et, puisque ma Hottentote a bien voulu faire le sacrifice de sa pudeur au progrès de mes études, une plus longue retenue de ma part, à la fin, passerait pour une discrétion puérile ; le scrupule sied mal où la nature n'a point placé de honte.

« Le tablier naturel, ajoute Levaillant, n'est en effet, comme le dit mon auteur, qu'un prolongement, non pas des nymphes, mais des

grandes lèvres des parties de la femme ; elles peuvent arriver jusqu'à neuf pouces, plus ou moins, suivant l'âge de la personne, ou les soins assidus qu'elle donne à cette décoration singulière ; j'ai vu une jeune fille de quinze ans qui avait déjà ses lèvres de quatre pouces de longueur. Jusques-là ce sont les frottemens et les tiraillemens qui commencent à distendre ; des poids suspendus achèvent le reste. J'ai dit que c'est un goût particulier, un caprice assez rare de la mode, un rafinement de coquetterie : dans la horde où je me trouvais, il n'y avait que quatre femmes, et la jeune fille dont je viens de parler, qui fussent dans cet état ridicule. Quiconque a lu Dionis, reconnaîtra sans peine combien cette opération peut être facile ; pour moi, je n'y vois rien de bien merveilleux, si ce n'est la bizarrerie de l'invention. Peut-être qu'autrefois on rencontrait, jusques dans les lieux qu'occupent aujourd'hui les colonies, des hordes entières de Sauvages distinguées par cette particularité ; et c'est probablement ce qui a donné naissance aux erreurs qu'on a débitées sur ce chapitre ; mais la dispersion éteint bientôt les anciens usages parmi les hommes. Celui-ci n'est pratiqué

que de loin en loin, par quelques individus attachés par tradition aux mœurs antiques, et qui se font un mérite scrupuleux de les suivre encore. »

Nous devons observer, en finissant cet article sur les prolongemens excessifs des parties externes de la génération chez la femme et sur l'opération que cet accroissement, contre-nature rend quelquefois nécessaire, que les chirurgiens ont recours, parmi nous, à cette opération, lorsque les organes dont il s'agit sont affectés de certaines maladies, telles que le squirrhe, le cancer, la gangrène, etc. Qu'une fausse honte, qu'un sentiment déplacé de pudeur, n'empêchent point les femmes atteintes de ces maladies de se soumettre à l'examen des hommes de l'art et aux opérations qu'ils jugeront convenables de pratiquer; il y va souvent de leur vie; et, plus d'une fois, le délai de quelques jours a suffi pour rendre mortel un mal qu'il aurait été facile d'enlever dès le principe.

ARTICLE III.

Pourquoi les Femmes rendent leurs urines en devant, et non en arrière comme les femelles des animaux.

Les phénomènes les plus communs, les objets qui s'offrent journellement à notre observation ne sont pas ceux qu'on a le mieux étudiés, ni même ceux dont il est le plus aisé de se rendre compte. On a longtemps marché, couru, sauté, avant d'avoir réfléchi sur le mécanisme de la marche, de la course et du saut; et long-temps avant que le docteur Gall eût désigné le cervelet comme étant le siége de l'amour physique, on se livrait comme aujourd'hui au physique de l'amour.

Nos explications même paraissent oiseuses à bien de personnes : s'il faut en croire, par exemple, les convives complaisans de certain ministre, sans avoir lu un seul livre de physiologie, ils savent digérer tout aussi bien que nous; et les femmes peu reconnaissantes de nos peines et de nos travaux, nous assurent, entre autres choses, qu'elles savaient parler avant que nous eussions dé-

crit les phénomènes de la parole, et que, même avant d'avoir lu cet article de notre ouvrage, elles urinaient en devant et non point en arrière comme les femelles des animaux. Il faut bien que nous en tombions d'accord; mais en notre qualité de médecin, c'est-à-dire de raisonneur, nous n'en rechercherons pas moins la cause de cette différence dans la direction des urines.

La première chose dont nous sommes frappés, dans la comparaison que nous établissons entre l'espèce humaine et l'espèce animale, si nous pouvons nous exprimer ainsi, c'est la différence de la station, c'est-à-dire, la faculté qu'ont les hommes de se tenir debout, tandis que tous les autres animaux sont courbés vers la terre et présentent leur corps dans une situation horizontale. De cette première différence, il en résulte un grand nombre d'autres; et c'est là, par exemple, la principale cause qui fait que nous sommes sujets aux hémorroïdes, tandis que les animaux ne connaissent point cette maladie; c'est elle aussi, c'est cette cause, qui, suivant quelques auteurs, concourt à établir le flux menstruel chez les femmes, ou qui lui donne une plus grande activité; car on conçoit que

le sang a plus de tendance à se porter vers les parties du corps les plus déclives ; et cette affluence de sang augmente la vitalité de ces parties, de telle sorte que les animaux dont la situation se rapproche le plus de celle de l'homme, sont aussi les plus lubriques ; enfin, c'est cette même cause qui rend les femmes plus sujettes à l'avortement, aux chutes de la matrice, etc., etc..... C'est donc à cette cause, direz-vous, que l'on doit rapporter la direction différente qu'affectent les urines, à leur sortie du méat urinaire, chez la femme et chez les femelles des animaux? Oui, mais ce n'est point à cette cause unique.

Toute différence dans une fonction suppose une différence semblable dans les organes qui l'exécutent : il faut donc savoir que le vagin, chez la femme, est dirigé obliquement en devant, tandis que, chez les femelles des animaux, il suit une direction parallèle à celle du bassin ; et, comme le canal de l'urètre est accolé à la paroi supérieure du vagin dont il suit la direction, il en résulte que, chez la femme, les urines doivent s'écouler en devant et non en arrière, comme dans les quadrupèdes ; et il en résulte

encore que l'union des sexes *more ferarum* (à la manière de brutes) est une union peu naturelle dans l'espèce humaine, quoique Lucrèce et Varole l'aient regardée comme plus prolifique.

ARTICLE IV.

Des Parties internes de la Génération chez la Femme.

Un conduit cylindrique, une espèce de tuyau, forme au devant de la matrice comme une avenue qui doit conduire la semence de l'homme dans l'intérieur de ce viscère, et qui, dans un autre temps, est destinée à servir de passage au produit de la conception, au nouvel être, dernier et miraculeux résultat de toutes les opérations dont la génération se compose.

Ce conduit que l'on nomme *vagin*, communique d'une part avec la vulve et les autres parties externes de la génération, de l'autre avec la cavité de la matrice dont le col vient s'ouvrir dans son intérieur. Il est situé entre la vessie qui est placée en devant, et l'intestin rectum qui se trouve en arrière; il est

un peu recourbé du côté du pubis, de sorte que sa paroi antérieure est plus courte que la postérieure; et l'on doit aussi remarquer que son extrémité interne ou postérieure est un peu plus élevée que l'extrémité antérieure qui correspond à la vulve.

La longueur ordinaire du vagin est de cinq pouces, sur un pouce de largeur; mais on sait que chez les vierges il est plus long et plus étroit que chez les femmes mariées. Dans la grossesse, comme le remarque fort bien M. Capuron (*Cours théorique et pratique d'Accouchemens*), ce conduit peut s'alonger de plus d'un demi-pied; ce qui résulte du tiraillement que la matrice exerce sur le vagin en s'élevant dans les régions supérieures de l'abdomen. L'extrémité postérieure du vagin forme une espèce de cul-de-sac qui embrasse le col de la matrice et dans lequel vient s'ouvrir ce qu'on appelle vulgairement le *museau de tanche* : son extrémité antérieure formée d'un lacis de vaisseaux et de quelques fibres charnues, jouit de la propriété de se contracter, de se resserrer sur le membre viril, au moment où le plaisir porté à son comble, jette la femme dans cet état d'existence incertaine où toutes les forces

de la vie semblent suffire à peine à cet excès de volupté.

L'intérieur du vagin présente, chez les jeunes femmes, des rides nombreuses qui diminuent avec l'âge, et s'effacent complètement chez celles qui ont mené une vie très-licencieuse, ou qui ont eu plusieurs enfans.

La matrice (*a*, fig. VI.) que les hommes de l'art nomment aussi utérus, est un viscère creux, d'un tissu particulier, analogue à celui du cœur, situé dans l'excavation du bassin entre la vessie et le dernier intestin, et recouvert en partie par une membrane, dont les replis servent à le soutenir et à le fixer dans le lieu qu'il occupe.

Cet organe ressemble assez à une poire creuse qui aurait été aplatie sur deux faces opposées : on y distingue une portion supérieure, plus volumineuse (*b*), que l'on appelle le *corps* de la matrice, et qui se trouve un peu dirigée en avant; et une portion inférieure dirigée en arrière, plus étroite, et qui a reçu le nom de *col* de cet organe (*c*).

Cette partie du col qui fait saillie dans le vagin, présente une ouverture transversale de trois ou quatre lignes d'étendue, bordée de



Fig 6.

deux lèvres arrondies ; on lui donne communément le nom de *museau de tanche.* (*d*) C'est par cette ouverture et par le vagin que l'enfant vient au monde , comme c'est par là que l'amour a été lui donner l'être.

L'extrémité opposée a reçu le nom de *fond* de la matrice.

Dans les filles qui ne sont point nubiles, la matrice est petite , dure , aplatie , et sa cavité contiendrait à peine une petite amande; mais aux approches de la puberté , les fluides s'y précipitent de toutes les parties du corps; sa consistance change ; son tissu s'amollit ; ses dimensions s'agrandissent. C'est alors que cet organe acquiert un nouveau degré d'activité , et se prépare aux grandes fonctions que la nature lui a destinées.

La structure , les fonctions de l'utérus , dit M. le professeur Chaussier , ont été de tout temps un objet d'admiration pour le médecin, pour le philosophe. Galien , en voyant pour la première fois la texture de l'utérus , dit qu'il devait chanter des hymnes aux dieux pour les remercier d'avoir vu une disposition aussi merveilleuse. Un anatomiste du seizième siècle, Swammerdam , qui eut la même idée que Galien , donna la description de cet organe ,

sous le titre de *miraculum naturæ* (prodige de la nature); « Et quand on réfléchit, observe mon » ami le docteur Richard, combien ce viscère » modifie tous les actes de l'organisme par » ses nombreuses sympathies, et par l'in- » fluence puissante qu'il exerce sur toute l'é- » conomie, on est loin d'être étonné des » idées, bizarres peut-être, qu'en avaient » conçues plusieurs philosophes anciens, » Aristote, Platon, Arétée, qui se repré- » sentaient cet organe, comme un animal » vivant dans un autre animal, ayant ses » goûts, ses volontés, ses caprices. » (*Essai sur la structure et les fonctions de l'utérus*).

Démocrite, dans une lettre adressée à Hippocrate, ne balance point à attribuer à l'utérus, presque toutes les affections auxquelles les femmes sont sujettes; on sait que Vanhelmont a prétendu que la matrice seule constituait la femme: *propter solum uterum mulier est id quod est*; enfin, un autre auteur dont le nom ne me revient point, nous assure que *les femmes sont à cheval sur leur matrice, et que ce coursier indocile les conduit partout où il lui plait.*

Il ne faut pas croire cependant que toutes les différences qui distinguent la femme de

l'homme, et au physique et au moral, dérivent uniquement de l'utérus et de ses fonctions. Quoique ce viscère, dit M. le professeur Richerand (*Nouveaux élémens de Physiologie*) réagisse sur tout le système féminin d'une manière bien évidente, et semble soumettre à son empire la somme presque entière des actions et des affections de la femme, nous pensons qu'il n'est pas à beaucoup près la cause unique des caractères qui la spécifient, puisque ces caractères sont déjà reconnaissables dès les premiers temps de la vie, lorsque le système utérin est loin encore d'être en activité. Une observation très-curieuse, consignée par le professeur Caillot dans le second volume des Mémoires de la Société médicale de Paris, prouve, mieux que tous les raisonnemens qu'on pourrait accumuler, jusqu'à quel point les caractères du sexe sont indépendans de l'influence de l'utérus. Une femme naît, croît et s'élève avec toutes les apparences extérieures de son sexe. Arrivée à l'âge de vingt à vingt-un ans, elle veut obéir au penchant qui l'entraîne: vains désirs! efforts superflus! elle n'avait rien au-delà de la vulve, d'ailleurs bien conformée. Un petit canal, dont l'orifice n'offrait

que deux lignes ou deux lignes et demi de diamètre, tenait la place du vagin, et se terminait en cul de sac, à un pouce de profondeur. Les perquisitions les plus exactes, faites en introduisant une algalie dans la vessie urinaire, et le doigt indicateur dans le rectum, ne purent faire rencontrer l'utérus..... La jeune personne n'avait jamais été sujette à l'évacuation périodique qui accompagne ou précède l'époque de la puberté. Aucune hémorrhagie ne suppléait à cette excrétion ; elle n'éprouvait aucune des indispositions qu'occasionne la non-apparition des règles ; elle jouissait au contraire d'une santé florissante : rien ne lui manquait des autres caractères de son sexe ; seulement son sein était peu développé. Parvenue à l'âge de vingt-six à vingt-sept ans, elle est devenue sujette à des pissemens de sang assez fréquens. Cette hématurie, dont les attaques sont irrégulières, ne peut-elle point être regardée comme un moyen par lequel la nature supplée à l'évacuation menstruelle ?

On sait que la matrice fournit, de son intérieur, le sang dont l'écoulement périodique constitue les règles chez les femmes ; elle est aussi l'organe principal de la grossesse et de

l'accouchement, et elle développe à ces différentes époques, elle met en exercice des propriétés jusqu'alors latentes, peu perceptibles, dont nous devrons vous entretenir lorsque nous parlerons des fonctions de l'utérus, aux articles *Menstruation*, *Grossesse*, etc.

Le *péritoine*, membrane commune à tous les viscères du bas-ventre, revêt le fond de la matrice et forme sur ses côtés deux larges replis, nommés ligamens larges, qui favorisent le dévelòppement de cet organe pendant la grossesse.

Les anatomistes remarquent en outre deux autres cordons qu'ils nomment ligamens ronds et qui s'étendent depuis les angles supérieurs de la matrice jusqu'aux aines et aux grandes lèvres, où ils vont se perdre. Ils sont formés d'un assemblage de petits vaisseaux réunis par un tissu filamenteux et cellulaire.

Point de doute que les parties que nous venons de décrire sous les noms de ligamens larges et de ligamens ronds, n'aient, entre autres usages, celui de fixer l'utérus dans la place qu'il doit naturellement occuper, et de le maintenir dans les rapports que la nature lui a assignés envers les autres organes; cependant elles se prêtent à différens changemens

que la matrice est susceptible d'éprouver dans sa position, et lui permettent, dans quelques circonstances, de s'élever, de s'abaisser, de se porter en avant, en arrière ou sur les côtés. C'est ainsi que cet organe s'élève pendant la grossesse; qu'il s'abaisse dans le moment de l'orgasme vénérien pour s'approcher du membre viril et sucer avec délices le fluide propagateur; c'est ainsi encore qu'on le voit s'abaisser dans les maladies connues sous les noms de *chute* et de *précipitation* de la matrice; et l'on n'ignore point que l'utérus est susceptible de former des hernies et d'éprouver ces directions vicieuses que les accoucheurs ont désignées par les noms *d'antéversion* et de *rétroversion.*

Des parties latérales de la matrice partent deux tuyaux appelés *trompes utérines* ou *de Fallope* (*e*). Ces tuyaux longs de trois à quatre pouces, fermes mais flexibles, sont très-étroits du côté de la matrice, où leur cavité peut à peine admettre une soie de sanglier; ils vont, en s'élargissant, se fixer à l'ovaire au moyen d'une extrémité évasée et frangée qui a reçu le nom particulier de *pavillon.* (*f*)

Enfin, deux petits corps ovoïdes, aplatis, placés à côté de la matrice et près de son fond,

complètent cette énumération des parties annexes ou accessoires de la matrice ; ce sont les ovaires (*g*). D'une couleur rouge pâle, d'un tissu dense et serré, ces petits corps tiennent à la matrice par le ligament large, et par un côté du pavillon des trompes ; leur surface est inégale, bosselée, et l'on rencontre dans leur intérieur de petites vésicules que l'on regarde comme de véritables œufs contenant le germe d'autant d'enfans. Les anciens, dans la fausse idée où ils étaient que le fœtus ne pouvait résulter que du mélange des semences de l'homme et de la femme, avaient donné aux ovaires le nom de testicules, et leur attribuaient pour fonction de secréter cette semence dont rien ne prouve l'existence chez la femme. On croit assez généralement aujourd'hui que la semence prolifique du mâle, reçue par la matrice, parvient jusqu'à l'ovaire au moyen des trompes utérines ; et que l'œuf fécondé par le contact de cette liqueur, est saisi par le pavillon de la trompe et revient dans la cavité de la matrice par le même chemin que la semence avait suivi.

Les artères qui fournissent le sang à la matrice viennent des artères hypogastriques et des spermatiques : ce sang est repris par des

veines qui portent les mêmes noms, et reporté dans le torrent de la circulation.

Les ovaires reçoivent le sang des artères spermatiques, qui sont celles qui le portent aux organes où s'élabore la semence de l'homme ; et cela a paru à quelques auteurs un motif de plus pour donner aux premiers le nom de testicules ; mais, observe Roussel, ces artères ne sauraient être considérées sous un autre rapport que celui de vaisseaux destinés à apporter des matériaux, sans influer sur la manière dont la nature doit les mettre en œuvre. Le même sang dont la nature tire dans l'homme la liqueur séminale, pourrait bien, dans la femme, servir à des usages différens ; et l'identité de nom et de structure de ces vaisseaux est insuffisante pour prouver celle des fonctions des parties où ils se rendent dans les deux sexes.

Les organes internes de la génération chez la femme reçoivent aussi un grand nombre de nerfs, et donnent naissance à de nombreux vaisseaux lymphatiques qu'il n'entre point dans notre objet de décrire.

CHAPITRE V.

De la Puberté.

« L'âge de la puberté est le printemps de la
» nature, la saison des plaisirs. Pourrons-
» nous écrire l'histoire de cet âge avec assez
» de circonspection pour ne réveiller dans
» l'imagination que des idées philoso-
» phiques ? » (BUFFON.)

CETTE période de la vie humaine, où viennent se prononcer toutes les différences qui séparent les deux sexes ; cet âge heureux où l'homme et la femme ne cessent, un instant, d'être réunis dans les jeux de leur enfance, que pour se rapprocher bientôt, entraînés l'un vers l'autre par le plus doux et le plus impérieux de tous les penchans ; cette époque fortunée de l'existence, où l'imagination vierge encore, et riante comme un beau jour de printemps, n'offre dans le passé que d'agréables souvenirs, et dans l'avenir qu'une perspective enchantée ; cette époque a reçu le nom de puberté.

« Dans ce troisième âge, dit le célèbre
» professeur Hallé, les premiers efforts de la
» nature se portent sur les parties de la gé-
» nération, sur les organes de la voix, et sur
» les mamelles dans les femmes. Une fois ces
» organes formés, souvent au milieu de quel-
» ques orages, le reste du temps est employé
» à terminer l'accroissement et à donner au
» corps des proportions plus exactes, et à l'es-
» prit plus d'agrément et de perfection. Les
» os s'affermissent, la poitrine se dilate, et
» les glandes du poumon sont évidemment
» le siége d'un travail particulier, puisque
» c'est alors, chez plusieurs, que les levains
» héréditaires qu'on y croit déposés, et qui
» semblent y avoir dormi jusques-là, se dé-
» veloppent et produisent les phthisies. »
(*Encyclopédie Méth.*, art. *Ages.*)

Que l'on nous permette de donner quelques développemens à ce passage, où sont tracés à grands traits les phénomènes principaux qui caractérisent l'époque dont il s'agit.

Plus précoce chez les femmes que chez les hommes, la puberté débute, dans les climats tempérés, à onze ou douze ans pour les premières, à quatorze ou quinze ans pour les seconds; elle se termine pour les femmes à vingt-

un ans, et chez les hommes à vingt-cinq ans environ.

Le premier signe de la puberté, dit Buffon, est une espèce d'engourdissement aux aines, qui devient plus sensible lorsque l'on marche ou lorsque l'on plie le corps en avant ; souvent cet engourdissement est accompagné de douleurs assez vives dans toutes les jointures des membres : ceci arrive presque toujours aux jeunes gens qui tiennent un peu du rachitisme ; tous ont éprouvé auparavant, ou éprouvent en même temps, une sensation jusqu'alors inconnue dans les parties qui caractérisent le sexe ; il s'y élève une quantité de petites proéminences d'une couleur blanchâtre ; ces petits boutons sont les germes d'une nouvelle production de cette espèce de cheveux qui doivent voiler ces parties.

A ces changemens éprouvés vers les organes de la génération, viennent se joindre d'autres phénomènes qui résultent de la sympathie, de la correspondance qui existe entre ces organes, dont les propriétés vitales sont ainsi exaltées, et quelques autres parties du corps, telles que la gorge et les mamelles. Rien n'est mieux établi que cette influence des parties de la génération sur les organes de

la voix : on sait que les eunuques conservent la voix perçante de leur enfance ; les maladies vénériennes ont une tendance particulière à se manifester vers la gorge, et les femmes qui ont la voix forte sont soupçonnées d'avoir plus de penchant à l'amour. (*) La voix change donc à la puberté, et ce changement est plus sensible chez l'homme, comme si la nature, en lui donnant à cette époque un ton de voix plus fort et plus assuré, avait pris soin elle-même

(*) Cette influence sympathique de la puberté sur l'accroissement de la voix, est incontestable ; elle se fait encore remarquer dans les hommes qui abusent des plaisirs de l'amour. Les dames qui tiennent à conserver la justesse de leur voix, doivent éviter de se livrer à leurs passions avec trop d'ardeur. Entre autres exemples que je pourrais citer, il me souvient d'avoir connu un M. G.***, chef d'escadron d'artillerie, dont la voix était aussi juste qu'agréable. Mais il ne pouvait jamais se livrer aux plaisirs amoureux, sans épuiser ses forces physiques, au point que lorsqu'il lui arrivait de commettre de semblables écarts, il lui était de toute impossibilité de chanter la plus petite ariette ; sa voix, de mélodieuse qu'elle était, devenait rauque et insupportable. (*Note de l'Editeur.*)

d'instruire l'autre sexe qu'il était temps de se soumettre aux desirs du maître du monde.

Ces modifications que la voix éprouve à l'époque de la puberté, et qui résultent du développement du larynx, nous paraissent avoir été bien appréciées par Aristote (*Histoire des animaux*, liv. 7.me) : « Vers ce même » âge, dit-il, la voix éprouve un changement, » elle devient rauque et inégale. Elle a cessé » d'être aiguë, mais elle n'est pas encore grave, » elle n'est pas non plus parfaitement uni- » forme : le son qu'elle a, ressemble à celui » que donneraient des cordes mal tendues et » d'une nature peu souple. C'est ce qu'on ap- » pelle chevrotter. Mais en comparant des en- » fans de même âge et de sexe différent, on » trouve encore la voix plus aiguë dans les » filles que dans les garçons. Cela vient de la » glotte dont l'ouverture est plus étroite dans » les premières. »

D'un autre côté, les mamelles sont dans un rapport intime avec les organes de la génération, et participent à la plupart des changemens que ces organes éprouvent : pour preuve de cette assertion, il nous suffira de rappeler que les seins se gonflent aux époques menstruelles, et dans toutes les occasions où une

irritation quelconque s'établit dans la matrice ou dans ses annexes ; que la titillation du mamelon suffit pour provoquer l'orgasme vénérien ; que la sensation éprouvée par quelques nourrices au moment de l'allaitement, se répète voluptueusement sur les organes de la génération, ainsi que Cabanis en a cité un exemple, etc. Cette étroite sympathie qui lie ensemble les deux ordres d'organes auxquels la nature a confié la vie de l'espèce, se fait surtout remarquer à cette époque de la vie où l'homme devient apte à reproduire son semblable. C'est alors que l'on voit, chez la femme, le sein se détacher, s'arrondir et soulever ces voiles jaloux qui cachent à nos regards ce que la nature a pu former de plus séduisant, et dont la vue seule suffit pour énivrer d'amour le philosophe le plus austère et le vieillard le plus glacé. (*).

(*) A l'époque de la puberté, l'intelligence de l'homme se développe aussi avec ardeur. Alors il devient susceptible des plus hautes conceptions de l'esprit ; en même temps que la nature éveille en lui les désirs amoureux, elle lui fait sentir qu'il a tout reçu de la société, et qu'à son tour il doit tout faire pour elle..... !

(*Note de l'Editeur.*)

Quoiqu'il existe encore beaucoup d'incertitude sur le but que la nature s'est proposé en accordant des mamelles à l'homme, ces organes ne gardent point la neutralité au moment où la révolution de l'âge pubère communique une impulsion nouvelle a tout l'organisme, un surcroît d'action à toutes les parties de l'économie, et monte sur un ton plus élevé les propriétés qui caractérisent la vie. Les physiologistes ne me paraissent point en avoir fait la remarque; mais je puis assurer que la glande mammaire éprouve chez les adolescens de notre sexe, à l'époque de la puberté, un certain degré d'endurcissement, une augmentation de volume, qui la rendent semblable à une aveline mobile sous la peau; que cette dureté commence à diminuer du quinzième au vingtième jour, et qu'enfin, chez plusieurs individus, les deux glandes n'éprouvent point *simultanément* le même phénomène qui se manifesta sur moi-même plutôt du côté gauche que du côté droit.

Mais le volume augmenté des organes de la génération, le nouveau degré de vie qu'ils acquièrent à la puberté, les changemens analogues qui se réalisent, chez les deux sexes, dans les organes de la voix et dans les ma-

melles ; ces changemens, dis-je, ne sont pas les seuls qui caractérisent cette époque brillante de la vie ; des phénomènes semblables se répètent dans toutes les parties du corps ; l'individu tout entier est modifié dans cette crise, et se ressent du nouvel empire que viennent d'acquérir ses parties génitales. La taille s'élève ; la poitrine augmente de capacité ; les muscles se prononcent ; les sens se perfectionnent ; les principes de vie se multiplient ; et, suivant l'expression de Buffon, cette surabondance de vie, source de la force et de la santé, ne pouvant plus être contenue au dedans, cherche à se répandre au dehors. Alors se développe ce besoin impérieux qui force les sexes à se rapprocher ; alors prend naissance ce sentiment qu'une femme célèbre (M.me de Stael) a caractérisé en disant : qu'il *n'est qu'un épisode dans la vie de l'homme*, mais qu'il fournit l'*histoire toute entière de la vie de la femme.*

La différence des sexes, les rôles différens que l'homme et la femme sont appelés à jouer sur ce théâtre de la vie humaine, font varier la scène des phénomènes que la nature nous donne en spectacle à cette époque de leur existence ; ou, pour parler plus exactement,

c'est alors que se manifestent les caractères distinctifs qui, au moral comme au physique, mettent une si grande distance entre l'homme et sa compagne.

Le premier prend bientôt des traits et un caractère qui annoncent sa destination ; ses membres perdent cette mollesse et ces formes douces qui lui étaient communes avec ceux de la femme ; sa barbe commence à végéter, en même temps que les parties voisines des organes de la génération se revêtent de poils. « C'est ainsi, dit Alcméon de Crotone, que les plantes fleurissent avant de porter la semence qui doit les reproduire, (Aristote). » Bientôt le développement de l'énergie musculaire, ses mouvemens impétueux, ses passions fougueuses ne lui permettent plus d'ignorer sa véritable destination ; le sentiment intérieur de sa force, les transports bouillans du courage, l'arrachent aux jeux de sa timide enfance et le précipitent au milieu des périls ; ami du coursier intrépide, il aime à déployer de généreux efforts ; il poursuit, le fer à la main, les hôtes des forêts ; il s'émeut à la vue des armes, et recherche, avec la même impatience, et les combats de Mars et les tendres jeux de l'amour.

La femme au contraire, en avançant vers la puberté, « Semble, dit Roussel, s'éloigner,
» moins que l'homme, de sa constitution pri-
» mitive : délicate et tendre, elle conserve
» toujours quelque chose du tempérament
» propre aux enfans. La texture de ses orga-
» nes ne perd pas toute sa mollesse originelle.
» Le développement que l'âge produit dans
» toutes les parties de son corps, ne leur donne
» point le même degré de consistance qu'elles
» acquièrent dans l'homme. Cependant, à
» mesure que les traits de la femme se fixent,
» on aperçoit, dans sa forme, dans sa taille,
» et dans ses proportions, des différences dont
» les unes n'existaient point, et les autres
» n'étaient point sensibles. . . . .
» . . . .
» Tout s'anime alors dans la femme : ses
» yeux, auparavant muets, acquièrent de
» l'éclat et de l'expression ; tout ce que les
» grâces légères et naïves ont de piquant,
» tout ce que la jeunesse a de fraîcheur, brille
» dans sa personne. De ce nouvel état il ré-
» sulte en elle une abondance de vie qui
» cherche à se répandre et à se communiquer.
» Elle est avertie de ce besoin par de tendres
» inquiétudes, et par des élans qui ne sont

» que la voix tyrannique et douce de la vo-
» lupté. Pour intéresser puissamment toute
» la nature à sa situation, elle semble appeler
» les plaisirs à son secours; alors tout s'em-
» presse, tout vole au-devant de la beauté
» pour la servir et briguer le bonheur de re-
» cevoir ses chaînes. » (*Système physique et moral de la Femme.*)

Faisons remarquer, avec l'immortel Cabanis, une autre différence qui résulte des effets produits sur le moral de l'homme et de la femme par le besoin qui se déclare à la puberté, et par les déterminations que ce besoin sollicite : « Le nouveau besoin qui se fait sen-
» tir à lui, produit dans le jeune homme un
» mélange d'audace et de timidité : d'audace,
» parce qu'il sent tous ses organes animés
» d'une vigueur inconnue ; de timidité,
» parce que la nature des desirs qu'il ose
» former l'étonne lui-même, que la défiance
» de leur succès le déconcerte. Dans la jeune
» fille, ce même besoin fait naître un senti-
» ment ignoré jusqu'alors, la pudeur, qu'on
» peut regarder comme l'expression détour-
» née des desirs, ou le signe involontaire de
» leurs secrètes impressions. » (*Rapport du physique et du moral de l'homme.*)

Enfin, les femmes sont plus tôt pubères ; parce que leur accroissement est plus tôt fini (à raison de leur taille moins élevée) ; car ce n'est que lorsque cet accroissement est à-peu-près terminé, que le surcroît de la nourriture se porte aux parties génitales, pour les développer et leur fournir les matériaux de la semence ou du germe.

Il ne faut pas croire cependant que le corps de l'homme ait atteint, à l'époque de la puberté, l'accroissement et le degré de perfection dont il est susceptible; « Il y tend de jour en jour, ainsi que l'observe M. Hallé, (*Encyclopédie Méthodique*, art. *Adolescence*). Son esprit devient aussi, par degrés, plus capable de réflexions et d'étude, et susceptible de s'ouvrir à de plus grandes idées; et l'âme commence à sentir avec plus de force et d'énergie. » Entrant ensuite dans quelques considérations relatives à l'hygiène de cet âge, ce professeur célèbre recommande, pour prévenir, chez les jeunes gens, les suites funestes qui résultent de l'abus de soi-même, d'éviter tout ce qui peut amollir le corps et échauffer l'imagination ; mais, ajoute-t-il, qu'on se garde bien de l'usage dangereux de ces remèdes capables de refroidir et d'ar-

rêter les sources de la reproduction. Il établit, dans le même article, la nécessité des exercices modérés du corps et de l'esprit chez les jeunes gens, et fait ressortir les avantages qui résultent, pour la prolongation de l'existence, d'une sage direction imprimée aux affections de l'âme à cette époque de la vie.

La révolution de l'âge pubère commence, en général, pour notre espèce, au sixième de la durée de la vie; mais un grand nombre de circonstances peuvent faire avancer ou retarder ce terme, suivant qu'elles agissent en exaltant de bonne heure les propriétés vitales des organes de la génération, ou en s'opposant, au contraire, au libre développement de ces organes, et comprimant, dès sa naissance, l'instinct propagateur. C'est ainsi qu'une nourriture abondante, la chaleur du climat, l'habitation dans les grandes villes, une vie oisive ou peu exercée, trouvent leur place parmi les causes qui accélèrent la puberté; tandis que des circonstances opposées agissent dans un sens contraire, et nous présentent, dans le Nord, des filles impubères à l'âge de dix-huit ans (*).

(*) Considéré moralement, l'adolescent tend

La puberté, si intéressante pour le médecin physiologiste, offre encore un grand intérêt à la sollicitude du médecin praticien :

---

continuellement aux extrêmes. Chez lui se rencontrent et les grands vices et les grandes vertus. Peu de temps après la révolution physique, il s'en opère une beaucoup plus importante qui agit sur le moral. Les passions qui jusqu'alors n'avaient que faiblement fait sentir leur empire, sévissent avec violence, se développent avec une vivacité inconcevable. A cet âge, l'homme naturellement bon et confiant, doué d'un esprit versatile, ne sait jamais garder un juste milieu. Il enfante une foule de projets, qu'il n'exécute pas ; il se berce de chimères..... ; et cet âge, que l'on pourrait nommer *l'âge des illusions*, est également celui des jouissances les plus pures, les plus vives. Peu-à-peu l'habitude et le temps le ramènent à cet état d'indifférence d'où naissent ces passions lentes, toutes ennemies de son repos et de son bonheur. D'une part, l'amour, l'enthousiasme, cette ambition, qu'on s'est plu à déguiser sous le nom d'émulation; de l'autre, le libertinage, la prodigalité, l'inconstance, forment l'apanage de l'adolescence ; tandis que l'orgueil, l ambition, l'avarice et l'envie, le désir des titres, des grandeurs et des richesses, et l'égoïsme, se font sentir dans l'âge adulte.

alors, suivant Aristote, « La santé s'assure, ou au contraire elle se dérange : le corps ou maigrit, ou s'épaissit, et acquiert plus d'em-

---

Le jeune homme ne descend point à des bassesses de cette nature ; toutes ses démarches se ressentent de l'inconséquence et de la légèreté de son caractère. Peu lui importe qu'un autre soit plus riche ou plus puissant que lui, qu'il porte une broderie plus éclatante, qu'il ait le sein couvert de rubans de couleurs différentes. Jamais il n'ambitionna de semblables avantages ; à cet âge encore, la flatterie ni l'hypocrisie ne savent se faire jour. On ne voit point le jeune homme assaillir l'antichambre d'un grand, flatter servilement les caprices ou les goûts d'un autre lui-même. Il respecte le talent et la vertu, leur rend un hommage d'autant plus agréable qu'il part du cœur. Un sourire de son amie suffit à son bonheur ; sa maîtresse est tout pour lui ; elle devient le centre de toutes ses idées, le but de tous ses désirs.

A cette époque de la vie, je le répète, on rencontre les deux extrêmes. A côté du libertin, vous verrez le fanatique ; à côté de la jeune ménagère, se trouve la coquette orgueilleuse. Oui, à cet âge, l'homme comme la femme font pressentir ce qu'ils seront un jour. Avides d'impressions, dépourvus d'expérience, sensibles à l'ex-

bonpoint. On voit des enfans qui avaient été délicats, devenir alors replets et robustes; d'autres éprouvent le contraire ». Ainsi des maladies anciennes cessent à cette époque; des maladies nouvelles s'établissent et demandent toute l'attention des hommes de l'art. On connaît, en effet, les heureux résultats que l'expérience la plus répétée nous autorise à attendre de la puberté, pour la guérison de la teigne, du scrophule et de quelques autres maladies de l'enfance; et,

---

cès, leur esprit bien dirigé est susceptible des actions les plus héroïques, comme des travers les plus grands. C'est ainsi que nous avons vu des jeunes gens dont l'imagination avait été travaillée avec soin, embrasser avec acharnement tel ou tel autre parti, et prendre une part beaucoup trop active à nos discussions politiques.

Cette tendance à adopter avec feu telle ou telle autre opinion, s'est encore manifestée parmi ceux qui se livrent à l'étude des sciences; les jeunes gens ont tous un grand penchant à généraliser leurs idées. De l'observation de quelques faits particuliers, ils déduisent facilement des conséquences générales, fausses la plupart du temps: aussi sont-ils partisans des systèmes; ils veulent tout expliquer, même les choses qui ne peuvent l'être. (*Note de l'Editeur.*)

d'un autre côté, l'apparition du flux menstruel chez la femme, et la sécrétion de la semence chez l'homme, donnent lieu à des dérangemens divers, sont la source d'un nouvel ordre de maladies qui sèment de quelques orages les beaux jours de notre printemps.

Si maintenant nous voulions considérer l'âge pubère dans ses rapports avec les usages et les droits établis par la civilisation, nous le verrions, chez la plupart des peuples, distingué par des privilèges ou célébré par des fêtes. Chez les Hébreux, la puberté était fixée pour les garçons à treize ans et demi; jusqu'à cet âge, ils étaient censés enfans, mais au-delà de ce terme, ils étaient soumis aux préceptes de la loi et tenus de se marier. Les filles, pubères à douze ans et demi, étaient regardées à cette époque comme majeures, et pouvaient se marier sans le consentement de leurs parens. Un grand festin, à l'issue duquel les jeunes Romains, parvenus à l'âge de quinze ou de dix-sept ans, dépouillaient les vêtemens de l'enfance pour revêtir la robe virile, des sacrifices d'actions de grâces aux immortels : tels étaient, entre autres usages, ceux que les habitans de l'ancienne Rome

avaient établis pour célébrer cette heureuse époque où leurs enfans étaient jugés dignes de servir la patrie et de mourir pour elle. Les lois même qui nous régissent ont conservé une distinction analogue, en admettant, en matière criminelle, qu'un accusé âgé de moins de seize ans a pu agir *sans discernement*, et en atténuant les peines qui lui sont applicables avant cette époque de la vie. (*Code pénal*, *liv.* 2, *art.* 66 *et suiv*).

CHAPITRE VI.

Du Sperme ou de la Semence.

Nous avons cru devoir jeter quelques considérations sur la puberté, avant d'entrer dans l'exposition des phénomènes dont la génération se compose; elle serviront d'introduction à tout ce qu'il nous reste à dire sur les fluides qui servent à la propagation de l'espèce, et sur cette fonction elle-même.

Le fluide particulier que l'homme fournit dans l'acte générateur, cette humeur que les testicules séparent du sang, a reçu des hommes de l'art les noms divers de *sperme*, de *semence*, de *liqueur prolifique*, de *fluide séminal*, etc.; nous emploierons indifféremment l'une ou l'autre de ces dénominations.

La petitesse des testicules comparés aux autres organes de l'économie, le peu de sang que les artères spermatiques leur fournissent, font présumer, avec beaucoup de vraisemblance, que la quantité du sperme sécrété est peu considérable; et lorsque l'on considère

la longueur, la direction, l'étroitesse extrême des canaux déférens, on ne peut guère se refuser à croire qu'il marche très-lentement vers les vésicules séminales. Il semble que le canal déférent exerce sur ce fluide une action analogue à celle des tubes capillaires, une espèce d'attraction qui favorise le mouvement imprimé à ce fluide par les dernières ramifications des capillaires artériels, et l'aide à s'élever, à remonter contre les lois de la pesanteur.

Quoi qu'il en soit, la semence parvenue dans les vésicules séminales, après avoir parcouru la longueur entière du canal déférent, est chassée de ses réservoirs au moment de l'éjaculation, et se porte au dehors par un mécanisme que nous aurons soin d'exposer dans un autre endroit. Ce fluide, au moment où il sort de l'urètre, se montre composé de deux parties: l'une liquide, légèrement transparente; l'autre épaisse, presque opaque; mais ces matières se mêlent intimement et se liquéfient dans l'espace de quelques minutes, lorsqu'on les abandonne à elles-mêmes.

La semence a une odeur forte, analogue à celle du pollen ou poussière fécondante des

végétaux, et qui se retrouve sur-tout dans celle qui s'exhale de certains poiriers en fleurs ou des châtons du châtaignier; elle a une saveur salée; elle est blanche chez presque tous les animaux. Le célèbre naturaliste Réaumur a reconnu cette couleur blanche dans le sperme de l'abeille; elle est la même dans le papillon, suivant Swammerdam, et dans la semence des limaçons, qui, au rapport de Lister, répand une odeur semblable à celle de la ciguë.

Si l'on examine le sperme humain au microscope, on y aperçoit une multitude de petits animalcules qui se meuvent avec rapidité et semblent préférer l'obscurité à la lumière. Ils ont ordinairement une tête arrondie avec une queue assez longue; ils ont fourni le sujet d'un système ridicule, par lequel Leuwenoëk a voulu expliquer la formation du fœtus: nous y reviendrons lorsque nous traiterons de la génération.

Soumise, dans un verre, à l'action du calorique, la semence se boursoufle et forme une infinité de bulles distinctes qui s'agitent et s'élèvent, semblables à celles que les enfans se plaisent à former en soufflant, au travers d'un tuyau très-étroit, sur une dis-

solution de savon. Mais, si l'action de la chaleur est trop forte ou trop long-temps continuée, le sperme se concrète et répand une odeur semblable à celle du blanc-d'œuf brûlé.

Donnerons nous l'analyse de la liqueur séminale? hélas! à quoi vous servira cette connaissance? La voici cependant, d'après M. Vauquelin:

Mille parties de sperme sont composées, suivant ce chimiste, de

Eau	900
Mucilage animal	60
Soude	10
Phosphate de chaux	30
TOTAL	1000

On doit remarquer ici, qu'au sperme se trouvent mêlés une humeur gélatineuse ou albumineuse limpide, fournie par la prostate, et un liquide muqueux exprimé des vésicules séminales et des glandes de l'urètre; que c'est à ce mélange, et non au sperme seul, tel qu'il arrive des testicules, que l'on doit rapporter l'analyse que nous venons de donner, et que par conséquent la composition du sperme lui-même est ignorée jusqu'ici, comme

l'observe fort bien M. Magendie. (*Précis Élém. de Physiologie*).

Le sperme existe chez tous les êtres organisés, à l'exception de ceux qui se reproduisent de bouture; la plupart des plantes le possèdent sous le nom de *pollen*; mais l'opération qui le sépare des autres fluides en circulation dans l'économie, n'a lieu, chez la plupart, qu'à certaines époques qui ont reçu les noms de *rut* (pour les quadrupèdes), de *frai* (pour les poissons), de *fleuraison* (pour les plantes).

Les parties qui sécrètent le sperme, les testicules, les laites chez les poissons, les canaux séminifères chez les insectes, les anthères des végétaux, sont doués d'une sensibilité très-vive : M. Desfontaines a vu les étamines, c'est-à-dire, les organes mâles des plantes, s'agiter, éprouver des mouvemens spontanés avant la fécondation. Mais ce fonds de vitalité des organes sécréteurs de la semence, n'est pas le même chez tous les sujets, et la quantité de sperme qui se forme dans un temps donné, diffère sensiblement d'individu à individu. Les individus très-gras ont peu de semence : *bon coq n'est jamais gras*; mais les sujets dont la constitution est

sèche et le teint brun, ceux qui ont les cuisses et les jambes grêles, et dit-on, ceux qui sont très-velus, ont plus de sperme que les autres; il semble que, chez eux, les matériaux de la nutrition s'arrêtent aux parties génitales. Entre autres causes que nous pourrions signaler à cette occasion, l'usage du vin et une nourriture abondante contribuent à augmenter la quantité de la semence: *L'amour languit sans Bacchus et Cérès*, dit Madame Deshoulières, traduisant ce fameux adage des anciens, *sine Cerere et Baccho friget Venus*.

Existe-t-il une *aura seminalis*, une vapeur vitale qui jouisse seule de la propriété de féconder le germe, indépendamment de toutes les autres parties qui constituent la semence? Ce gaz vital, capable de s'introduire et de pénétrer sans obstacle au travers le tissu de la matrice, nous paraît une chose si subtile, qu'en vérité nous serions bien tentés de le reléguer parmi les êtres chimériques et les abstractions de l'esprit. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on ne saurait regarder comme identiques l'odeur de la semence et ce qu'on a voulu désigner sous le nom d'*aura seminalis*, puisque les expé-

riences de Spallanzani ont démontré que la vapeur du sperme n'est point fécondante.

Il nous reste maintenant à examiner une question importante sur laquelle nous avons, le premier, osé élever des doutes, et nous avouons que la marche rigoureuse du raisonnement nous force ici d'être en contradiction avec tous les auteurs qui, avant nous, ont écrit sur ce sujet. La semence arrivée dans les vésicules séminales est-elle destinée à être complètement évacuée pour servir à la propagation de l'espèce, ou bien sert-elle à d'autres usages, et peut-on affirmer qu'une partie de ce fluide est reprise par les vaisseaux absorbans et entraînée dans la masse du sang, pour concourir à la nutrition de l'individu?

Telle est, ce nous semble, la question posée dans toute sa simplicité.

Si le degré de certitude d'un fait devait se mesurer sur le ton de confiance avec lequel il nous est annoncé, rien ne serait mieux prouvé que l'absorption du sperme dans les vésicules séminales. Consultez, en effet, les fastes de la science : vous y trouverez ces propositions reproduites dans mille endroits divers, et présentées comme autant de vérités

incontestables, *que les humeurs s'enrichissent de la semence retenue; que toutes les parties d'un animal qui n'exerce point le coït, régorgent de sperme* (GALIEN), que lorsque ce fluide a été déposé dans les vésicules séminales, *la plus grande partie, la plus volatile, la plus odorante, celle qui a le plus de force, est repompée dans le sang, et qu'elle produit en y entrant des changemens bien surprenans, la barbe, les poils, les cornes, etc.* (HALLER, primæ Lineæ Physiol.)

Mais quel cas peut-on faire de l'opinion de Galien dans cette circonstance, lorsque l'on vient à se rappeler que ce patron de tous les théoriseurs en médecine donnait le nom de *spermatiques* à toutes les parties blanches de l'économie, aux tendons, aux aponévroses, etc., qu'il croyait être formées par la semence, par la seule raison que leur couleur offrait de l'analogie avec celle de ce fluide? Quant à la production des cornes, nous serons obligés de convenir, si nous consultons le front de certains maris, que le sperme de leurs rivaux avait la propriété..... Mais ce n'est pas là, apparemment, ce qu'ont voulu nous dire les physiologistes qui ont

avancé une pareille proposition. Enfin, quelques auteurs vivans, pour qui d'ailleurs nous professons la plus grande estime, nous ont objecté que *la semence, resorbée dans les vésicules séminales et reportée dans la masse du sang, allait titiller le cerveau, et produisait ainsi les brillantes pensées, les conceptions sublimes du génie* : terrassés, confondus par cette objection, nous avons recherché dans les ouvrages de ces auteurs les preuves de leur assertion, et nous sommes restés convaincus que ces Messieurs étaient dans l'erreur, ou qu'ils prenaient un soin bien particulier d'évacuer leur semence à mesure qu'elle arrivait dans ses réservoirs. Mais abordons franchement et sérieusement la question.

De tous les physiologistes qui ont écrit sur ce sujet, le grand Haller, tant de fois cité, et copié plus souvent encore, nous paraît être celui qui a réuni en plus grand nombre, et présenté avec le plus de clarté, les motifs qui pourraient faire croire à l'absorption du sperme dans les vésicules séminales. Nous allons résumer ces motifs et les rapprocher dans un tableau qui offrira le double avantage de leur laisser toute leur force, sans fatiguer

le lecteur par une discussion scientifique trop étendue.

« Deux voies, dit Haller, sont ouvertes à la semence : elle est absorbée, ou bien elle est chassée du corps. Croyez que ce fluide est absorbé dans les vésicules séminales comme il arrive à toutes les humeurs *qui s'épaississent dans leurs reservoirs par l'évaporation de leur partie la plus fluide*... Point de doute que la séparation de la semence, comme celle de toutes les autres humeurs, ne se fasse *continuellement*; mais dans un homme bien portant, qui vit dans la chasteté, aucune évacuation de ce fluide n'a lieu ; et cependant, *il est un terme au-delà duquel les canaux déférens et les vésicules séminales ne peuvent plus prêter à la dilutation* ; il faut donc que la semence rentre dans les vaisseaux de la circulation. Quelque lenteur que vous supposiez dans l'opération qui sépare du sang le fluide propagateur, et quand bien même vous admettriez, par exemple, qu'il ne se forme qu'un gros de semence dans l'espace de *sept jours*, *la quantité de ce fluide devrait être évaluée*, *au bout d'un an*, *à 52 gros*, *et à 104 gros à la fin de la deuxième année ; proportion qui excède évidemment la capacité des organes destinés à recevoir la semence.* »

« Observez maintenant qu'il est un grand nombre d'hommes, qui, volontairement et pour se conformer aux lois d'une vertu sévère, ou malgré eux, dans les fers de l'esclavage, aux galères et autres lieux de détention, *gardent pendant long-temps une continence absolue*; que les animaux mâles, que les chevaux séparés de leurs femelles, ainsi que les animaux étrangers, qui, renfermés dans nos ménageries, se trouvent dans le même cas, observez, dis-je, *que ces animaux n'éprouvent certainement aucune déperdition de sperme*.

Examinant ensuite les effets qui résultent de cette résorption, notre auteur cite l'*odeur que certains animaux exhalent au temps du rut*; la *disposition plus grande de leur chair à se putréfier*; l'*absence de cette odeur particulière dans les animaux châtrés*.

Les femelles même des animaux, ajoute-t-il, lorsqu'elles ont reçu les approches du mâle, présentent une chair plus dure et d'un goût désagréable. Il rapporte à cette absorption, les *nausées* et les *vomissemens que la femme éprouve après la conception*; il attribue à cette cause la *force du corps et celle de l'esprit*, la *faiblesse des animaux châtrés*,

l'embonpoint des eunuques, *l'éruption de la barbe*, les *changemens que la voix éprouve à la puberté*, la *production des cornes*, qui, dans le genre du cerf, et chez les mâles seulement, tombent et se renouvellent chaque année. (*Elem. physiol. Lib.* 27, *sec.* 3) (1).

---

(1) *Duplex est iter seminis : vel resorbetur, vel de corpore prodit. Credas equidem de vesiculâ potissimum resorberi, uti omnes humores humani in receptaculis spissantur, dissipata fluidiori parte... Semen procul dubio perpetuo secernitur, ut omnes humores animales. Sed in sano homine, et casto, nullum semen de corpore emittitur ; neque tamen absque fine possunt aut vasa seminalia, aut receptacula distendi. Superest ut semen resorbeatur. Utcumque enim lente generari dicas, vel ad drachmam intra septem dies haberes intra annum* 52 *drachmas, et altero anno drachmas* 104 *quas nostra organa recipere nequeunt.*

Nunc innumeri sunt mortales, qui longo tempore absque Venere vivunt ; aut virtutis legibus obsequiosi, aut inviti, in carceribus, ergastulis, aut triremibus : sunt imprimis animalia mascula, de quibus certissimi sumus semen ab iis nullum effundi ; pretiosi, et à Venere semoti caballi, animalia peregrina, quæ femellas sui generis nullas in car-

Ces raisons, ainsi rassemblées, ont quelque chose qui ressemble à la vérité; elles ne sont point la vérité elle-même, et il ne nous sera pas difficile de trouver aux effets attribués au sperme resorbé d'autres causes, pour le moins, aussi naturelles.

Le premier motif de Haller se tire de l'épaississement de la semence dans ses réservoirs;

---

ceribus suis inpromptu habent. . . . .
. . . . .
A semine resorbato eum fœtorem esse facile ostenditur, cum resectis testibus idem aboleatur, et potissimum ex comparatione cum castratis animalibus eorumdem generum, à quibus is fœtor totus abest. . . . .
Id majus est, ipsas fœminas quæ marem admittunt, insuavi esse sapore et duriore carne....
vitale virus maxime ad sanitatem, et robur animæ et corporis confert. . . . .
hinc illa mirifica castratorum hominum, et animalium debilitatio. . . . .
Ipse homo cum testibus vividam partem animi ammitit..... Spadones pene in fœminas mutantur. Maniam castratio sanavit. Incrementum universi corporis eâdem operatione minuitur et statura deprimitur, et contra, ex ipsâ debilitate circuitus sanguinis, animalia castrata pinguescunt, etc.

nous ne voulons point nier cet épaississement, quoique nous ayons peut-être le droit de le faire ; mais nous demandons, avec M. Roux (*Mélanges de Chirurgie et de Physiologie*), si ce phénomène est dû à l'évaporation de la partie la plus fluide du sperme, ou bien à l'addition d'un fluide muqueux, fourni par les parois mêmes des vésicules séminales? Lorsque deux causes différentes peuvent produire le même effet, nous ne voyons pas pourquoi l'une serait admise plutôt que l'autre.

En second lieu, rien n'est moins prouvé, malgré le ton affirmatif de Haller et de Tissot qui l'a copié (*Onanisme*), que ce principe, qui établit que la sécrétion du sperme se fait *continuellement*. Ce qui se passe chez certains animaux dépourvus, comme les chiens, de vésicules séminales, nous porte au contraire à conclure, par analogie, que cette sécrétion n'a lieu qu'au moment du coït, ou à l'occasion des idées qui s'y rapportent. Observons, en effet, que la génération et toutes les fonctions dont elle se compose présentent un caractère d'intermittence que l'on ne saurait méconnaître : l'écoulement des menstrues, la grossesse, la sécrétion du lait, n'ont lieu qu'à certaines époques ; la faculté générative elle-

même, évidemment intermittente chez les animaux, ne se montre que dans certains temps de l'année, et chez l'homme lui-même l'exercice de cette précieuse faculté ne peut avoir lieu que dans la courte durée d'une période déterminée de la vie. Pourquoi donc en serait-il autrement de la sécrétion de la semence? pourquoi la nature serait-elle occupée *continuellement* à séparer du sang une liqueur qui ne doit servir qu'à certaines époques?

On le voit, tout ce raisonnement de Haller repose sur une supposition gratuite; et dès-lors doit s'écrouler tout ce système de prétendues preuves que cet auteur a déduites de cette unique hypothèse. Mais, quand bien même nous lui accorderions que la séparation de la semence se fait continuellement, nous n'en serions pas plus persuadés de la nécessité de son absorption dans les vésicules spermatiques. En effet, tant de circonstances sollicitent la sécrétion du sperme, ou lui donnent une activité plus grande; tant d'autres la retardent ou la rendent plus languissante; il y a à cet égard des différences si prononcées d'un individu à l'autre, que c'est au moins une chose fort ridicule que ce calcul arithmétique de la semence sécrétée par semaines et par

années. Nous croyons en outre qu'il est impossible que, chez un homme bien constitué, les vésicules séminales souffrent l'abord du sperme pendant un temps aussi considérable que le suppose notre physiologiste, sans se vider, soit spontanément, soit par un acte de la volonté ; et il est évident qu'un homme continent, veillant continuellement sur lui-même, ayant soin d'éviter toutes les occasions capables d'éveiller les désirs, écartant avec scrupule toutes les idées qui se rapportent au physique de l'amour, il est, disons-nous, évident que la sécrétion de la semence ne se fait point chez un tel homme, ou que, si elle se fait, elle doit être peu active et telle que les pollutions nocturnes le débarrassent facilement du fluide sécrété.

Nous ne dirons rien de la bonne foi avec laquelle Haller attribue une vertu sans tache, une continence à toute épreuve aux forçats et aux prisonniers de tous les genres ; car, comme il le dit lui-même, nous devons craindre de nuire à certains esprits chatouilleux et prompts à s'enflammer :

Id utique cavendum superest, ne lascivis animis pruriginosis imaginibus noceatur. (Elem. physiol.)

Quant aux animaux séparés de leurs femelles, l'analogie ne saurait, ici, être admise ; ou, en d'autres termes, on ne peut rien conclure relativement à l'homme, de ce qui passe chez les animaux.

« L'instinct producteur, observe fort bien » M. Marc (*Dict. des Scienc. med.*, art. » *Célibat*), ne se manifeste chez ces derniers » qu'à certaines époques de l'année, et en ad- » mettant que l'imagination exerce quelque » empire sur leurs desirs, elle n'agit tout au » plus qu'au moment où l'odorat ou la vue » leur indiquent le voisinage d'un individu » d'un sexe différent. On a d'ailleurs remar- » qué que dans diverses espèces, les mâles » éprouvent une véritable excrétion sperma- » tique exempte d'orgasme vénérien ; on a » observé que, contrariées par trop dans leur » passion, elles se portent à des expédiens » dont les effets sont analogues à ceux des » songes voluptueux, ou bien qu'elles succom- » bent sous le poids de divers maux, dont » entre autres, l'hydrophobie, chez l'espèce » canine, est un des plus affreux. »

Pour nous borner à quelques exemples, et pour prouver qu'il ne faut pas plus compter sur la chasteté des animaux que sur celle des

hommes, nous rappellerons avec quelle fureur les singes s'abandonnent à l'habitude de la masturbation ; et nous ferons remarquer que le dernier éléphant vivant, que l'on a possédé au Jardin du Roi, paraît avoir abrégé ses jours par cette funeste pratique.

Que peut-on conclure de l'odeur que certains animaux exhalent à l'époque de leurs amours, et de la disposition plus grande de leurs chairs à se putréfier? Rien sans doute, si ce n'est que la sensibilité générale, exaltée à cette époque, donne aux humeurs un degré plus grand d'animalisation, y fait prédominer l'azote, et les dispose ainsi à fournir à la sécrétion du sperme. Ce degré de plus dans l'animalisation de tous les produits, qui entrent comme élémens dans la composition des solides et des humeurs, rend également raison de l'odeur particulière que les chairs contractent à cette époque, et de leur disposition singulière à passer à l'état de putréfaction.

Notre célèbre physiologiste a beau citer l'exemple des eunuques, pour nous prouver les effets de la semence resorbée; la faiblesse relative des animaux châtrés, la pusillanimité et le caractère dégradé des eunuques, sont dus, non point au défaut de sperme dans l'économie,

mais au défaut de cette influence des organes générateurs, à l'absence de ces phénomènes d'exaltation physique et morale qui résultent de la vitalité de ces organes et de l'exercice de leurs fonctions. Les eunuqnes rentrent, suivant Haller lui-même, dans la constitution qui est propre à la femme; ils en ont le tempérament, les formes arrondies, les habitudes sédentaires; et l'absence des poils n'est due qu'à la détérioration de leur constitution.

Peut-on attribuer au sperme résorbé l'éruption de la barbe et la production des cornes, lorsque l'on réfléchit qu'il y a des femmes chez lesquelles une éruption semblable de poils se manifeste vers le menton, et que, chez un grand nombre d'espèces, les femelles des animaux sont pourvues de cornes comme les mâles? Haller lui-même ne convient-il point que les femmes et les femelles des animaux n'ont point de véritable sperme?

De bonne foi, dites-moi si l'absorption du sperme introduit dans la profondeur des parties sexuelles des animaux femelles, si les nausées et les vomissemens que la femme éprouve après la conception, prouvent qu'une pareille absorption ait lieu dans les vésicules séminales de l'homme?

Mais, après avoir suffisamment refuté toutes les raisons alléguées jusqu'ici pour établir en principe que la semence, arrivée dans les vésicules séminales, est reprise par les vaisseaux absorbans et reportée dans la masse du sang, indiquons sommairement les motifs qui nous font douter de cette absorption.

1.° Est-il certain qu'il existe, parmi les fluides sécrétés, des humeurs destinées, en tout ou en partie, à servir à la nutrition de l'individu ? Bichat, dans le passage suivant de son immortel ouvrage, a établi positivement le contraire.

« En effet, tous les fluides sécrétés paraissent, comme je l'ai dit, être destinés à sortir du corps. Séparés de la masse du sang, ils lui sont hétérogènes, *et n'y entrent point dans l'état naturel.* » (*Anatomie générale*, II.me partie, page 586.)

2.° Supposé que les vaisseaux absorbans se chargent d'une portion de fluide déposé dans les vésicules séminales, peut-on dire que ce soit la portion vraiment séminale, le virus vital ? Et n'est-il pas infiniment probable au contraire que c'est la portion la plus inerte, la moins propre au grand-œuvre de la reproduction, qui est entraînée dans l'économie ;

pour être rejetée au dehors par quelque autre voie, par la sueur, par exemple, comme il arrive dans la rétention de tous les autres fluides sécrétés ?

3.o Y a-t-il absorption dans les animaux qui manquent de vésicules séminales, chez les chiens, les lions, les ours, la vipère, le phoque, etc. ? Et remarquez cependant que, dans ces epèces d'animaux, la même différence existe entre ceux qui ont été châtrés et ceux qui ne l'ont pas été. Les vésicules forment donc des organes très-accessoires, puisque la nature a pu s'en passer chez un si grand nombre d'animaux; ce sont plutôt des organes éjaculateurs que de véritables réservoirs.

4.o Que l'on réfléchisse à la facilité avec laquelle certaines sécrétions s'accomplissent, et l'on sera amené à croire que celle de la semence se fait instantanément dans le coït ou à l'occasion des influences qui s'y rapportent : irritez la membrane muqueuse de la bouche ou des yeux, aussitôt la salive ou le fluide des larmes affluent en abondance.....

5.o Les excitations voluptueuses, l'usage des aphrodisiaques, provoquent-ils la sécrétion du sperme, ou bien se bornent-ils à augmenter l'action des organes qui le sécrètent ?

6.o L'embonpoint des eunuques comparés aux autres hommes, ne prouve autre chose que la rétention, dans le sang, des matériaux qui devaient constituer la semence, et non l'absorption du sperme; puisque le fluide sécrété ne saurait exister lorsque l'organe sécréteur a été détruit.

7.o C'est en vain encore que l'on cite l'odeur que les animaux mâles répandent à l'époque du rut; cette odeur diffère évidemment de celle de la semence; elle est due à des causes que nous avons assignées, et l'on sait d'ailleurs que les animaux que l'on a châtrés trop tard, ne perdent jamais cette odeur particulière que leurs chairs ont acquise, ce qui devrait avoir lieu, si elle était due à la résorption du sperme; car l'effet doit cesser par la destruction de sa cause.

8.o Enfin, si les effets débilitans du coït, trop souvent répété, dépendaient des déperditions de la semence; si cet acte ne devait affaiblir l'individu qui s'y livre, qu'autant qu'il priverait l'économie d'une humeur destinée à servir à la nutrition, que l'on nous dise pourquoi les femmes, dont la plupart n'évacuent rien pendant l'acte générateur, pourquoi les enfans chez lesquels la sécrétion du

sperme ne se fait point encore, éprouvent du même abus les mêmes inconvéniens que les hommes.

Eh! quel besoin avons-nous, pour expliquer les phénomènes d'excitation qui caractérisent la puberté chez l'homme et l'époque du rut chez les quadrupèdes, de supposer l'absorption d'un fluide qui agirait comme stimulant sur toute l'économie? Quel besoin avons-nous de cette hypothèse pour rendre compte de la faiblesse qui résulte de la répétition trop fréquente de l'acte qui évacue ce fluide? D'une part, l'action nouvelle qu'acquièrent aux époques dont nous venons de faire mention les glandes qui sécrètent la semence, l'étonnement d'une série entière d'organes qui commencent à sentir leur existence, l'influence que ces organes exercent sur toute l'économie, les déterminations nouvelles qu'ils excitent dans le cerveau et la réaction du moral qui vient seconder l'effet résultant des changemens physiques que nous venons de signaler, toutes ces circonstances nous forcent d'admettre que la nature a lié à l'existence même de certains organes, à l'exercice bien ordonné de leurs fonctions, des phénomènes généraux qui résultent du *consensus* de l'individu tout

entier avec chacune des parties qui le composent. D'autre part, les circonstances qui accompagnent l'émission du fluide propagateur, les mouvemens violens imprimés au système nerveux, et comparés par Démocrite à un accès d'épilepsie, fournissent la raison des accidens divers qui résultent de cette évacuation trop souvent répetée. Hélas ! les plaisirs de l'amour, les jouissances les plus vives que la nature ait accordées aux êtres organisés, épuisent la vie dans sa source même, dans les forces qui la caractérisent ; et si le coït, considéré comme évacuation, présente des inconvéniens, ce ne peut-être que dans ce sens, que l'habitude de cette déperdition détermine l'afflux des fluides vers l'organe générateur, et augmente la sécrétion du sperme au détriment des autres humeurs et de la nutrition.

Quelques auteurs, dans l'idée absurde que la semence était une émanation du cerveau, ont beaucoup parlé de l'affaissement de ce viscère après le coït : nous ne craignons point d'affirmer que ce fait, ainsi avancé d'une manière générale, est faux. Nous connaissons plusieurs hommes de lettres, qui, lorsqu'ils se trouvent dans cet état fâcheux où la pensée

languit, où le cerveau se refuse aux travaux de l'esprit, ne connaissent pas de meilleur moyen, pour exciter cet organe, que de se procurer, par le coït, une évacuation de sperme.

Il est si vrai que les effets attribués jusqu'ici au sperme résorbé dépendent uniquement de la présence des testicules et de la vie qui leur est propre, que, long-temps avant l'époque où commence à se faire la sécrétion du sperme, la castration opère chez les enfans des changemens qu'il est impossible de méconnaître.

L'état actuel de la physiologie nous permet donc de le dire: il en est de la résorption du sperme et des effets qu'il réalise dans l'économie, comme des maladies prétendues produites par la rentrée du lait dans la masse des humeurs; ces deux opinions reposent également sur une hypothèse sans fondement.

Les matériaux du sperme sont apportés aux testicules par les artères spermatiques; mais les veines de ces organes ne sont pas sans doute pour peu de chose dans la sécrétion de cette humeur; car elles grossissent, se dilatent, deviennent variqueuses chez les hommes qui abusent du coït, ou qui ont contracté la mauvaise habitude de la masturbation.

Nous ne finirons point ce chapitre sans faire

observer qu'il se forme dans la semence abandonnée à elle-même, hors de ses reservoirs naturels, des flocons gélatineux, tremblans et translucides que l'on a regardés comme caractérisant un sperme vraiment doué de qualités fécondantes. Nous ne savons pas jusqu'à quel point cette opinion peut être fondée ; il est du moins certain que le phénomène dont nous venons de parler s'observe sur-tout chez les individus qui ont gardé, pendant long-temps une continence absolue : *in castis hominibus diu servatum* (semen) *lucidos globulos, duriusculos, durioris quasi lymphœ, continet, qui per siccitatem ferè ut gummi contrahuntur.* (HALLER.)

CHAPITRE VII.

Les Femmes n'ont point de véritable Semence.

HIPPOCRATE, Pythagore, Alcméon, Epicure et Galien parmi les anciens, avaient admis, chez la femme, l'existence d'une liqueur séminale sécrétée dans l'ovaire, et qui parvenait dans la cavité de la matrice en parcourant le conduit connu sous le nom de trompe utérine. Suivant ces auteurs dont l'opinion a été partagée par Venette, Buffon, Roussel et quelques médecins modernes, ce fluide est moins abondant, plus fluide, plus imparfait que la semence de l'homme ; et c'est à sa prédominance sur le sperme fourni par celui-ci, que le père de la médecine attribuait la génération des filles dans notre espèce.

Quelques faits, observés sur-tout chez les femmes hystériques, semblaient justifier cette opinion : Galien fait mention d'une femme chez laquelle l'irritation des parties génitales externes, procurait l'évacuation d'un fluide

épais dont l'issue était accompagnée d'un sentiment de volupté, et il assure que la même évacuation se répétait pendant le sommeil. Sauvages cite l'observation d'une jeune fille qui, conservant une chasteté rigoureuse, éprouvait des pollutions abondantes, aux pieds mêmes d'un confesseur décrépit et dégoûtant (*Nosologie*, tome V, page 277); et il suffit d'ouvrir l'excellent traité que M. Louyer-Villermay a publié sur les maladies nerveuses, pour se convaincre qu'une évacuation pareille termine très-fréquemment les accès d'hystérie. C'en était assez pour que l'esprit de système s'emparât de cet aperçu et cherchât à établir que la formation du fœtus résulte du mélange de la semence de l'homme avec la liqueur séminale de la femme; on osait même assurer que la semence de la femme, dans l'acte du coït, était ordinairement évacuée plus tard que celle de l'homme; que cette évacuation était la cause des jouissances voluptueuses que les femmes éprouvent, et qu'il pouvait en résulter une débilitation considérable (Lamotte, Melli); l'on allait même jusqu'à prétendre que la génération était impossible, à moins que les deux semences ne fussent évacuées en

même temps, (ARISTOTE.) Il fait beau voir l'auteur du Tableau de l'amour conjugal s'agiter pour prouver l'existence du fluide séminal chez les femmes ; passer toujours à côté de la question au lieu de l'aborder franchement, et citer, faute de meilleures preuves, le passage suivant tiré de l'Ecriture Sainte : *je mettrai une haine irréconciliable entre la semence de la femme et la semence du serpent ;* passage qui devient un contre-sens par l'application que notre auteur veut en faire. Mais on ne peut se défendre d'un sentiment pénible, et d'une réflexion bien triste sur les bornes de la raison humaine, lorsque l'on voit l'élégant auteur du *Système physique et moral de la Femme*, le judicieux Roussel, croire fermement à la réalité du fluide séminal chez le sexe, quoiqu'il avoue *qu'on ignore jusqu'ici la nature de ce fluide* et que *l'organe destiné à son élaboration n'est pas encore déterminé.*

Cependant l'observation plus exacte, plus scrupuleuse des phénomènes de la vie est venue dans ces derniers temps renversant toutes les hypothèses et ne respectant aucune autorité ; elle a confirmé l'opinion de Zénon et de Fallope, qui soutenaient que les femmes n'ont

point de véritable semence; elle a prouvé que cette prétendue semence n'étoit autre chose que le produit de la sécrétion muqueuse du vagin, et elle a dit avec Haller (*Physiologie*, lib. 29, sect. 1), que, quand bien même il serait prouvé qu'il s'écoule un fluide par la rupture des vésicules de l'ovaire, la quantité en serait si petite qu'il ne pourrait point se montrer hors du vagin: *Etiamsi vero liquor aliquis de rupta vesicula efflueret, numquam, qui sit tantillus, posset extra vaginam percipi.*

D'ailleurs, il n'y a rien de semblable entre l'ovaire et le testicule; la liqueur du corps jaune, regardée par Buffon comme la semence de la femme, ne contient point ces animalcules, ces molécules mobiles qui sont si perceptibles dans la liqueur séminale de l'homme; le corps jaune lui-même n'existe point au moment où la conception s'accomplit; enfin, s'il existe un véritable fluide séminal chez les femmes, comment se fait-il que plusieurs d'entre elles conçoivent sans éprouver le moindre plaisir dans l'acte générateur? car l'écoulement du sperme ne peut pas être supposé sans le plaisir qui le provoque.

Il faut donc admettre, comme une vérité

démontrée, que « Le sexe femelle n'a point,
» comme le croyaient les anciens, de véri-
» table sperme..... Seulement les femelles des
» mammifères et d'autres animaux, répan-
» dent, dans le coït, par les lacunes muqueuses
» du vagin et de l'utérus, ou des oviductes,
» une humeur mucilagineuse particulière,
» qui enduit les parois de cet appareil de
» reproduction ». (*Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle*, *tome XXX*).

La plus grande partie de cette humeur muqueuse que l'on avait prise pour du sperme, et qui ne sert en rien à la reproduction de l'espèce, vient, chez la femme, de deux glandes d'une grosseur comparable à celle d'une petite fève de haricot, situées au milieu des vaisseaux et des fibres charnues qui forment un cercle autour de l'ouverture du vagin. Ces glandes sont munies de deux petits conduits excréteurs qui lancent quelquefois avec force, et à une certaine distance, la liqueur séparée du sang pendant le coït.

Mais il s'en faut bien que toutes les femmes éprouvent, au milieu des jouissances que la nature a rassemblées dans le seul acte de la reproduction, l'écoulement de ce fluide muqueux dont nous venons de signaler l'exis-

tence ; chez le plus grand nombre, au contraire, le vagin reste sec ; et cette remarque nous est commune avec M. Magendie qui dit (*Précis Élémentaire de Physiologie*) , qu'il est des femmes qui répandent, au moment où le plaisir est le plus vif, une mucosité abondante, « tandis que la plupart n'offrent » rien de semblable ».

CHAPITRE VIII.

Des Règles.

Nous nous proposons d'examiner dans ce chapitre, 1.° les phénomènes de l'écoulement périodique auquel les femmes sont sujettes depuis la puberté jusqu'à l'époque où elles cessent d'être propres au grand œuvre de la reproduction; 2.° les maladies qui résultent des désordres de la menstruation; 3.° s'il est prudent d'avoir commerce avec une femme qui a actuellement ses menstrues.

Article I.er

Du flux menstruel ou écoulement des règles.

Cette évacuation de sang que les femmes éprouvent depuis la puberté jusqu'à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans, qui se fait par le vagin, et qui revient régulièrement à des époques déterminées, est désignée dans le langage vulgaire par les noms de règles, de

mois, de purgations, d'affaires, d'ordinaires, de lunes, etc.

Elle est liée sous plusieurs rapports aux fonctions dont la génération se compose: et d'abord, l'on observe que les femmes ne commencent *de voir* qu'à la puberté, c'est-à-dire à cette époque où elles deviennent capables d'engendrer; ensorte que l'écoulement des règles est le premier signal qui les avertit qu'il est temps de jouir et de perpétuer. En second lieu, cet écoulement se suspend pendant la grossesse et la lactation, comme si le sang que les femmes perdent, dans tout autre état, n'était autre chose qu'un aliment que la nature destinait à un nouvel individu, et qui, faute de conception, est rejeté comme superflu; l'on voit d'ailleurs cette évacuation cesser précisément à cet âge où, les femmes n'étant plus propres à la conception, la nature cesse de déterminer vers l'utérus des matériaux qui ne peuvent plus servir au but qu'elle se proposait; et, quoique ces principes généraux souffrent de rares exceptions, les femmes qui ne sont point réglées sont ordinairement stériles. C'est donc ici que l'histoire de la menstruation devait trouver sa place, puisque nous en sommes encore aux

prolégomènes de la grande fonction de la génération.

» Cet écoulement est, dans la femme, le
» signe et pour ainsi dire la mesure de la
» santé. Sans lui la beauté ne naît point ou
» s'efface, l'ordre des mouvemens vitaux s'al-
» tère, l'âme tombe dans la langueur, et le
» corps dans le dépérissement ». (ROUSSEL)

Comment se fait-il que l'auteur qui écrivait ce passage plein de vérité, ait pu nier que l'écoulement des menstrues fût dans l'ordre de la nature ? La manie des systèmes est-elle donc si puissante, qu'elle séduise même les esprits les plus sains, et qu'il faille se singulariser aux dépens de la vérité et du sens commun !...... Une vie molle et sédentaire, l'abus des liqueurs spiritueuses, et l'usage journalier d'une nourriture abondante et recherchée peuvent sans doute déterminer un état de pléthore et augmenter l'écoulement menstruel chez les femmes qui mènent une vie splendide et voluptueuse ; on conçoit aussi que les femmes de la campagne qui suent beaucoup, qui se nourrissent moins bien, ne doivent point éprouver cette déperdition à des époques aussi rapprochées, ou doivent perdre moins de sang que celles des villes :

mais, peut-on en conclure que cet écoulement n'est point commandé par la nature? Ne voit-on pas les désordres les plus funestes, les pâles couleurs, les maux de nerfs, et autres maladies tout aussi graves se déclarer lorsque les règles n'ont pu s'établir ou qu'elles ont été supprimées? Plusieurs femelles, chez les animaux, n'éprouvent-elles pas quelque chose d'analogue; et le docteur Amic de la Guadeloupe ne nous a-t-il point affirmé que les femmes du Brésil, que l'on disait n'être jamais réglées, sont sujettes à cet écoulement, comme nos femmes d'Europe?

C'est, ainsi que nous l'avons déjà dit, à l'époque de la puberté, c'est-à-dire vers l'âge de treize ou quatorze ans dans nos climats, que l'écoulement menstruel commence à s'établir. Le corps éprouve un accroissement en quelque sorte subit; la peau se colore; le sein se développe; une douce chaleur se répand dans tous les sens de la jeune fille; un ébranlement général, un surcroît d'action dans toutes les puissances de la vie viennent lui annoncer les nobles attributions réparties à son sexe. Bientôt elle éprouve un sentiment pénible d'anxiété, des douleurs vagues, de l'engourdissement dans les membres, des

vertiges, des pesanteurs dans les lombes et dans les cuisses, des bâillemens, des pandiculations, de la tristesse et le désir de la solitude. Cependant la couleur de l'aréole des mamelles devient plus foncée ; les parties sexuelles se tuméfient ; la matrice dont le volume est considérablement augmenté semble appeler les fluides qui s'y portent de toutes les parties du corps ; des bouffées de chaleur s'élèvent au visage ; un liquide blanchâtre tache la chemise de la jeune fille qui, inquiète, étonnée de tant de phénomènes, voit s'écouler le premier flot de sang, gage précieux de sa fécondité.

Il importe de remarquer que l'époque de la première apparition des règles n'est pas la même dans tous les climats, ni pour tous les individus. Dans les pays chauds, l'écoulement est moins abondant, mais il paraît plus tôt que dans les pays froids : c'est ainsi qu'en Egypte, dans l'Inde, dans les pays méridionaux de l'Europe, les femmes sont réglées dès l'âge de dix ans, ou même plus tôt, comme le prouve l'exemple de Mahomet, qui épousa Cadis-ja à cinq ans et put l'admettre dans son lit lorsqu'elle eût atteint sa huitième année. Les femmes du Nord au

contraire ne commencent à voir qu'à l'âge de seize ou de dix-huit ans. L'intervalle qui sépare chaque retour périodique des règles est beaucoup plus grand dans ces contrées.

Mais d'autres causes amènent un résultat semblable, exercent la même influence sur l'époque à laquelle doit se manifester la première éruption des règles. Qu'une jeune personne ait été élevée au sein de la mollesse; que les personnes qui l'entourent, peu attentives à leurs paroles ou à leurs actions, aient de bonne heure éveillé en elle des idées relatives aux plaisirs de l'amour; qu'elle ait été environnée de peintures lascives et qu'on lui ait permis la lecture d'ouvrages licencieux, le développement des désirs devra précéder celui de l'organisation; les forces de la vie devront se diriger vers les parties génitales, et la menstruation s'établira, avec des organes imparfaits encore, dès l'âge de huit ou dix ans (nous avons connu, à Paris, une jeune personne enceinte à l'âge de douze ans, et l'histoire rapporte d'autres exemples analogues). Supposez au contraire une jeune fille élevée loin du monde, dans toute la simplicité de l'innocence, usant d'une nourriture frugale et se livrant, en plein air, à des

travaux qui ne viennent point lui retracer l'image des plaisirs : elle éprouvera beaucoup plus tard la première éruption du sang menstruel, et la nature livrée à elle-même ne provoquera cette évacuation qu'après avoir perfectionné les organes qui doivent la fournir. (*)

En général, l'apparition des règles est plus précoce dans les villes que dans les campagnes ; et les filles fortes, vigoureuses, d'un tempérament bilieux, l'éprouvent plus tard que celles qui sont douées d'un tempérament sanguin ou nerveux, dont la constitution est irritable et qui vivent dans la mollesse. L'ha-

---

(*) Si les climats apportent quelques différences dans l'époque de la première éruption menstruelle, l'éducation, et la sphère dans laquelle on est appelé à vivre, en apportent également ; l'Auteur fait judicieusement ressortir ces deux causes de dérangement ; seulement on peut ajouter que dans la première influence (les climats), on n'a rien à redouter pour la santé, tandis que la seconde doit laisser de grandes craintes, de graves inquiétudes. C'est ce que l'on peut sur-tout observer à Paris, qui est une des villes d'Europe oú l'imagination des jeunes personnes est plus tôt développée.

(*Note de l'Editeur.*)

bitude de la masturbation, les spectacles, la danse, l'oisiveté, la société des hommes, les douces émotions que procure une musique tendre et passionnée, sont autant de circonstances bien propres à avancer l'époque de cette première apparition des menstrues; tandis que des conditions opposées la retardent plus ou moins, suivant le degré d'influence qu'elles exercent.

Cet écoulement une fois établi, se renouvelle tous les vingt-huit ou trente jours; mais il y a, à cet égard, presque autant de variétés que d'individus: quelques femmes voient tous les quinze jours; d'autres ne sont réglées que tous les deux mois; Linnæus avait connu de jeunes filles dont les unes n'étaient réglées que pendant l'été, et les autres qu'une fois l'an.

La durée de chaque évacuation est ordinairement, dans les climats tempérés, de trois, quatre, cinq ou même six jours. « Quel-
» ques-unes cependant n'ont leurs règles que
» pendant une journée, d'autres pendant
» huit jours, et même davantage, au point
» que souvent une menstruation est à peine
» terminée, qu'une autre recommence. Quel-
» ques-unes ne font que marquer, d'autres

» sont continuellement dans le sang; les premières ne perdent pas assez, les dernières beaucoup trop; dans l'un et l'autre cas, la santé des unes et des autres peut être plus ou moins profondément altérée ». (MAYGRIER.)

Dans les cas les plus ordinaires et chez une femme en santé, le sang se montre en petite quantité le premier jour; l'écoulement augmente pendant le second, et c'est le troisième jour qu'il est le plus considérable; il diminue dès le quatrième jour et disparaît au cinquième.

Quelle est la quantité de sang que les femmes de nos climats perdent à chaque menstruation? Elle paraît dépendre de la quantité des alimens et de celle de la transpiration insensible; cependant nous croyons approcher de la vérité en établissant, comme terme moyen, qu'elle est de trois à six onces. Mais cette quantité peut varier suivant un grand nombre de circonstances, dont nous allons énumérer les principales: 1.° les femmes jeunes ont des règles plus abondantes que celles qui ont atteint un âge plus avancé; 2.° les femmes de la campagne sont réglées moins abondamment que celles des villes; 3.° celles

qui sont chargées d'embonpoint sont en général peu réglées; 4.° toutes les causes que nous avons dit être capables de hâter le moment de la première apparition des règles, sont aussi capables d'augmenter la quantité du sang évacué : tels sont les alimens succulens, l'oisiveté, la lecture des romans, le coït trop répété, etc., etc.

Chez quelques femmes le retour périodique des règles est annoncé par différens signes, tels que des tiraillemens dans les cuisses, une chaleur incommode dans les parties de la génération, l'altération des traits du visage et l'apparition d'un cercle livide autour des yeux. Triste et rêveuse pendant que ses règles s'écoulent, quelquefois colère et impatiente, la femme exige de grands ménagemens à cette époque; souvent la plus légère imprudence, le plus petit excès dans les plaisirs de la table ou de la danse suffisent pour déranger la santé; elle doit donc éviter les travaux pénibles, les exercices violens, les alimens de haut goût; et les médecins savent que l'on doit attendre, pour administrer des médicamens actifs, que l'écoulement menstruel ait complètement cessé.

Nous avons dit que les femmes ne sont point

ordinairement réglées pendant la grossesse ; ce principe souffre des exceptions assez nombreuses : il existe plusieurs exemples de femmes enceintes qui ont continué d'être réglées comme à l'ordinaire ; et le docteur Maygrier a connu, à l'hospice Cochin, une femme qui n'était réglée que lorsqu'elle devenait grosse ; mais très-souvent les règles qui se continuent pendant la grossesse constituent une véritable hémorrhagie due à l'insertion du placenta sur l'orifice de l'utérus, et qui mérite toute l'attention des hommes de l'art.

Les règles sont supprimées pendant l'alaitement comme durant la grossesse, et par une raison analogue : le sang qui se portait à la matrice pendant le temps de la gestation, et qui était destiné à la nutrition du fœtus, se porte aux mamelles après la naissance de l'enfant pour lui servir encore de nourriture après avoir changé de nature et s'être transformé en lait par l'action des glandes mammaires.

On voit donc quelles sont les femmes, qui, dans l'ordre de la nature, ne sont point actuellement sujettes à l'écoulement des menstrues : ce sont les jeunes filles avant la puberté, les femmes qui ont dépassé l'âge critique, les femmes enceintes, les nourrices ; mais faut-il

y joindre, avec Moschion, celles qui exercent fréquemment l'organe de la voix? La raison qu'il en donne ne paraît guère probable : ἔτι φωνῇ γυμναζομέναις, τῇ γυμνασίᾳ τοῦ αἵματος (τὸ περιττὸν) καταναλίσκεται. *Præterea vocem exercentibus, illa exercitio sanguinis copia imminuitur.*

Parlerons-nous des causes de l'excrétion des menstrues et du retour périodique de cette excrétion? Oui, mais seulement pour faire remarquer que toutes celles qui ont été avancées jusqu'ici sont purement hypothétiques et ne méritent point notre confiance. On ne saurait attribuer l'écoulement des règles à un ferment particulier, comme le voulaient Paracelse et Vanhelmont; rien, en effet, ne prouve l'existence de ce ferment; cet écoulement ne reconnaît point pour cause la surabondance du sang, la pléthore sanguine, suivant le langage des auteurs, puisque les femmes pléthoriques ne sont pas celles qui sont le plus abondamment réglées; la lune n'est point, par son influence, la cause du retour périodique des règles, puisqu'il ne se passe pas de jour où, sur un certain nombre de femmes, il n'y en ait quelques-unes de réglées. Concluons donc que la menstruation dépend de l'organisation même de l'utérus, d'une disposition

particulière de cet organe; que c'est un mode spécial de sensibilité, une fonction dont le but paraît être la nutrition du produit de la conception, l'entretien de l'espèce, en sorte que la matrice serait, pour celle-ci, ce qu'est l'estomac pour l'individu.

Les menstrues après avoir diminué graduellement, et après avoir éprouvé quelques irrégularités dans leur apparition, cessent totalement vers l'âge de quarante-cinq à cinquante ans. Quelques femmes perdent de très-bonne heure, d'autres très-tard; c'est l'âge critique dont nous réservons l'histoire pour la seconde partie de cet Ouvrage.

ARTICLE II.

Des Maladies qui résultent du défaut ou des dérangemens des Règles.

1.° *Absence des Menstrues.*

L'absence des règles, soit qu'elles n'aient pas encore paru, soit qu'elles aient été accidentellement supprimées, a reçu le nom générique d'*aménorrhée*. Dans l'un et l'autre

cas les symptômes principaux sont les mêmes, les résultats sont analogues, les causes, qui empêchent l'écoulement menstruel de se manifester à la puberté, sont les mêmes que celles qui le suppriment aux autres époques de la vie, abstraction faite des causes naturelles de cette suppression.

C'est donc d'une seule maladie ou plutôt d'une seule cause de maladies, que devaient nous entretenir les auteurs qui ont écrit sur l'aménorrhée ; mais ceux qui veulent faire de longs ouvrages, consultant moins l'intérêt du lecteur que celui de l'auteur, s'empressent de saisir, de multiplier les distinctions les plus frivoles, pourvu qu'elles leur permettent de s'étendre sur le même sujet, de s'appesantir sur une série particulière d'idées, et de revenir avec complaisance sur des objets déjà traités. Nous n'imiterons point ces auteurs, et nous regarderons comme peu fondée la distinction qu'ils ont admise de deux espèces d'aménorrhée sous les noms de *rétention* et de *suppression* des règles.

Lorsque, chez une fille parvenue à l'âge de la puberté, les règles ne se montrent point, ou lorsque, ayant déjà paru, elles se suppriment sous l'influence d'une cause qu'il est or-

dinairement possible d'assigner, il en résulte divers accidens, tels que des érysipèles, des boutons sur la figure, des ophthalmies, etc. Mais le plus remarquable de ces accidens constitue une véritable maladie que l'on connaît sous les noms de *chlorose* et de *pâles-couleurs*.

Pâles Couleurs.

Le défaut ou la suppression des règles peuvent dépendre de quatre états principaux de l'économie : 1.o d'une faiblesse extrême; 2.o du tempérament nerveux; 3.o de la pléthore sanguine jointe à un excès d'éréthisme; 4.o de l'irritation d'un viscère ou de plusieurs organes autres que la matrice.

Ainsi, les filles d'une constitution molle et lymphatique, qui habitent des lieux bas et humides, qui se nourrissent mal ou qui usent d'une nourriture insuffisante; celles qui ont été affaiblies par des maladies de long cours, par des évacuations trop abondantes, sont sujettes aux pâles-couleurs, parce que la matrice manque d'action, parce que l'économie entière manque des forces nécessaires à l'exercices de ses fonctions.

Par une raison contraire, les filles robustes,

chez qui le sang abonde, mais dont les fibres sont roides et toutes les parties dans un état de tension, seront privées de l'évacuation menstruelle; car l'extrémité des vaisseaux qui s'ouvrent dans la matrice est resserrée et s'oppose à la sortie du sang.

Les femmes d'une constitution nerveuse, que tout émeut, que tout irrite, éprouvent de grands désordres dans toutes leurs fonctions; elles ne semblent vivre que pour sentir, jouir ou souffrir; leurs digestions sont dérangées; les sécrétions ne se font point, chez elles, ou se font mal; est-il donc surprenant que leurs menstrues tardent à paraître, ou se suppriment pour la moindre cause?

Quant à celles qui sont dans un état de maladie, dont un organe ou tout un système d'organes se trouve atteint d'inflammation, il est évident que toutes les forces de la vie, que tous les fluides se portent sur la partie enflammée, et que la matrice se trouve également dépourvue du sang qu'elle devrait évacuer et des forces nécessaires à son expulsion.

Voici les signes auxquels on peut reconnaître qu'une fille est affectée de cette maladie: elle éprouve d'abord des lassitudes générales,

une faiblesse extrême qui lui rend tous les mouvemens pénibles ; les chairs deviennent flasques, le visage est pâle, ou bien il contracte une teinte jaune-verdâtre. Bientôt les membres s'infiltrent et le visage est bouffi ; la malade éprouve une répugnance insurmontable pour tout exercice ; elle recherche la solitude ; elle se crée mille chimères ; des spectres effrayans la poursuivent dans ses songes ; on la voit rire et pleurer sans sujet, se livrer à des appétits bizarres qui lui font manger de la craie, des cendres et autres choses semblables. Enfin, si la maladie fait des progrès, la respiration devient pénible et précipitée au moindre mouvement ; le pouls est petit et accéléré ; la malade éprouve des palpitations et des syncopes, des douleurs à la tête, au dos ou aux lombes ; il survient de la fièvre et quelquefois une hydropisie générale dont la mort peut être la suite.

Traitement. Établir l'écoulement des règles, c'est guérir la chlorose ou les pâles couleurs ; mais les secours que l'on doit administrer varient suivant les conditions qui ont empêché les menstrues de paraître ou qui ont suspendu leur cours. 1.o Dans le cas de faiblesse générale, on prescrit les alimens res-

taurans; on conseille l'exercice à pied ou à cheval, les frictions pratiquées sur toute la surface du corps; la malade doit exposer ses parties génitales à la fumée qui s'élève d'une décoction de plantes aromatiques telles que la sauge, la lavande, le romarin, etc., elle doit faire usage, à l'intérieur, des préparations de fer et de quinquina, prendre, par exemple en une ou deux fois le bol suivant.

℞	Oxide de fer noir.	ãa gr. vj;
	Safran en poudre.	
	Huile de sabine.	goutt. iij;
	Sirop d'armoise.	q. s.

2.º Aux femmes d'une constitution éminemment nerveuse, nous conseillons les bains généraux tièdes, les demi-lavemens dans lesquels on fait entrer un gros d'assa fœtida dissous avec le jaune d'œuf, les synapismes aux extrémités inférieures, l'application de quelques sangsues à la vulve; et nous leur recommandons en même temps de faire usage d'une infusion de fleurs de tilleul ou d'oranger, etc.

3.º Les femmes qui ont beaucoup de sang et chez lesquelles l'écoulement des règles ne se fait point, devront être saignées, ou bien on leur appliquera des sangsues à la vulve,

aux époques ou les menstrues doivent couler. Elles devront aussi avoir recours aux bains de siége, aux fumigations émollientes, aux boissons raffraichissantes.

4.o Enfin, lorsque l'inflammation d'un viscère est la cause qui s'oppose à l'écoulement des menstrues, c'est sur-tout cette inflammation qu'il faut combattre. M. le docteur Broussais observe à ce sujet dans ses cours de pathologie, que l'estomac est presque toujours irrité dans le cas de chlorose, et que par conséquent rien n'est plus blamable que l'usage abusif que l'on fait du fer et des autres stimulans dans cette maladie.

On attribue communément à la suppression subite ou lente des menstrues, d'autres maladies, telles que les tranchées utérines, les douleurs lombaires, l'apoplexie, la paralysie, diverses phlegmasies, l'hystérie, la nymphomanie, etc. Mais l'usage d'une saine logique nous apprend que ces maladies précèdent la suppression; qu'elles sont la cause et non point l'effet de la suppression des règles; car les causes que l'on a dit produire la suppression de l'écoulement menstruel, les purgatifs,

l'impression brusque du froid, les passions vives de l'âme, agissent évidemment, ou bien en portant jusqu'au degré de la phlegmasie l'irritation de l'utérus lui-même, ou bien en dérangeant le mouvement fluxionnaire et déterminant les fluides vers un organe plus ou moins éloigné. Ces accidens exigent impérieusement que l'on ait recours à un homme de l'art.

2.° *Dérangement des menstrues.*

Les règles peuvent être trop abondantes ou en trop petite quantité; elles peuvent s'écouler avec douleur par les parties de la génération, ou bien se frayer des routes nouvelles et s'échapper par des voies insolites: de là, quatre ordres de maladies que nous allons examiner successivement.

Hémorrhagie de la matrice.

La ménorrhagie, ou hémorrhagie de l'utérus, peut avoir lieu soit que la quantité de sang évacué soit trop considérable, soit que la durée de cette évacuation se prolonge trop long-temps; mais cette maladie comprend, non-seulement le flux immodéré des règles,

mais encore celui des lochies, et, en général, du sang qui s'échappe de l'utérus. L'hémorrhagie de la matrice a lieu principalement aux époques de la premiere apparition et de la cessation des menstrues, ainsi que dans les diverses phases de la grossesse. On range parmi les causes qui peuvent la produire, l'avortement naturel ou procuré par l'art, l'usage des bains chauds, l'impression du froid sur les pieds, les coups reçus sur le bas-ventre, la suppression d'une hémorrhagie nasale, des hémorroïdes, etc., la danse, les exercices musculaires poussés jusqu'à la fatigue, les excès vénériens, etc.

On dit que la ménorrhagie est *active*, lorsqu'elle est liée à la pléthore sanguine, lorsqu'elle a lieu chez les jeunes filles robustes et d'un tempérament sanguin ; on la nomme *passive* lorsqu'elle a duré long-temps, qu'elle s'accompagne de faiblesse, qu'elle survient dans le cancer de la matrice, ou lorsque la malade qui éprouve cette perte, se trouve en même temps affectée de fièvre putride, de scorbut, etc. ; dans le premier cas, l'hémorrhagie est précédée de fr issons, de maux de tête, de difficulté dans la respiration, de douleurs lombaires, le pouls est fréquent ;

les mamelles deviennent très-sensibles; les parties génitales se tuméfient; la pâleur et la rougeur alternative des joues annoncent que l'écoulement de sang va se faire : ces signes précurseurs manquent dans la ménorrhagie passive.

Le sang s'écoule d'abord goutte à goutte et d'une manière continue, ou bien il ne se montre que de temps en temps, et alors il sort par caillots et avec douleur.

Lorsque cette hémorrhagie dure longtemps, la malade s'affaiblit, son teint se décolore; les digestions languissent, les extrémités sont froides; la malade est sujette aux palpitations, aux syncopes, etc., et si elle se trouve enceinte, l'avortement peut en être la suite. Mais cette perte peut devenir promptement mortelle, et alors le moment funeste est annoncé par la pâleur du visage, les défaillances, les mouvemens convulsifs.

Traitement. Lorsque l'hémorragie *active* de la matrice dépasse certaines bornes, on pratique la saignée du bras, on applique des sangsues aux parties supérieures du corps, on recommande les applications des ventouses aux seins, comme le voulait Hippocrate, les maniluves irritans, les boissons froides acidu-

lées et nitrées ; il importe sur-tout de placer la malade dans un lieu frais, peu éclairé, silencieux ; elle doit-être couchée sur le dos, les genoux un peu élevés, et garder le repos le plus parfait.

La ménorrhagie *passive* exige d'autres moyens : on a recours aux astringens les plus puissans, que l'on injecte dans l'intérieur du vagin, aux applications d'oxycrat froid sur le bas-ventre et sur la partie interne des cuisses, aux aspersions d'eau froide ; on administre à l'intérieur des pilules, où l'on fait entrer l'alun, le sang dragon, l'extrait de ratanhia, la gomme kino ; pour boisson, on conseille une infusion de roses rouges animée au moyen de quelques gouttes d'acide sulfurique, la décoction de grande consoude édulcorée avec le sirop de coing, etc. Si l'emploi de ces moyens ne suffit point pour arrêter l'hémorragie, on doit tamponner le vagin.

Diminution des Règles.

La diminution de l'écoulement menstruel peut avoir lieu de deux manières distinctes ; ou les époques qui doivent ramener cette évacuation s'éloignent de plus en plus ; ou bien,

les règles paraissant aux époques ordinaires, la quantité de sang que la femme perd à chaque retour périodique devient moindre.

Disons un mot des causes de cette diminution des règles : ce sont les mêmes qui empêchent les menstrues de paraître à la puberté, ou qui les suppriment dans un autre temps ; mais elles agissent avec moins d'intensité, et les accidens qui en résultent sont parconséquent moins alarmans. Ainsi nous retrouvons parmi les causes de ce dérangement des menstrues, l'humidité de l'atmosphère, l'abus des bains, l'usage intérieur des acides et des alimens peu riches en matériaux nutritifs, la crainte, les chagrins prolongés, un amour malheureux, les saignées trop souvent répétées, les sueurs trop copieuses, la salivation et en général toutes les déperditions considérables par quelque voie qu'elles se fassent.

On doit se proposer dans ce cas de fortifier la constitution par l'usage d'une nourriture abondante et de bonne qualité, d'un vin généreux, des toniques, et sur-tout du quinquina en poudre à la dose d'un gros, etc. On rappelle ensuite les menstrues par les moyens que nous avons indiqués lorsque nous avons traité des pâles couleurs.

Mais la diminution des règles peut aussi dépendre d'un état de spasme qu'il faut combattre par l'emploi du musc, de la valériane et des autres antispasmodiques ; elle peut être produite par la souffrance de quelque viscère, et c'est à celui-ci que le traitement doit s'adresser.

Des Règles douloureuses.

Il est des femmes chez lesquelles l'écoulement des règles se fait difficilement ; elles éprouvent pendant le temps de leurs menstrues, des douleurs dans le dos, aux lombes et dans le bas-ventre, des flatuosités, de l'insomnie, une agitation incommode. La quantité de l'écoulement se trouve ordinairement diminuée, quelquefois elle est augmentée.

Nous conseillons à ces femmes l'usage des bains tièdes, les fomentations émollientes sur le bas-ventre, les injections d'eau de guimauve rendue narcotique par l'addition de quelques gouttes de *laudanum*, l'application aux parties génitales de linges imbibés d'une décoction de morelle ou de ciguë, le sirop diacode à prendre, tous les soirs, à la dose de demi-once à une once, etc.

Des Règles déviées.

Un auteur bien recommandable à nos yeux, puisque nous le regardons comme un de ceux qui ont le mieux écrit sur les maladies du sexe et sur les accouchemens, M. Gardien, ne fait point un genre particulier des aberrations du flux menstruel, et il se fonde sur ce que ces affections sont secondaires et dépendent de la rétention ou de la suppression des règles (tome 1, page 314.) Nous devons cependant observer que la rétention ou la suppression des règles ne donne pas nécessairement lieu à leur déviation ; qu'il peut tout aussi bien en résulter une métrite, un catarrhe utérin, sans que pour cela l'on soit autorisé à rayer ces maladies de nos tables nosologiques. Il y a plus : lorsque des hémorragies supplémentaires s'établissent, on ne peut plus dire qu'il y ait rétention ou suppression des règles ; seulement, le lieu de la scène est changé. Ces considérations nous engagent à conserver cet ordre particulier de dérangemens des menstrues, que l'on connaît sous le nom de règles *déviées*.

Lorsqu'une hémorragie s'établit en même

temps que les règles se suppriment, on dit que les *règles sont déviées ; que le sang retenu dans l'économie se fraie des routes nouvelles* (1) *; que la suppression des règles est la cause des hémorrhagies qui s'établissent.* Ces manières de s'exprimer ne nous paraissent point exactes ; en effet, la suppression, et l'hemorrhagie supplémentaire qui s'établit, dépendent de la même cause, et l'on ne peut pas dire que l'une soit l'effet de l'autre. Qu'une femme qui a ses mois reçoive une blessure : une hémorrhagie va se faire par la plaie et les règles cesseront de couler : mais est-ce en supprimant les menstrues que la cause vulnérante a agi, pour produire l'hémorrhagie ? De même, lorsqu'un organe important, venant à s'enflammer, appelle à lui les fluides et les rejette par l'hémorrhagie, peut-on dire que celle-ci soit l'effet de la suppression des menstrues ? Non ; l'une et l'autre dépendent de la cause qui a produit l'irritation de cet organe.

---

(1) *Sed imprimis hemorrhagiæ à suppressis mensibus superveniunt, et sanguis retentus, qui venas opplet, per omnia corporis humani emunctoria viam sibi aperit.* (Haller, lib. 28, sect. 3.)

Quoiqu'il en soit, voici les routes par lesquelles le sang s'échappe dans ces occasions : on a vu des femmes dont les menstrues s'écoulaient par la suture sagittale du crâne, par l'angle de l'œil, par les narines, les oreilles, les gencives, l'ombilic ; d'autres chez qui les règles sortaient du bout des doigts, ou se faisaient jour par la sueur, ou étaient suppléés par une hémorrhagie pulmonaire ; mais le plus ordinairement c'est par le vomissement ou par les hémorroïdes que se fait cette évacuation supplémentaire des règles.

Dans ces cas de déviation des règles, on doit se proposer, non-seulement de rappeler les menstrues par les pédiluves, les saignées du pied, les pessaires irritans, les emménagogues, etc., mais encore de détruire la cause qui a supprimé les règles, et de dissiper, comme le remarque M. Gardien, l'irritation qui a déterminé le sang à se porter vers l'organe qui est devenu le siége de cet écoulement.

Article III.

Si les époux doivent habiter ensemble durant les règles ?

Le sang des règles s'échappe par exhalation

des vaisseaux de la matrice, dans sa surface intérieure ; mais ce sang est-il de même nature que celui qui circule dans les autres parties du corps, et n'y a-t-il point de danger à cohabiter avec une femme qui a ses règles ?

Les anciens redoutaient d'avoir commerce avec une femme durant le cours de ses menstrues, et la plupart des auteurs qui ont écrit dans les premiers temps de la médecine, nous ont présenté le sang menstruel comme jouissant des qualités les plus malfaisantes. « Rien, suivant Pline, n'est plus monstrueux dans ses effets que l'écoulement menstruel ; aux approches d'une femme en cet état, les liqueurs s'aigrissent, les grains qu'elle touche perdent leur fécondité ; les entes périssent ; les plantes des jardins en sont brûlées jusqu'à la racine ; les arbres où elle se repose laissent tomber leurs fruits. A sa seule présence le brillant des miroirs se ternit, la pointe d'un fer s'émousse, l'éclat de l'ivoire s'efface, les essaims d'abeilles meurent, le cuivre même et le fer se rouillent, et contractent une odeur révoltante. Les chiens qui goûtent au sang menstruel deviennent enragés (1), et font des morsures vénéneuses et

(1) « Ceci a bien l'air d'un conte. On remarque

incurables. » *Nihil facile reperiatur mulierum profluvio magis monstrificum ; acescunt superventu musta , sterilescunt tactæ fruges , moriuntur insita , exuruntur hortorum germina et fructus arborum quibus insedere decidunt : speculorum fulgor aspectu ipso habebatur , acies ferri præstringitur eborisque nitor ; alvei apium emoriuntur , æs etiam ac ferrum rubigo protinus corripit ; odorque dirus ; et in rabiem aguntur gustato eo canes, atque insanabili veneno morsus afficitur.* (*Hist. nat.* lib. VII, cap. 15.) « Ayez bien soin, dit Columelle, d'éloigner les femmes du lieu où vous aurez semé des melons ou des courges ; leur contact seul suffit pour flétrir ces plantes encore jeunes , et , si elles se trouvent à l'époque de leurs menstrues , leur présence est mortelle pour les fruits qui commencent à se développer. » *Sed custodiendum est , ut quam minimè ad eum locum , in quo vel cucumis , aut cucurbitæ consistæ sunt, mulier*

» que la plupart des chiens s'attachent à suivre les » femmes dans cette époque ; et s'il y avait quel- » que ombre de vérité dans ce que dit ici Pline , » on ne rencontrerait que des chiens enragés. »
(*Note du traducteur, Poinsinet de Sivry.*)

admittatur. Nam ferè contactu ejus languescunt incrementa virentium. Si vero etiam in menstruis fuerit, visu quoque suo novellos fœtus necabit. (De Re rusticâ, *lib. XI.*)

Ces idées sur la nature du sang des règles sont ridicules sans doute et bien éloignées de la vérité; et nous croyons, avec Aristote et Hippocrate, que, si la femme jouit d'une santé parfaite, *si sana fuerit mulier*, le sang qu'elle perd par l'évacuation menstruelle est semblable à celui qui sortirait d'une plaie récente (1), et pur comme celui d'une vic-

---

(1) C'est vers le même âge (14 ans) que, chez » les filles, le volume des mamelles s'accroît, et » que l'éruption de leurs menstrues commence à » se manifester. Le sang menstruel est tel que » celui qui sortirait d'une plaie récente. » (ARISTOTE, *Hist. des Anim.*, liv. 7, p. 417.)

« Aristote dit que le sang menstruel est tel » que celui qui sortirait d'une plaie récente. Il » n'en dit pas davantage, et il a raison. Une pa- » reille liqueur n'a rien de remarquable, et ne » peut pas produire plus d'effet que celui qui se- » rait sorti par toute autre voie. Cependant la » matière de ces écoulemens est regardée par » Pline comme un poison affreux, etc. » (*Note du Traducteur*, tome II, page 500.)

C'est donc à tort que Roussel, et, d'après lui

time. Cependant ces idées ont été retrouvées chez un trop grand nombre de nations ; elles ont dominé pendant trop de siècles, pour qu'il n'y ait point quelque chose de vrai dans l'opinion des anciens à ce sujet. Chez les Hébreux, les femmes étaient séquestrées de la société pendant l'écoulement des règles ; de nos jours encore, le même usage est en vigueur dans plusieurs contrées de l'Afrique ; et, dans l'Orient, les lois défendent le coït au temps des règles.

On sait d'ailleurs que certaines femmes exhalent à l'époque de la menstruation, une odeur forte qui les rend rebutantes ; que chez d'autres, l'haleine devient cadavéreuse, et la transpiration vireuse et nuisible ; que les Hottentotes, au rapport de Tavernier, ont des règles très-chaudes et âcres ; que si des laitières en cet état, trempent leurs mains

---

sans doute, MM. Gardien, Capuron, Maygrier, etc., prêtent à Aristote les mêmes idées que Pline a émises sur les qualités du fluide menstruel. Haller et M. Virey (*Nouv. Dict. d'Hist. Nat.*, tom. XX), ne sont point tombés dans cette erreur, et ont rendu à Aristote plus de justice, en rapprochant son opinion de celle d'Hippocrate.

dans le lait, elles le disposent à se coaguler. On ne peut nier que le coït avec une femme actuellement réglée n'ait donné lieu à la gonorrhée; et l'on conçoit que ce coït offrira des dangers toutes les fois que la femme sera atteinte de maladies contagieuses, de dartres, de gale, de cancer, qu'elle portera de vieux ulcères en quelque partie du corps; que les règles seront précédées ou suivies de ces écoulemens blancs qui excitent des démangeaisons aux parties génitales et corrodent même toutes les parties sur lesquelles ils passent.

Le sang des règles, pâle et décoloré chez les femmes scrophuleuses, noirâtre chez les scorbutiques, acrimonieux chez les dartreuses, virulent chez les femmes affectées de cancer, participe donc à la plupart de leurs maladies; mais il peut encore acquérir des qualités nuisibles chez une femme qui jouit d'une santé parfaite. En effet, si la colère peut imprimer à la salive des qualités délétères, si les passions profondes altèrent le fluide dont les larmes sont formées, il est sans doute très-vraisemblable que le sang menstruel se ressent de l'état moral de la femme et présente des qualités analogues à cet état. En outre, n'est-

il pas démontré que le sang des régles s'échauffe et s'altère dans l'intérieur du vagin, lorsque la femme n'a point la précaution de renouveller suffisamment les linges que l'on connaît sous le nom de *chauffoirs?*

Concluons donc, qu'à la vérité l'évacuation menstruelle ne saurait être considérée comme une dépuration, puisque la nature en supprimant cette excrétion chez les femmes grosses, les forcerait ainsi à retenir le germe funeste des maladies, et exposerait l'espèce humaine par les précautions même qu'elle a prises pour les conserver; mais que le sang menstruel peut acquérir des qualités pernicieuses par tant de causes différentes, *qu'un mari agit prudemment en s'abstenant de communiquer avec sa femme durant le cours de ses règles.*

CHAPITRE IX.

De la Virginité.

« Les théologiens et les médecins considèrent la virginité d'une manière toute différente. Les premiers disent qu'elle est une vertu de l'âme qui n'a rien de commun avec le corps ; qu'on a beau baiser amoureusement une fille, elle ne perd pas pour cela sa virginité, à moins qu'elle n'y consente. Les médecins, au contraire, pensent que la virginité est un bien et et un assemblage naturel des parties d'une fille qui n'a pas été corrompue par l'approche d'un homme. » (VENETTE.)

LA virginité sur laquelle les mères veillent avec sollicitude, que leurs filles conservent avec moins d'attention peut-être, et que les hommes ne recherchent que pour la détruire; la virginité à laquelle certains peuples ont élevé des autels, n'a point obtenu, dans tous les pays, les hommages qui lui sont dus, et l'on peut dire qu'en général les peuples peu civilisés n'en font pas un grand cas. C'était un droit du seigneur, parmi les Ecossais, que celui de déflorer la nouvelle mariée, et Buch-

man dit que l'on pouvait se racheter pour un demi-marc d'argent ; les Lapons préfèrent les filles qui ont eu commerce avec les étrangers, parce qu'ils les regardent comme meilleurs connaisseurs ; dans les royaumes de Cochin et de Calicut, les prémices des vierges sont abandonnées aux prêtres ; les habitans des Isles-Canaries, comme les anciens Ecossais, les livrent à leurs seigneurs ; les peuples du Malabar ont coutume de payer des étrangers pour venir déflorer leurs filles, et, dans le royaume d'Aracan, ainsi qu'aux Iles-Philippines, un homme se croirait déshonoré s'il épousait une fille qui n'eût pas été déflorée par un autre.

La virginité est-elle donc *un être moral*, une vertu qui ne consiste que dans la pureté du cœur ? Est-ce *la violer que de chercher à la reconnaître ?*... Il y a plus d'esprit que de vérité dans ces expressions de Buffon. En effet, dans quelques cas de droit criminel, il est indispensable de s'assurer si une fille est vierge ou si elle a cessé de l'être ; et il est bon qu'un mari puisse connaître s'il a cueilli cette fleur à laquelle nous attachons un si grand prix.

Mais s'il existe une virginité physique comme une virginité morale, établissons quels sont les signes qui peuvent servir à la faire re-

connaître. Il faut que le médecin s'attache à bien apprecier la valeur de ces signes, et qu'il ne prononce que lorsque leur réunion l'a convaincu que la virginité existe réellement ; car les variétés nombreuses que la nature présente, celles que certains accidens peuvent introduire dans l'état des parties, les résultats captieux de la ruse qui s'efforce d'en imposer à l'homme de l'art en lui présentant comme naturel et réel ce qui n'est qu'apparent et factice, tout se réunit pour rendre difficile le jugement de celui qui est appelé à décider si une fille qu'on lui présente, est vierge encore ou a cessé de l'être.

Les anciens prenant les vierges pour autant d'êtres incombustibles, pour de vraies Salamandres, les soumettaient à l'épreuve du feu et prétendaient qu'elles devaient y être insensibles ; nous ne voulons point assurer que le nombre des vierges soit bien grand ; mais certainement, s'il fallait en juger par cette épreuve, il serait bien moindre encore. Nous devrons donc chercher ailleurs les signes de la virginité, et nous les trouverons dans les conditions suivantes :

1.° Les grandes lèvres, fermes et tendues chez les vierges, offrent leur surface extérieure

recouverte de poils assez lisses ; leurs bords sont arrondis et rapprochés comme les feuillets d'un livre, pour nous servir de l'expression de M. Foderé ; leur surface interne est rouge, vermeille, et recouvre entièrement les petites lèvres ; mais il faut observer que l'âge et les attouchemens fréquens peuvent relâcher ces parties, quoique la femme soit encore vierge.

2.º La fourchette est tendue, et la fosse naviculaire existe toujours chez les vierges.

3.º Les nymphes peu alongées, fermes, élastiques et très-sensibles, semblent se cacher et se dérober à la vue.

4.º La membrane muqueuse qui tapisse la vulve, en général, est lisse, polie, vermeille et tendue.

5.º Le clitoris est petit et bien recouvert de son prépuce.

6.º L'orifice du vagin est presque fermé; les rides vaginales sont très-saillantes et très-rapprochées ; on n'aperçoit point les caroncules myrtiformes.

7.º La membrane hymen existe ; mais sa présence n'est pas toujours une preuve de la virginité, car elle peut être entière dans les personnes déflorées. En effet, « L'on sait déjà que l'hymen ne se déchire pas toujours dans

les premières approches conjugales ; et qu'on a trouvé cette membrane entière chez quelques femmes, au moment même de l'accouchement. L'une des femmes qui font le sujet de nos observations, plus attachée à l'opinion publique qu'à cette vertu morale que nous appelons virginité, devint grosse sans consommer entièrement l'acte vénérien, et seulement pour avoir permis à son amant d'épancher la liqueur séminale sur les parties intérieures de la vulve, comme le fit celle dont parle Mauriceau dans ses observations : du moins cette demoiselle nous l'assura-t-elle. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'hymen bordait étroitement l'entrée du vagin, et ne laissait qu'une très-petite ouverture. Quelques raisons nous portent à croire qu'il n'y a pas eu de copulation parfaite chez la seconde femme, quoique mariée depuis un an ; et au moment d'accoucher lorsque nous reconnûmes l'hymen, cette membrane soutint seule, pendant une demi-heure, tous les efforts possibles des derniers temps de l'accouchement. » (BAUDELOCQUE.)

Nous reviendrons, au chapitre suivant, sur l'existence de cette membrane dont quelques anatomistes ont contesté la réalité.

8.° L'orifice de la matrice est complètement fermé.

9.° Le périnée est ferme et tendu.

10.° Les mamelles sont petites, fermes et arrondies; les mamelons sont droits et vermeils.

11.° Les Arabes Bédouins et les Israélites exposaient en public, le lendemain des noces, la chemise de la mariée, pour prouver, par les taches de sang dont elle était marquée, la perte récente de sa virginité (*). Cette effusion de sang provient, en effet, de la déchirure de l'hymen; mais cette preuve infidèle de la virginité dépend souvent de la disproportion des organes ou de la manière dont on les emploie; on a vu des hommes qui étaient favorisés au point de trouver la virginité partout, si l'effusion de sang l'annonçait toujours. D'un autre côté, ce signe n'a plus lieu après vingt-cinq ans; il manque chez quelques filles dont le vagin est naturellement très-dilaté ou qui ont des flueurs blanches: « Et il est arrivé plus d'une fois, que des filles qui avaient eu plus

---

(*) Cette coutume existe encore aujourd'hui dans plusieurs contrées du Nord; en Russie elle a lieu au sein des familles, sur-tout auprès des parens de l'époux. (*Note de l'Editeur.*)

d'une faiblesse n'ont pas laissé de donner ensuite à leur mari cette preuve de leur virginité, sans autre artifice que celui d'avoir renoncé pendant quelque temps à leur commerce illégitime. » (BUFFON.)

12.° On a donné encore comme un signe de la virginité la résistance que le mari éprouve au premier congrès, et la douleur ressentie en même temps par la nouvelle mariée; mais tout cela peut être simulé, et d'ailleurs le tempérament lymphatique ou l'existence de flueurs blanches peuvent faire que cette résistance manque chez les vierges.

13.° Chez les Romains, lorsqu'une fille se mariait, sa nourrice lui mesurait le cou en présence de témoins; elle répétait la même expérience le lendemain des noces, et, si le fil se trouvait trop court, elle s'écriait : *ma fille est devenue femme.* Les Romains regardaient donc comme une preuve de la perte de la virginité, la grosseur augmentée du col. Cependant on voit des filles dont le col acquiert du volume à l'approche des règles; d'autres éprouvent ce gonflement toutes les fois qu'elles répètent l'acte générateur, et les femmes qui jouissent peu ou point du tout pendant le coït, ne doivent point l'éprouver.

14.o Il y a aussi, dans l'ensemble de l'individu, des dispositions physiques et morales qui font présumer la virginité. « Une fille ingénue a été comparée par les poètes à la fleur du matin ; elle brille du plus vif éclat ; un voile de pudeur couvre ses traits et sa personne ; son maintien est modeste ; ses regards pleins de candeur ; un aimable coloris orne son visage ; une ingénuité touchante règne dans ses discours ; sa démarche est vive et enjouée. » (SEDILLOT.)

CHAPITRE X.

De la Défloration et du Viol.

« *Tria sunt difficilia mihi, et quartum penitus* » *ignoro; viam aquilæ in cœlo; viam colubri* » *super petram; viam navis in medio mari; et* » *viam viri in adolescentiâ.* »

(SALOMON, Prov., cap. 30.)

Trois choses me paraissent bien difficiles, et j'en ignore complètement une quatrième; déterminer dans les airs, le chemin parcouru par un aigle; sur un rocher la route d'un serpent; celle d'un vaisseau au milieu des mers, et les traces qu'un homme laisse de son passage lorsqu'il presse amoureusement une fille.

DOIT-ON confondre, dit Mahon (*Médecine Légale*), la défloration avec des accidens particuliers, fruits d'une imagination enflammée ou du tempérament érotique d'une jeune fille qui interroge le plaisir? Nous croyons devoir répondre affirmativement; en effet, la virginité consiste dans l'intégrité des parties sexuelles, lorsqu'elles n'ont encore éprouvé aucune atteinte, et une fille qui a pu s'oublier au point de détruire cette intégrité des

parties, par l'introduction de corps étrangers ou de toute autre manière, ne doit plus être considérée comme vierge, ni au physique ni au moral.

Il est d'usage chez les Iroquois, les Hurons et les Algonquins, de passer la première année que le mariage est contracté, sans le consommer, et, ce qui est plus difficile à croire quoique les voyageurs nous l'attestent, les époux passent la nuit ensemble sans préjudice de cet ancien usage. Hélas ! combien nous sommes éloignés de cette modération, et combien nos mœurs diffèrent de celles de ces peuples que nous osons nommer barbares ! Chez nous, la défloration précède trop souvent le mariage ; l'amour franchit avant le temps les barrières que lui opposa la nature ; les accusations de viol se multiplient, et notre inconcevable lubricité se joue de toutes les institutions.

La défloration peut être volontaire, accidentelle ou forcée ; dans ce dernier cas, elle porte le nom de viol. Voici quels sont les signes auxquels on peut reconnaître qu'une femme a été déflorée.

1.o Les grandes lèvres plus ou moins ouvertes, sont molles, lâches, pendantes et décolorées chez les femmes adonnées à la débauche.

2.o La fourchette est moins tendue, et souvent rompue (surtout si la femme a accouché); la fosse naviculaire est déformée et peu apparente.

3.o Les petites lèvres sont molles, flasques et pendantes ; la membrane qui tapisse la vulve est dans un état de flaccidité, et présente une couleur terne.

4.o Les rides du vagin sont effacées, à moins que la petitesse extrême du membre viril n'ait pas suffi pour produire cet effet.

5.o L'orifice du vagin est dilaté ; mais il faut observer que quelques femmes présentent, naturellement ou artificiellement, quelque chose d'analogue à ce que l'on remarque chez les femelles de certains animaux, chez lesquelles « L'orifice du vagin reste fermé, et ne » s'ouvre que par les efforts de l'accouple- » ment, pour se refermer ensuite jusqu'à » l'époque de l'accouchement, après lequel » il se ferme de nouveau par le recollement » de ces bords ; ensorte que les femelles de » ces animaux jouissent de l'heureux privilège » de conserver les apparences de la virginité, » même après de nombreux accouchemens. » (RICHERAND.)

6.o L'absence de l'hymen est encore l'un

des signes de la défloration sur lesquels on peut le plus compter. Le peu de volume de cette membrane chez les sujets très-jeunes a induit en erreur quelques anciens anatomistes qui en ont nié l'existence. « Il y a d'ordinaire, dit Dionis, de petits filets membraneux qui tiennent les quatre caroncules liées ensemble, et qui, les serrant, font qu'elles ressemblent à un bouton de rose à demi épanoui : ce sont ces fibres qui en se rompant à la première approche du mari, lorsque la verge les force pour entrer, versent quelquefois des gouttes de sang, ce qui est la marque du pucelage. Mais quand, au lieu de simples fibres, la nature, en formant le fœtus, a mis une forte membrane, qui, rassemblant les caroncules, ne leur permet point de laisser entrer la verge dans le vagin, alors le mari fait des efforts inutiles ; il ne peut forcer cette barrière, et il faut que le chirurgien, avec son bistouri, lui ouvre le passage. Cette disposition a jeté les anatomistes dans l'erreur, en leur faisant supposer une membrane transversale dans le vagin, à laquelle ils ont donné le nom d'hymen, et, parce qu'ils ont vu en quelques sujets ces caroncules jointes par une membrane, ils ont établi pour certain qu'elle se trouvait

dans toutes les filles; et ils en faisaient la véritable preuve de la virginité, persuadés que quand elle n'y était point, il fallait que la fille eût été déflorée par quelque chose qui était entré dans le vagin. J'ai cherché cette membrane dans plusieurs filles que j'ai ouvertes à tout âge, et qui assurément avaient été sages; je ne l'y ai jamais trouvée : c'est pourquoi je la crois imaginaire. » A cette opinion de Dionis nous avons à opposer le témoignage de Fallope, de Vésale, de Riolan, d'Heister, de Ruisch, de Winslow, du professeur Boyer, et de tous les anatomistes modernes, qui ont constamment rencontré la membrane hymen, lorsqu'elle n'avait pas été détruite accidentellement; il reste donc démontré que cet auteur, et Buffon qui partage son opinion, sont eux-mêmes tombés dans l'erreur; que s'ils n'ont pas trouvé la membrane dont il s'agit chez les filles qu'ils ont ouvertes à tout âge, c'est qu'*assurément* ces filles n'avaient pas été sages, ou bien, que l'hymen avait été détruit chez elles accidentellement, ou qu'ils les ont examinées à un âge où cette membrane n'était point suffisamment développée.

Le professeur Mahon, adoptant légèrement

cette opinion, de la non-existence de l'hymen, s'autorise de l'aveu de Winslow qui dit, que cette membrane peut souffrir des dérangemens par des règles abondantes, par des accidens, par imprudence ou par légèreté, pour conclure qu'il y a des *cas où une fille vierge, dans le sens même que l'entendent les casuistes, serait déshonorée, si l'on cherchait des preuves de son intégrité dans l'état de la membrane dont il est question;* il tourne en ridicule l'opinion de ceux qui pensent que cette membrane amollie, relâchée dans quelques circonstances, peut souffrir sans se rompre les approches d'un homme; et il s'écrie: » Quelle singulière preuve ce serait de l'existence de la virginité, que celle qui existant dans un sujet, aurait permis néanmoins » à la génération d'avoir lieu! » (*Médecine légale*). Nous répondrons à ce médecin légiste, que de légères exceptions n'ont jamais suffi pour infirmer une règle générale; que sans doute il existe des cas où l'hymen peut manquer, sans qu'il y ait eu défloration proprement dite, et d'autres où cette membrane peut exister quoique l'acte générateur ait été consommé; mais qu'il n'en est pas moins vrai que, dans les cas les plus ordinaires, l'hymen

existe chez les vierges, et se trouve détruit chez celles qui ont souffert l'approche d'un homme; qu'enfin, pour nous servir d'une comparaison prise dans le sujet même qui nous occupe, la présence du lait dans les mamelles n'en est pas moins rangée parmi les preuves de l'accouchement, quoiqu'il soit démontré que certaines filles, vierges encore, ont du lait aux mamelles.

Pour nous résumer au sujet de cette membrane, nous établirons, 1.o que la présence de ce signe ne suffit point pour établir l'état de virginité; car, quoique l'hymen résiste quelquefois à de vives attaques (1) il peut être tellement ramolli et relâché dans le cas de flueurs blanches, qu'il permette sans se rompre l'introduction du membre viril. 2.o Que l'absence de cette membrane, n'établit point non plus l'état de virginité absente, parce qu'elle a pu être détruite par l'équitation ou autres accidens semblables; 3.o que cependant lorsque les débris de l'hymen sont encore saïgnans, on peut conclure que la défloration

---

(1) Fabrice d'Aquapendente rapporte l'histoire d'une servante, que tous les écoliers d'une pension ne purent déflorer.

vient d'avoir lieu, si d'autres signes se joignent à celui-là; 4.o enfin, que ce signe, pris isolément, pourrait conduire dans de graves erreurs; mais qu'il n'en doit pas moins avoir une grande influence sur la décision du médecin légiste, lorsque sa présence ou son absence coïncident avec les autres signes, positifs ou négatifs, de la virginité.

En poursuivant l'examen des signes de la défloration, nous trouvons, comme propres aux filles déflorées, les particularités suivantes:

7.o Les caroncules myrtiformes sont apparentes, si la défloration est récente; elles sont effacées, s'il y a eu plusieurs accouchemens.

8.o Le clitoris est plus saillant et plus mou; l'orifice de la matrice est plus ou moins entr'ouvert.

9.o Il ne s'écoule point du sang par le premier congrès avec le mari; mais les femmes maigres et qui ont des flueurs blanches ne répandent point du sang à la première approche conjugale; chez d'autres au contraire l'effusion du sang est facile et se renouvelle même, après un absence du mari. Buffon observe, en outre, que le rétrécissement du

vagin n'arrive qu'à la puberté, et qu'avant ce temps les petites filles peuvent avoir commerce avec les hommes sans qu'il y ait effusion de sang, à moins d'une trop grande disproportion entre les parties.

10o. Il faut joindre à tous les signes que nous venons d'énumérer, les gerçures et les vergetures de la peau du ventre, la couleur terne du mamelon, l'air effronté, l'impudeur ou la facilité avec laquelle une fille comprend, et laisse apercevoir qu'elle entend des propos auxquels elle ne devrait rien comprendre, etc.

11.o On lit dans les Essais sur Paris, qu'un aveugle avait l'odorat si fin, qu'il s'aperçut qu'une de ses filles venait de laisser prendre à son amant les libertés qui ne sont permises qu'entre mari et femme; mais la nature a refusé ce singulier talent à la plupart des hommes, et nous croyons qu'elle a fait sagement.

Les signes du viol sont les mêmes que ceux de la défloration, mais ils sont plus prononcés; et les meurtrissures s'étendent au-delà de la vulve, aux cuisses, aux bras, aux seins, à cause de la résistance que la femme a dû opposer; mais remarquons à ce sujet qu'il est presque im-

possible qu'un homme seul puisse accomplir le crime qui constitue le viol, à moins qu'il n'ait affaire à une fille impubère, ou qu'il n'ait usé de quelque artifice, tel que celui d'avoir fait prendre auparavant des narcotiques ou des liqueurs enivrantes ; que l'acte peut avoir été consommé avec le consentement tacite des deux individus, car, si la fille crie quelquefois, elle crie modérément et pour ne pas être entendue, comme le dit Voltaire ; que, plusieurs fois, les désordres récens que l'on observe aux parties de la génération, sont le produit de la ruse et de la méchanceté d'une fille qui, dans l'intention de se venger d'un amant timide, ou pour se défaire de celui pour qui elle n'éprouve aucune inclination, s'est portée à mutiler ces parties et à les ensanglanter par l'introduction de corps étrangers ou autrement ; qu'enfin, » ainsi que dans les autres blessures, il n'est » pas indifférent ici de présenter l'instru» ment à la plaie dont on le suppose cou» pable, d'autant plus qu'une fille ou femme » peut attribuer à un innocent la violence » dont elle-même ou tout autre homme s'est » rendu coupable ». (Fodéré.)

CHAPITRE XI.

De la Génération.

« L'étude de la génération ne présente pas plus de » difficultés que celle des autres fonctions : il ne » faut donc pas dire, avec tant d'auteurs, que » la génération est un mystère ; elle n'en est pas » plus un que la digestion, la respiration, etc. »

(Chaussier, *extrait de ses Leçons.*)

Article I.

Généralités.

Toute plante, tout animal, quels qu'ils soient, tirent leur origine d'êtres absolument semblables à eux, et en sont produits par l'acte de la génération. C'est d'elle qu'émanent l'organisation et la vie de tout individu, soit qu'il vienne de graine, de semence, d'œuf, de gemme, de bouture, soit qu'il naisse vivant et parfait, ou qu'il soit sujet, comme les insectes et les têtards des grenouilles, à des transformations postérieures. La génération

est ainsi la source de l'existence de tous les êtres vivans, puisque, sans elle, il n'existe aucune organisation. Le minéral au contraire n'engendre jamais ; il n'a ni famille, ni espèce, ni parens ; il est tout par lui-même, il ne reçoit rien d'un autre semblable à lui, et reste toujours de même nature par lui seul ». (*Dict. des Scienc. Méd.*)

La putréfaction détruit tout : elle ne produit rien ; c'est donc en vain que l'on voudrait y voir un moyen dont la nature se sert pour reproduire les corps vivans ; et il est tout aussi absurde d'attribuer à la putréfaction, l'origine des vers, des moucherons, des moisissures, que de croire, avec les anciens, que les grenouilles se forment d'elles-mêmes dans le limon des eaux, ou que les rats des champs sont engendrés par la terre. Que l'on mette de la viande fraîche dans un bocal exactement fermé ; on n'y verra point se développer un seul être vivant ; ce qui prouve que, lorsque les matières en putréfaction paraissent engendrer des vers, la production de ces animaux, est réellement due à des œufs apportés par les insectes qu'attire l'odeur de ces substances putréfiées. Comment une matière morte pourrait-elle engendrer la vie, et pourquoi

la nature aurait-elle donné des organes génitaux aux insectes, pourquoi les verrait-on s'accoupler et céder à l'impulsion irrésistible qui porte les sexes l'un vers l'autre, s'ils devaient trouver la naissance au sein même de la putréfaction?

C'est donc par la génération que la vie se communique, et se transmet comme un héritage depuis l'origine des siècles; mais la nature, qui veille avec un soin particulier sur la durée des espèces vivantes; la nature, qui semble abandonner les corps organisés lorsqu'ils cessent de pouvoir se reproduire, a varié singulièrement les moyens qu'elle fait servir au grand œuvre de la reproduction: Tantôt la propagation a lieu *par bouture*, c'est-à-dire qu'une portion d'un individu vivant continue de jouir de la vie, après avoir été séparée de l'être organisé dont elle faisait partie; tantôt le nouvel être s'offre d'abord sous la forme d'un œuf, et ce mode de génération, qui est le plus répandu, présente des variétés que nous avons indiquées dans le tableau suivant.

CORPS VIVANS.

PREMIÈRE CLASSE.

GEMMIPARES ou se reproduisant de boutures. (Zoophites; polypes; quelques vers; plantes non-annuelles.)

DEUXIÈME CLASSE.

OVIPARES. — I.re SECTION. Les œufs éclosent dans la mère. (Homme; quadrupèdes; cétacées, reptiles, etc.)

— — II.me SECTION. Les œufs éclosent hors de la mère. (Oiseaux; plusieurs reptiles; plusieurs poissons; crustacés; la plupart des insectes et des végétaux).

La génération qui est propre aux corps vivans que nous avons compris dans la première classe, est appelée gemmipare; elle se fait par bourgeons ou par division mécanique, et ne suppose ni sexes, ni accouplement ni même aucun organe particulier. On sait qu'il suffit de fixer dans la terre une branche d'arbre, pour obtenir un arbre semblable à celui dont cette branche a été tirée; quelques vers, les animalcules infusoires, se multiplient aussi en se partageant, et les polypes n'ont point d'autre moyen de se reproduire.

Quant à la classe des ovipares, nous ne devons pas omettre de vous présenter deux observations importantes : 1.º nous avons placé les plantes dans cette classe, parce qu'en effet la graine des végétaux n'est autre chose qu'une espèce d'œuf, où l'on retrouve des parties analogues à celles qui constituent l'œuf des animaux ovipares, celui des oiseaux par exemple. 2.º Nous n'avons pas dû conserver cette classe particulière d'êtres vivans, que les auteurs désignent sous le nom de vivipares, parce que les animaux que les naturalistes rapportent à cette classe, ne nous paraissent point différer essentiellement de ceux dont les œufs éclosent dans l'intérieur de la mère. Qu'est-ce en effet que ces membranes et ces eaux qui entourent le fœtus humain et celui des quadrupèdes, si ce n'est un véritable œuf qui ne diffère de celui des oiseaux qu'en ce qu'il est dépourvu, dans son enveloppe extérieure, de cette dureté, de ce degré de consistance que la présence du phosphate calcaire communique à la coque des œufs, chez les autres animaux ovipares ? et que l'on ne dise point que, les fluides contenus dans l'œuf des ovipares, servent à la nutrition du nouvel individu ; tandis que les

humeurs, qui entourent le fœtus des vivipares, ne servent point à le nourrir; ce serait regarder comme démontrée une proposition qui est bien loin de l'être; car, si le fœtus humain, si l'embryon ne trouve point sa nourriture dans les fluides qui l'entourent, comment peut-il se nourrir dans les premiers jours qui suivent la fécondation, lorsqu'il n'existe encore ni placenta, ni cordon ombilical, lorsque la molécule organisée flotte, encore incertaine, dans la cavité de la trompe ou dans celle de l'utérus? Nous ne croyons pas d'ailleurs qu'un mode particulier dans la nutrition du nouvel être, suffise pour établir qu'un œuf n'est pas un œuf.

Dans cette seconde classe de corps vivans, la génération se fait par *fécondation*; elle ne peut avoir lieu sans le concours de ces organes particuliers qui constituent les sexes, et dont l'un (l'organe mâle), fournit la liqueur fécondante, tandis que l'autre (l'organe femelle), fournit l'œuf ou le germe qui, pour se développer et s'accroître, a besoin d'être excité, éveillé par la semence du mâle. Mais la disposition des organes sexuels présente des différences qu'il est important de noter.

1.° Ou les deux sexes sont réunis dans le

même individu qui jouit de la faculté de se féconder lui-même; c'est le véritable hermaphrodisme que l'on observe dans l'huître, la moule, dans les plantes hermaphrodites et en général chez les individus qui ne peuvent point changer de place pour se rapprocher les uns des autres (1). 2.° Ou bien, quoique les sexes soient réunis, il est nécessaire que deux individus se rapprochent pour se féconder mutuellement, un seul individu ne pouvant point se féconder lui-même; le limaçon et plusieurs vers nous fournissent des exemples de cette disposition. 3.° Enfin, les organes sexuels sont distincts et départis sur deux individus dont le concours devient nécessaire à la reproduction. Il existe aussi des individus dépourvus d'organes propres à la génération, et qui sont encore privés de la faculté de se

(1) A cause de l'immobilité de la plupart des hermaphrodites, les sexes séparés n'auraient pu se rapprocher; il a donc fallu que la nature les réunît sur le même individu; et lorsqu'elle a permis qu'ils fussent séparés, comme chez quelques végétaux, elle y a pourvu en se servant des vents pour transporter de l'un à l'autre la poussière fécondante; aussi Linné appelle-t-il le vent *le messager des amours des plantes.*

reproduire de bouture ; ces êtres-là sont neutres, nuls pour l'espèce à laquelle ils appartiennent ; ils ne sauraient transmettre le flambeau de la vie qui s'éteint tout entier avec eux ; ils dévorent pendant la durée de leur existence l'héritage qu'ils ont reçu : tels sont les mulets, les abeilles ouvrières, et, parmi les fleurs, celles que l'art a rendues doubles.

Mais, lorsque les fonctions génitales sont partagées entre deux individus différens, on remarque encore des variétés dans la manière dont les deux sexes concourent à la reproduction. Chez plusieurs espèces il n'y a point d'accouplement, et le mâle se contente de répandre la liqueur séminale sur les œufs de la femelle, lorsqu'ils ont été pondus ; chez d'autres, quoique la fécondation se fasse hors du corps, les deux individus se livrent à des embrassemens, à des caresses pour déterminer l'émission des œufs et de la semence ; c'est ce que l'on observe dans les grenouilles et chez le crapaud.

Cet immonde animal, enfant d'une eau dormante,
Durant trois jours entiers fatigue son amante ;
Et, dans un seul instant, l'hôte léger de l'air,
Vient, voit, aime, jouit et part comme l'éclair.

(Delille.)

» Dans le plus grand nombre, le mâle introduit la liqueur dans l'intérieur du corps de la femelle, et va en féconder les œufs avant qu'ils soient pondus. C'est le cas des mammifères, des oiseaux, de la plupart des reptiles, de quelques poissons..... Dans toutes ces familles, il peut bien y avoir émission d'œufs sans accouplement, comme dans celles de l'ordre précédent; mais alors il n'y a point de développement ultérieur, et il serait trop tard pour les féconder après qu'ils sont pondus ». (CUVIER, *Anat. Comparée*, tom. 5).

Nous ne pousserons pas plus loin ces généralités sur la génération considérée dans les différens corps organisés, et nous nous bornerons à faire connaître, d'une manière spéciale, ce qui se passe dans l'espèce humaine, en décrivant les diverses fonctions dont la génération se compose. De ces fonctions particulières, les unes sont propres à l'homme, une autre lui est commune avec la femme, et un bien plus grand nombre ont été exclusivement réservées à celles-ci; cet ordre nous paraît le meilleur à suivre dans l'exposition des phénomènes dont nous avons à vous entretenir.

Article II.

Action des organes génitaux de l'homme.

Érection. Nous avons vu que le sperme sécrété dans le testicule, arrive par le canal déférent jusqu'aux vésicules séminales, où il est gardé en réserve pour le moment de l'éjaculation; mais l'éjaculation suppose, de la part du membre viril, un état de tension, de roideur, d'augmentation de volume et de température, que l'on a désigné sous le nom d'érection.

» Dans cette dilatation voluptueuse, dit M. le professeur Richerand, l'urètre se redresse, tiraillé par la verge qui s'alonge; ses courbures s'effacent; l'irritation se propage de l'extérieur à l'intérieur, jusqu'aux vésicules séminales et aux testicules. Ceux-ci se gonflent et sécrètent davantage, etc. ». On remarque que le pénis, redressé vers l'abdomen, a perdu la forme ronde qu'il avait auparavant, et qu'il est devenu un peu triangulaire; ses artères battent avec plus de force, ses veines sont gonflées; l'excrétion des urines devient difficile ou douloureuse.

» L'érection, action purement vitale, peut-

elle être expliquée ? » demande M. Magendie ; non, si elle était en effet une action purement vitale. Mais il n'en est pas ainsi, et l'on peut aisément y reconnaître deux sortes de phénomènes, les uns vitaux et les autres mécaniques, auxquels correspondent deux ordres de causes bien distinctes.

Les causes du premier ordre agissent directement sur le gland, ou indirectement sur cet organe, au moyen des sympathies qui l'unissent aux autres parties du corps ; telles sont, d'une part, les frictions, la titillation du gland, et, d'autre part, la flagellation, la plénitude des vésicules séminales et les causes qui la produisent, l'ingestion de substances capables d'irriter la vessie ou les organes voisins, etc., etc. Toutes ces causes produisent un effet purement vital ; elles exaltent médiatement ou immédiatement la sensibilité des organes génitaux, et déterminent la congestion du sang dans le tissu spongieux de la verge. La tension, la rougeur, l'élévation de la température et l'augmentation de volume, sont les suites nécessaires de l'abord plus considérable du sang.

S'il est douteux qu'il faille admettre au nombre des causes du second ordre, (de celles qui

réalisent des effets mécaniques dans le phénomène de l'érection), l'embarras de la circulation, occasionné par la compression de la veine honteuse contre la symphise du pubis, ou par celle que les muscles de la verge exercent sur cet organe en se contractant, il nous paraît du moins certain que l'on doit y rapporter l'action des muscles ischio-caverneux qui opèrent évidemment le redressement de la verge. Varolle et Haller, avaient déja dit que ces muscles tirent la verge en bas et en arrière (*deorsùm et retrorsùm*); tous les physiologistes ont répété, après eux, qu'ils abaissent le membre viril au lieu de l'élever; c'est une erreur, ces muscles servent en effet à élever la verge, et voici comment il faut concevoir leur action.

Que l'on se rappelle que le pénis est attaché à la symphise du pubis par un ligament qui descend de cette symphise, et vient s'insérer sur le dos de la verge vers l'union des corps caverneux.

Les muscles érecteurs n'agissent que sur l'extrémité postérieure du membre viril, qu'ils abaissent en effet; mais comme cet organe est soutenu par le ligament dont nous venons de parler, ils ne peuvent abaisser son extrémité postérieure, sans imprimer à la totalité du

membre un mouvement de bascule, qui porte en haut, toute cette portion de la verge qui est située au devant du ligament suspensoire. C'est le mécanisme du levier du premier genre, et il est si vrai que les choses se passent ainsi, que, la verge étant déjà en érection, nous pouvons à volonté lui faire exécuter des mouvemens qui tendent à élever de plus en plus son extrémité antérieure en la portant vers l'abdomen; mouvemens volontaires qui dépendent sans aucun doute de la contraction des muscles ischio-caverneux, puisque le doigt porté sur la région de ces muscles sent qu'ils se gonflent et se durcissent, pendant que ces mouvemens s'exécutent.

On chercherait en vain dans les livres ou dans les leçons des professeurs, la théorie de l'érection, telle que nous la présentons ici. Nous n'ignorons point que, de nos jours, on a créé de toutes pièces un nouveau tissu, caractérisé par la propriété de se dilater et d'appeler le sang dans ses vaisseaux; on a appelé ce tissu *érectile*, et l'on a dit : la verge et le clitoris entrent en érection, parce que leur tissu est érectile, c'est-à-dire susceptible d'érection; manière de raisonner qui nous rappelle un peu trop celle du médecin de

Molière : *quin in eo est virtus dormitiva....*

Ejaculation. On appelle éjaculation, cet acte par lequel le liquide renfermé dans les vésicules séminales, et l'humeur de la prostate, sont exprimés dans l'urètre et lancés au dehors pendant le coït, ou dans d'autres circonstances analogues. Plusieurs conditions sont nécessaires pour que cet acte puisse avoir lieu : 1.º L'état d'érection de la verge, et la persistance de cet état ; 2.º une irritation du gland et des autres parties constituantes du membre viril, assez forte pour se faire ressentir dans les vésicules séminales et en provoquer l'action.

Sous l'influence de ces causes réunies, les parois membraneuses des vésicules séminales se resserrent sur le fluide qu'elles contiennent ; les muscles releveurs de l'anus sympathiquement irrités entrent en convulsion, et, secondant l'action des vésicules séminales qu'ils compriment, aidés en même temps par les muscles abdominaux qui pressent le paquet des intestins sur ces mêmes vésicules, ils forcent la liqueur séminale à se précipiter à travers le conduit éjaculateur, pour pénétrer jusques dans la partie inférieure du canal de l'urètre. Déjà est arrivée, par dix ou douze

ouvertures, l'humeur de la prostate, qui se mêle à la semence, en augmente la quantité, et dont une partie s'écoule seule le long du canal de l'urètre pour préparer la voie au fluide séminal, en rendant plus glissante sa surface intérieure.

Ce fluide, ainsi composé, est livré alors à l'action du muscle accélérateur qui, pressant le canal de l'urètre, force la semence à s'échapper d'un seul trait; de nouvelles quantités de liquide sont ainsi successivement poussées au dehors par le même mécanisme.

Si l'on juge de l'effet que le sperme doit produire sur la portion membraneuse ou spongieuse de l'urètre, d'après l'impression qu'il produit sur quelques autres membranes muqueuses, (il irrite violemment la conjonctive oculaire), on sera porté à attribuer à cette impression et à la promptitude avec laquelle ce fluide est chassé, la sensation voluptueuse que l'on éprouve au moment de l'éjaculation. Il paraît même que les qualités de l'humeur prostatique sont moins irritantes que celles du véritable sperme, puisque dans les circonstances particulières où cette humeur s'échappe seule, dans ces éjaculations incomplètes où l'on redoute de s'abandonner au plaisir qui

arrive trop tôt, la sensation que l'on éprouve est moins poignante que celle qui accompagne le passage du fluide des testicules.

Il est probable que les vésicules ne se vident qu'en partie dans le moment d'un seul acte éjaculateur, puisque, dans des circonstances, hélas ! trop rares, nous sommes à même de fournir à une seconde éjaculation quelques instans après la première et sans que l'érection ait cessé : disons aussi que la force avec laquelle le liquide séminal est chassé dépend de la force de l'érection, et de la quantité du liquide qui, en distendant le canal, donne plus de prise à l'action des muscles accélérateurs ; dans la vieillesse, en effet, l'érection est incomplète, les muscles accélérateurs sont affaiblis, le canal est sans ressort ; aussi le phénomène de l'éjaculation, devenu presque impossible, se borne-t-il à la sortie de quelques gouttes de semence qui suintent lentement, abandonnées à leur propre poids.

« Quoique l'éjaculation, proprement dite, soit un acte de l'économie, qui ne peut être exécuté que par les individus mâles, tant à cause de la disposition des organes génitaux, que par rapport à leur destination dans l'un et l'autre sexe, on remarque cependant, chez

quelques femmes, un phénomène qui a de l'analogie avec l'éjaculation chez l'homme. Le phénomène dont nous parlons a lieu particulièrement chez les femmes voluptueuses qui, pendant la masturbation exercée sur le clitoris, lancent à une distance de plusieurs pouces quelques jets de l'humeur visqueuse qui s'écoule alors de toute la surface du vagin. Cette espèce d'éjaculation est produite par le resserrement spasmodique de l'extrémité antérieure du vagin, où existent des bandes musculaires qui, en se contractant subitement, compriment le liquide accumulé dans cette partie du conduit vaginal, et en font rejaillir une partie au dehors. » (VILLENEUVE.)

ARTICLE III.

Action commune aux deux sexes.

Copulation. On observe des différences curieuses, dans la manière dont les animaux s'unissent pour procréer: les singes, les chauve-souris, les veaux marins s'accouplent ventre contre ventre, tandis que les autres especes s'unissent à la manière des quadrupèdes; les perroquets, les pigeons et quelques autres oiseaux font précéder le moment de la jouis-

sance de doux baisers et de tendres caresses ; les chiens, les loups et les renards, privés de vésicules séminales et chez qui la semence distille goutte à goutte, restent longtemps collés dans l'acte vénérien, parce que le gland du mâle se gonfle, tandis que le vagin de la femelle se resserre, et cette circonstance était nécessaire pour que la femelle eut le temps d'être fécondée ; enfin, les mâles d'abeilles abandonnent, dans le coït, leurs organes génitaux qui restent implantés dans la Reine abeille, sur quoi nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que Dieu, sans doute, n'a pas voulu que nous fussions aussi sages que ces insectes, puisqu'il nous a permis de retirer du combat nos organes sains et saufs.

Quoi qu'il en soit, c'est presque toujours le mâle qui attaque, et l'on ne connaît guères, parmi les animaux, que le genre du chat chez lequel les femelles vont chercher le mâle et le solliciter au plaisir ; mais, sous ce rapport, il faut encore rapprocher du genre du chat, l'espèce humaine, chez laquelle le mâle est aussi souvent attaqué qu'agresseur.

Le rôle de l'homme, dans la copulation, est très-actif ; celui de la femme est tout passif ; il est même douloureux, lorsqu'elle se livre à

cet acte pour la première fois, à cause de la déchirure de l'hymen, et de la dilatation forcée des parties.

ARTICLE IV.

Action des Organes génitaux de la Femme.

Les organes génitaux de la femme, fournissent de petites vésicules sphériques, que l'on croit contenir les premiers linéamens du fœtus humain ; ils ont aussi pour usage de recevoir la liqueur fécondante du mâle, de fournir au germe fécondé le lieu, l'espace, le carolique, les matériaux nécessaires à son accroissement, et de l'expulser ensuite, de lui donner issue quand il a acquis la maturité convenable pour pouvoir vivre par lui-même.

Systêmes sur la Génération.

Que n'a-t-on pas dit sur la manière dont le fœtus se forme dans le sein de sa mère ? L'esprit humain semble s'être épuisé à bâtir, sur cet objet, des systèmes dont la plupart sont si absurdes, qu'ils ne méritent point d'être sérieusement refutés.

Suivant Hippocrate, Galien et Lucrèce, les ovaires de la femme étaient destinés à sé-

parer du sang une liqueur analogue à la semence de l'homme, et la formation du fœtus résultait du mélange de ces deux semences pendant la copulation.

Pithagore avait cru résoudre la question en affirmant que la génération s'opère par la puissance des nombres et de l'harmonie ; malheureusement il n'a pu trouver un *nombre* suffisant de preuves pour nous convaincre ; et nos idées ne sauraient être en *harmonie* avec les siennes.

Convenez aussi que c'était une idée bien singulière que cette *idée séminale* de Vanhelmont, cet *esprit formateur* qu'il admettait dans la matrice et dont l'unique occupation était de fabriquer des fœtus, comme les potiers pétrissent et façonnent l'argile.

D'un autre côté, jetant les yeux sur ce qui se passe dans la cristallisation des sels, Maupertuis, parmi les modernes, poussa le délire jusqu'à prétendre que la matrice n'était autre chose qu'un bocal de chimie, où les molécules du fluide séminal de l'homme s'unissaient aux molécules analogues de la semence de la femme, pour former le fœtus, véritable cristal produit par le mélange de ces deux fluides.

Buffon, cet interprète éclairé de la nature,

cesse de l'être lorsqu'il traite de la génération; et, là où les faits se taisent, il fait parler son imagination. Il admet avec les anciens le mélange des deux semences, et explique la formation du fœtus de la manière suivante: « Ces » liqueurs sont toutes deux un extrait de toutes » les parties du corps de l'animal: celle du » mâle est un extrait de toutes les parties du » corps du mâle; celle de la femelle est un » extrait de toutes les parties du corps de la » femelle.....................................

» Je conçois donc que par ce mélange des » deux liqueurs séminales, cette activité des » molécules organiques de chacune des li- » queurs est comme fixée par l'action con- » trebalancée de l'une et de l'autre, ensorte » que chaque molécule organique venant à » cesser de se mouvoir, reste à la place qui lui » convient, et cette place ne peut-être que » celle de la partie qu'elle occupait aupara- » vant dans l'animal, ou plutôt dont elle a » été renvoyée dans le corps de l'animal. Ainsi » toutes les molécules qui auront été ren- » voyées de la tête de l'animal se fixeront et » se disposeront dans un ordre semblable à » celui dans lequel elles ont, en effet, été » renvoyées, etc. » Notre célèbre naturaliste

poursuivant ses hypothèses, et voyageant librement dans les espaces imaginaires, n'est arrêté par aucun obstacle; il établit, comme autant d'articles de foi, que le nombre des fœtus est d'autant plus grand, que la liqueur fournie par les deux sexes est abondante en molécules organiques; que le fœtus est mâle, si le nombre des molécules organiques du mâle prédomine dans le mélange des deux liqueurs; qu'il est femelle, dans le cas contraire, etc., etc. Il est fâcheux pour ce système et pour son auteur, 1.° que les femmes n'aient point de véritable semence et que plusieurs d'entre-elles ne répandent absolument rien, quoiqu'elles soient très-ardentes aux plaisirs de l'amour; 2.° que les manchots engendrent des enfans pourvus de tous leurs membres, et que les chiens, qui n'entendent rien au système de M. de Buffon, s'avisent, lorsqu'on leur a coupé la queue et les oreilles, d'engendrer des petits pourvus de deux oreilles et d'une queue, et de nous prouver ainsi qu'il n'est pas vrai que la semence soit un extrait de toutes les parties du corps et qu'il doive arriver, de toutes ces parties, des molécules organiques pour former un être semblable; mais voici une autre fable, pour le moins, aussi curieuse.

Vers l'année 1677, Leuwenoëch, armé du microspope, aperçoit dans la semence du mâle ces animalcules que l'on nomme *cercaires*, et dont nous avons déjà fait mention dans un autre endroit de cet ouvrage. Aussitôt son imagination s'échauffe et travaille ; il ose compter les individus qui composent cette nation microscopique, et il ne craint point d'en porter le nombre jusqu'à dix ou douze millions. Oisifs hors le temps des amours, ces animalcules, disait-il, se meuvent rapidement pendant l'orgasme vénérien ; il les avait vus lui-même s'accoupler, et il allait jusqu'à décrire leurs formes, leurs mœurs et leurs habitudes. Suivant ce physicien, les vésicules de l'ovaire n'étaient que des espèces de nids destinés à recevoir un de ces animalcules qui parvenait à s'y loger, après un combat sanglant où il avait fait périr tous ses compétiteurs ; « Tel qu'un Sultan superbe et cruel, qui fait égorger impitoyablement tous ses frères pour monter sur le trône. » (CAPURON.) Contentons-nous d'observer ici que Spallanzani a prouvé par l'expérience que ces animalcules n'étaient point nécessaires à la fécondation, et que l'on en trouve d'analogues dans la salive, dans l'humeur des larmes, etc.

Nous n'avons point parlé du système de *Stenon* ou des *Ovaristes*, parce qu'il se rapproche tellement de la vérité, qu'on le reconnaîtra facilement dans l'exposition simple et méthodique des faits.

Ce qu'il y a de certain dans la Génération.

Conception. *Les matériaux du germe sont fournis par la mère ; mais la semence du mâle est indispensable à la fécondation, et c'est elle qui communique la vie à l'embryon naissant, qui le met en état de se développer et de croître.* Cette proposition est évidente au moins pour certaines espèces : chez les plantes, dont les sexes sont séparés sur deux individus différens, l'individu femelle possède seul la faculté de se multiplier de bouture ; le microscope fait voir le têtard tout formé dans l'œuf de la grenouille ; mais, si la liqueur séminale, ne vient point féconder cet œuf, ce serait envain que vous le soumettriez à une douce chaleur ; au lieu d'éclore, il entrerait en putréfaction. On sait aussi que les poules pondent des œufs, sans avoir été cochées par le coq ; qu'on trouve dans ce germe tout ce qu'il faut pour son existence ; mais que ce

n'est qu'après avoir été avivés par la semence du mâle, que les œufs de la poule sont susceptibles d'éclore.

Ce germe fourni par la mère existe d'abord dans l'ovaire, puisque c'est dans cet organe que l'on aperçoit les premières traces de l'existence du fœtus, et que, d'ailleurs, la stérilité a lieu toutes les fois que les ovaires manquent ou sont malades.

Nous devons aussi placer dans l'ovaire le siége de la fécondation, et admettre que la liqueur séminale, reçue d'abord dans la matrice, se porte le long des trompes de Fallope jusqu'aux ovaires, pour y opérer la vivification du germe. En effet, les ovaires sont le réceptacle des germes chez les femelles des animaux ovipares, et l'on aperçoit, chez la femme même, la cicatrice laissée par l'œuf qui se détache. Quant à la route parcourue par le fluide fécondateur, l'expérience nous permet de la suivre en quelque sorte, et d'affirmer qu'elle est telle que nous venons de l'indiquer : Verrheyen a trouvé la semence du taureau dans la matrice de la vache ; Ruisch, Fallope et quelques autres, ont rencontré celle de l'homme dans la matrice de plusieurs femmes, et le grand Haller a trouvé les trom.

pes utérines remplies déjà de liqueur séminale sur des brebis ouvertes après l'accouplement. On sait aussi que l'oblitération des trompes est une cause de stérilité, ainsi que Morgagni l'a remarqué chez plusieurs courtisannes.

Il paraît que l'orifice de la matrice, entre-ouvert pour recevoir le sperme, se resserre immédiatement après pour le retenir ; un tremblement général annonce la rétention du sperme et du germe fécondé.

Grossesse. La grossesse est la suite immédiate de la conception ; elle est caractérisée par les changemens nombreux qui s'opèrent, durant l'espace de neuf mois ordinairement, chez la femme qui a conçu ; changemens remarquables, dont les uns sont relatifs à la mère elle-même, et les autres, au produit de la conception.

Parmi les phénomènes que l'on observe dans la femme enceinte, les uns sont locaux, bornés à certains organes ; les autres généraux ou affectant l'économie entière.

1.o *Changemens locaux.* Ils se passent dans l'ovaire, dans les trompes, dans la matrice et dans les autres organes de la génération ; nous allons les exposer successivement. Vingt-quatre ou trente heures après une copulation féconde,

l'un des ovaires, irrité par le contact de la semence, se gonfle et devient plus volumineux que celui du côté opposé; on y aperçoit une petite vésicule rougeâtre qui s'élève, en même temps que le tissu environnant de l'ovaire devient plus consistant et forme ainsi ce que les physiologistes connaissent sous le nom de corps jaune, *corpus luteum*. Au-delà du quatrième jour la vésicule rompt la tunique externe de l'ovaire et se montre à sa surface; on voit le corps jaune, resté dans l'ovaire, diminuer peu à peu sous la forme d'une cicatrice qui peut s'effacer avec l'âge, ce qui prouve qu'il est impossible de déterminer le nombre des grossesses, d'après celui des cicatrices de l'ovaire, comme quelques auteurs l'ont prétendu.

Cependant la trompe utérine se redresse; son extrémité large et frangée s'applique contre l'ovaire pour recevoir la petite vésicule, l'œuf fécondé, le nouvel être, déjà tout formé dans l'ovaire, mais qui vient de recevoir la vie par le contact du sperme. Ce conduit s'élargit et présente évidemment un mouvement péristaltique qui fait parvenir la vésicule vivante jusques dans la cavité de la matrice. Voici les raisons que nous avons de croire que c'est en parcourant le canal des trompes, que l'œuf par-

vient dans l'utérus : 1.o La grossesse a lieu quelquefois dans la trompe elle-même ; 2.o On a vu l'œuf adhérent à l'orifice évasé de ce conduit, chez les femelles ouvertes après l'accouplement ; 3.o Nuck ayant lié la trompe gauche à une chienne qui avait souffert, depuis trois jours, les approches du mâle, trouva, au bout de vingt-un jours, deux petits chiens dans la partie de la trompe comprise entre l'ovaire et la ligature ; tandis que la portion du même conduit située entre la ligature et la matrice se trouva totalement vide.

Les changemens, qui surviennent dans la matrice, peu sensibles dans les premiers temps de la grossesse, le deviennent davantage par la suite. La consistance de cet organe devient plus molle ; sa forme, conoïde dans l'état de vacuité, devient d'abord ronde, et puis ovale pendant la grossesse ; son tissu devient spongieux et prend une couleur rouge-foncé, de blanchâtre qu'il était auparavant ; son volume s'accroît dans des proportions étonnantes ; sa cavité s'agrandit ; les vaisseaux sanguins qui entrent dans sa composition se dilatent et leurs courbures se redressent. En même temps la matrice, qui paraît plus enfoncée dans le bassin durant les deux premiers mois, s'élève

dans la suite et déborde le détroit supérieur du bassin dès le quatrième mois ; au sixième mois le fond de cet organe parvient à la hauteur de l'ombilic, et il continue de s'élever jusqu'au neuvième mois, époque à laquelle il paraît s'abaisser et se porter en avant, ce qui fait dire à la femme grosse *qu'elle est sans ventre, qu'elle n'a plus de ventre.*

On remarque aussi, que la sensibilité de l'utérus est exaltée pendant la grossesse; que sa faculté contractile devient très-énergique; que les lèvres de la vulve acquièrent plus de fermeté; que le vagin, d'abord plus court, s'alonge dans la suite, etc., etc.

2.o *Changemens généraux.* Dès l'instant même de la fécondation, quelques femmes éprouvent un resserrement dans l'ouverture de la matrice; les règles se suppriment; la transpiration cutanée est moins abondante; la respiration devenue plus fréquente et moins profonde, fournit en moindre quantité l'humeur respirable des poumons, ce qui dispose aux infiltrations séreuses; la circulation est plus rapide; l'appétit est diminué, augmenté ou dépravé, et l'on observe aussi des changemens dans la station et la progression, car le poids de l'utérus en devant force la

femme à renverser en arrière la colonne de l'épine et la partie supérieure du tronc.

Histoire du fœtus. Examinez l'œuf naissant, la graine qui n'a pas atteint sa maturité, le fœtus des animaux dans les premiers jours de son existence, vous les trouverez sous la forme d'un flocon mucilagineux, d'une espèce de gelée, où l'on n'aperçoit aucune distinction des parties, mais qui possède déjà tout ce qu'il lui faut pour se nourrir et s'accroître en vertu d'une force particulière, d'un principe d'action qui lui est propre.

Tel est le germe humain dans les premiers temps de sa formation, lorsque nous commençons à l'apercevoir dans la cavité de l'utérus. Autant fluide que solide, il paraît d'abord composé de deux petites vessies, accolées l'une à l'autre et séparées par un rétrécissement, dont l'une, supérieure et plus grosse, forme la tête du nouvel individu, tandis que l'autre, plus alongée, représente la poitrine et le bas ventre. Nous ne dirons rien d'une troisième vésicule que les accoucheurs connaissent sous le nom de *vésicule ombilicale*, qui vient se joindre aux deux autres, mais qui n'est pas destinée à faire partie de l'enfant.

Bientôt toutes les parties de l'embryon se montrent, les unes après les autres : à trente jours, les yeux sont marqués par deux points noirs, les oreilles par deux enfoncemens, les membres par deux protubérances, le cœur par un point jaunâtre et saillant (*punctum saliens*) ; la bouche est indiquée par une fente transversale ; on compare l'embryon à une abeille.

A soixante jours (deux mois), toutes les parties sont ébauchées ; les sexes se distinguent ; le cordon ombilical s'alonge ; l'embryon qui prend alors le nom de fœtus, pèse à-peu-près cinq gros, et sa longueur est de quatre pouces un quart ; il continue à se développer dans les mois suivans, mais dans des proportions variables, ensorte que, parvenu au neuvième mois, époque naturelle de l'accouchement, il offre une longueur de dix-huit pouces et un poids de cinq livres environ.

Le fœtus ne respire point ; il est plongé dans un liquide aqueux et enveloppé de trois membranes, disposées en forme de sac autour de lui, dont la plus extérieure porte le nom de *membrane caduque* ; la moyenne celui de *chorion* ; l'interne (celle qui est en contact avec les eaux et le fœtus) celui *d'am-*

nios. On voit partir de son ombilic un prolongement cylindrique et noueux, composé de deux artères et d'une veine, qui, sous le nom de *cordon ombilical*, va se rendre à un corps mou, spongieux, large et aplati, formé d'un assemblage de vaisseaux et qui porte le nom de placenta. C'est au placenta et aux membranes que l'on donne, dans le langage vulgaire, les noms *d'arrière-faix*, *de délivre*, *de secondines.*

L'attitude de l'enfant dans le sein de sa mère, est celle du repos le plus parfait : le tronc est courbé en devant, la tête est penchée sur la poitrine; les membres sont fléchis; la tête est le plus ordinairement en bas, et l'occiput appuie sur le col de la matrice.

Le fœtus comparé aux individus qui jouissent de la lumière, présente dans l'état de ses organes et dans les fonctions qu'ils exécutent, des différences bien remarquables : quelques-uns de ses organes ne se trouvent point à la place qu'ils doivent occuper dans la suite (les testicules); il en possède d'autres qu'il doit perdre à une autre époque de la vie (le thymus); la circulation ne se fait point chez lui comme chez l'adulte; etc., etc. Nous passons sur toutes ces différences, pour dire un

mot *sur la manière dont l'enfant se nourrit dans le sein de sa mère.*

Le fœtus, dit M. le professeur Chaussier, par le principe d'action qui l'anime, se forme lui-même son sang, qui ne lui vient point de la mère, comme on le pense communément; il se nourrit et s'accroît dans l'utérus, comme le gui sur le chêne. La mère fournit, il est vrai, les matériaux nutritifs du fœtus; mais ce sont seulement des fluides albumineux, séreux, incolores, qui, absorbés par le placenta, éprouvent dans cet organe une élaboration particulière, sont repris par les radicules de la veine ombilicale, portés dans toutes les parties du fœtus, et reportés, par les artères ombilicales, au placenta pour y subir des changemens nouveaux.

Il est certain, en effet, que les vaisseaux du placenta, ne communiquent pas avec ceux de la matrice; ils ne s'abouchent pas non plus, car la face utérine du placenta, ne présente que des villosités, tandis que les vaisseaux de l'utérus, ont un calibre beaucoup plus considérable. On sait d'ailleurs que le fœtus survit quelquefois à sa mère, et il est évident que chez les ovipares, proprement dits, on ne saurait attribuer la nutrition du nouvel individu

au sang de sa mère; cette fonction se fait-elle donc de la manière dont l'indique M. Chaussier? Nous ne prétendons point le nier; mais nous croyons, que ce n'est pas la seule source qui fournit au fœtus des matériaux nutritifs, et que ceux-ci lui arrivent en grande partie des eaux de l'amnios, absorbées par la surface cutanée, suivant l'opinion d'Alcméon et de M. Lobstein.

Les vaisseaux exhalans de l'amnios se continuent avec ceux de l'épichorion, membrane qui, appartenant à la matrice, établit la connexion de cet organe avec l'œuf; et la couleur de safran, que présentent les eaux de l'amnios chez les femmes grosses qui ont fait usage de cette substance, ne permet pas de douter que ce fluide ne soit fourni par la mère. Si donc les eaux de l'amnios ne sont point entièrement consumées par le fœtus des animaux dits vivipares, comme les humeurs de l'œuf chez les ovipares, c'est que les membranes, communiquant encore avec la mère, continuent de sécréter; si, dans quelques circonstances, l'enfant a pu vivre lorsque les eaux de l'amnios s'étaient écoulées depuis plusieurs jours, c'est que la sécrétion des eaux se faisait encore, et que le fluide ex-

halé était repris par les absorbans de l'enfant, à mesure qu'il arrivait à la surface interne de l'amnios; si la quantité des eaux est peu considérable lorsque le fœtus est volumineux et bien nourri, c'est qu'en effet il a dû absorber beaucoup plus qu'un fœtus petit et faible ; ce qui prouve que les objections même, que l'on a portées contre cette opinion de l'absorption des eaux, ne servent qu'à la confirmer.

Accouchement. Ne croyez point, avec les bonnes femmes, que l'accouchement dépende des efforts, que fait l'enfant pour s'échapper de la matrice en arc-boutant, ses pieds contre le fond de cet organe; soit qu'il ait le désir de respirer, soit, comme elles le soutiennent, qu'il soit pressé par le besoin de rendre le méconium, ou les urines; car comment se ferait l'expulsion d'un enfant mort, d'un faux germe ou d'une môle, qui ne peuvent avoir aucune action par eux-mêmes ?

L'accouchement naturel, est donc le vomissement d'un enfant à terme, opéré par les seules forces de la mère, par les contractions des muscles du bas-ventre, mais sur-tout par celles de la matrice qui se resserre, qui revient sur elle-même, et force le corps qu'elle

contient, à s'échapper au travers des parties externes de la génération. Voici, en peu de mots, quelle est la marche du travail : la femme n'éprouve d'abord qu'un resserrement intérieur; ce sont des douleurs légères et fugitives, que l'on connaît sous le nom de *mouches*, et qui indiquent que la matrice prélude, par de petits mouvemens, aux contractions plus fortes auxquelles elle doit se livrer; bientôt les douleurs augmentent et se rapprochent; le col de l'utérus, déjà entre-ouvert, se dilate de plus en plus; les membranes poussées par les eaux, qui se portent vers la partie la plus déclive, s'engagent dans l'orifice de la matrice et forment ce que l''on nomme la *poche des eaux*; il s'écoule par le vagin une humeur muqueuse et mêlée de sang, et l'on dit alors que les femmes *marquent*.... Mais lorsque la dilatation du col, égale la largeur d'un écu de six livres, les membranes se rompent en laissant entendre un bruit particulier; les eaux s'écoulent; la tête de l'enfant s'engage dans l'orifice de la matrice, elle se montre à la vulve qu'elle franchit enfin, et une seule douleur suffit ordinairement pour pousser au dehors les épaules et le corps entier de l'enfant.

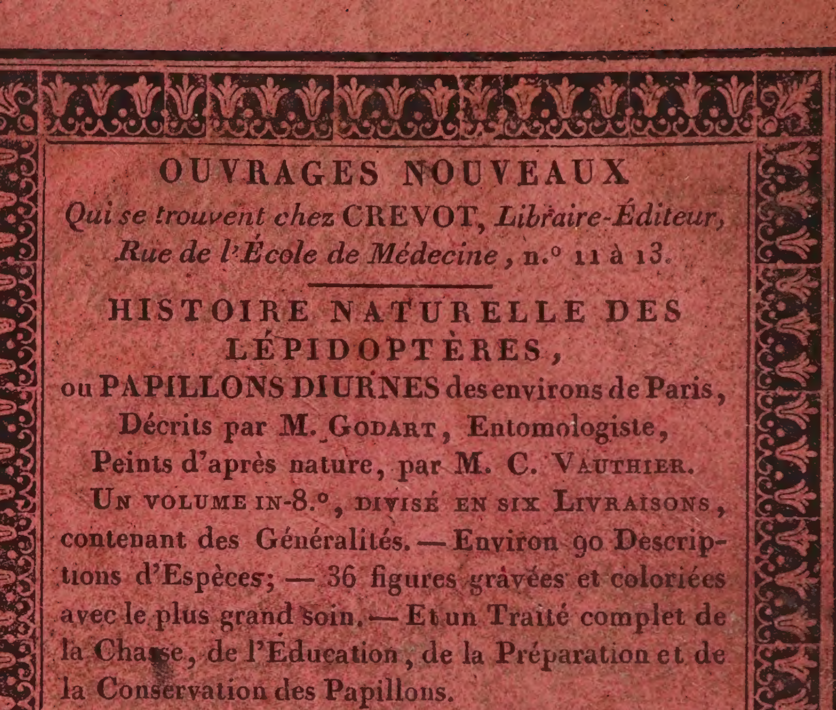
CHAPITRE XII.

Un mot sur les Monstres.

BUFFON a réduit à trois classes, toutes les monstruosités que le produit de la conception est susceptible de présenter; il distingue, 1.o des *monstres par excès*, dont la production paraît dépendre d'une surabondance de matière, ou de la confusion de deux germes qui se sont soudés dans la matrice, tels sont les enfans à deux têtes soutenues par un seul cou, et telles étaient ces jumelles qui tenaient ensemble par les reins, et dont ce naturaliste célèbre nous a conservé l'histoire; 2.o des *monstres par défaut*, comme les fœtus sans jambes, ceux qui naissent sans cerveau ou même sans tête, et que l'on nomme *acephales*; ceux qui manquent d'un œil, ou de tout autre organe, par l'insuffisance de la matière qui a servi à les former; 3.o enfin, des monstres par renversement ou fausse position des parties, tels que ceux qui ont un bras à la place d'une jambe, etc. Ces difformités pa-

raissent dépendre de la gêne éprouvée par le germe dans un bassin étroit ou mal conformé, ou bien encore des secousses imprimées au système nerveux de la mère, et du trouble qui en résulte, pour la gestation, chez les femmes vaporeuses ou livrées aux passions les plus effrénées. Nous traiterons des hermaphrodites, dans la seconde partie de cet ouvrage.

FIN DU PREMIER VOLUME.



OUVRAGES NOUVEAUX

Qui se trouvent chez CREVOT, *Libraire-Éditeur,*
Rue de l'École de Médecine, n.° 11 à 13.

HISTOIRE NATURELLE DES LÉPIDOPTÈRES,

ou PAPILLONS DIURNES des environs de Paris,
Décrits par M. GODART, Entomologiste,
Peints d'après nature, par M. C. VAUTHIER.

UN VOLUME IN-8.°, DIVISÉ EN SIX LIVRAISONS, contenant des Généralités. — Environ 90 Descriptions d'Espèces; — 36 figures gravées et coloriées avec le plus grand soin. — Et un Traité complet de la Chasse, de l'Éducation, de la Préparation et de la Conservation des Papillons.

La 1.re Livraison a paru le 15 avril 1820; les autres Livraisons paraissent régulièrement, à pareil jour, de mois en mois.

Cet Ouvrage ne laisse rien à désirer par l'exactitude des Descriptions qu'il renferme, et par la beauté de l'exécution. On promet de donner, sur le même plan, l'*Histoire Naturelle* des *Papillons crépusculaires*, et par suite, celle des *Papillons nocturnes*.

Le prix de chaque Livraison, papier fin satiné........................ 4 f. » c.

— Papier vélin, avec une suite de figures coloriées, rehaussées d'un filet d'or, et une double suite au bistre........................ 8 f. » c.

ANNÉE DES DAMES, ou petite Biographie des Femmes célèbres, pour tous les jours de l'année, par M.me Gabrielle de P... — 2 vol. in-18, avec Portraits. Prix broch................ 5 f. » c.

ÉLÉGIES, par J. B. M. DUCHÊNE; 1 vol. in-18, orné d'une jolie gravure. Prix, br..... 2 f. 25 c.